

P. R.

STORICHE - MILANO

O

MUSEO DEL RISORGIMENTO



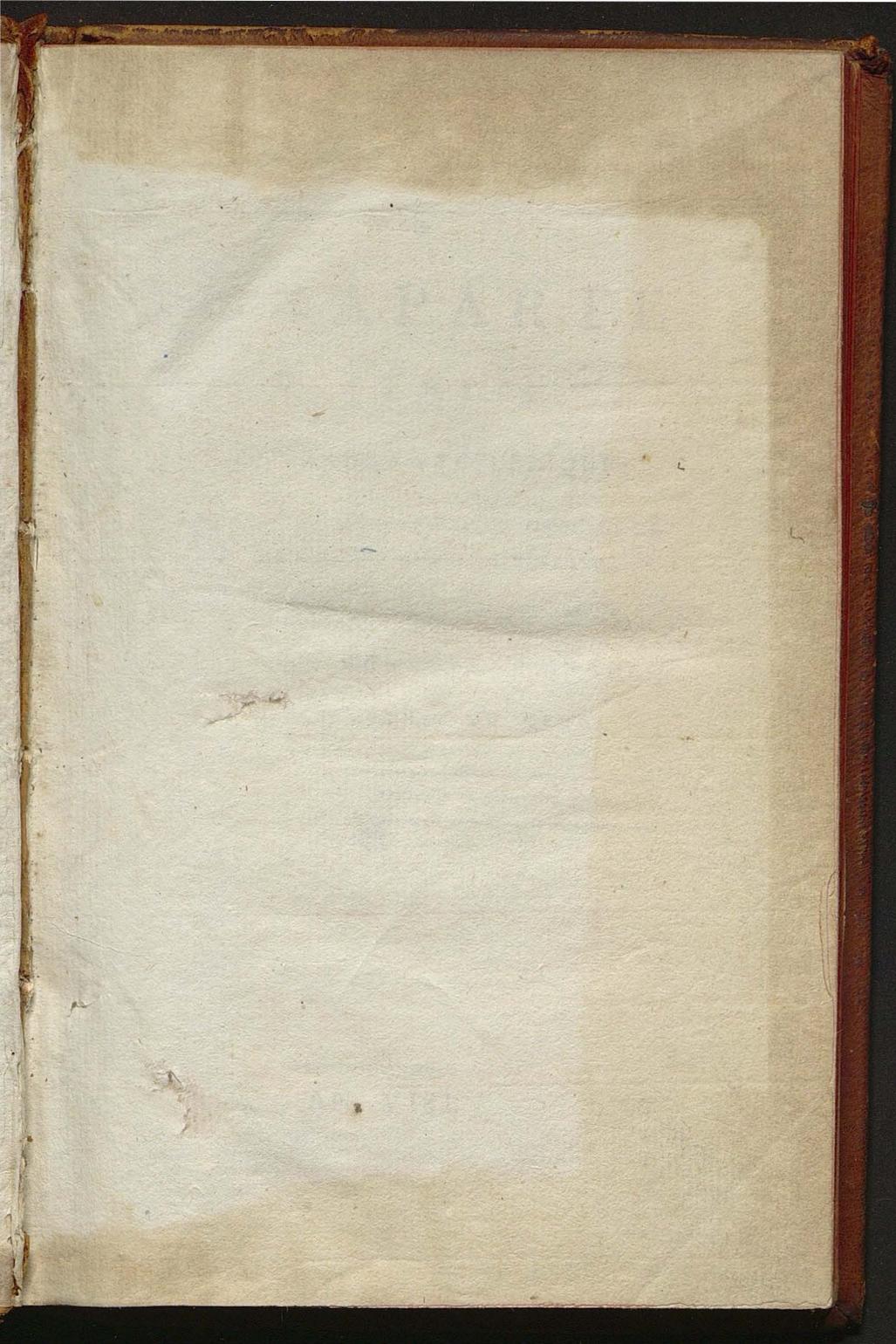
CASTELLO SFORZESCO

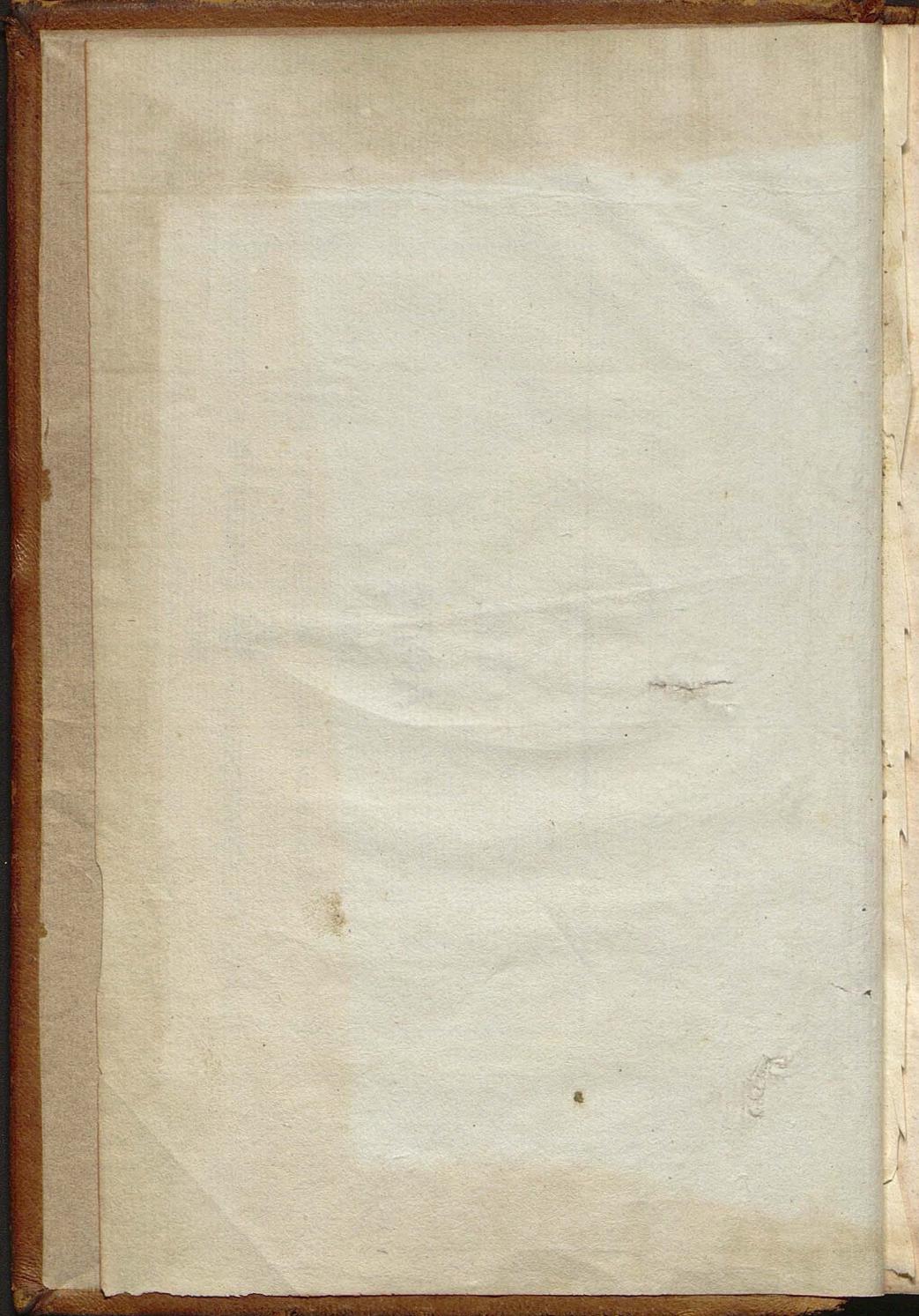
DONAZIONE DOTT. ACHILLE BERTARELLI

1925

Vol. J

157





CAMPAGNE  
D E  
BONAPARTE

EN ITALIE,  
EN L'AN VIII DE LA RÉPUBLIQUE;  
RÉDIGÉE SUR LES MÉMOIRES D'UN OFFICIER DE  
L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE DE RÉSERVE,  
PAR LE CITOYEN FOUDRAS.  
DÉDIÉE AU PREMIER CONSUL;  
AVEC LE PORTRAIT DU HÉROS.

---

Transivit et ecce non erant.

---



---

AN VIII.

UTOE673526  
N. INV. 325386  
DEN. J. 157



ROMANETTE

---

SE TROUVE, A PARIS :

A l'Imprimerie des Instructions Décadaires ,  
rue du Mail, n<sup>o</sup>. 43.

Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

---

DEBITEUR AU BUREAU DE LA BIBLIOTHEQUE  
MUSEUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

Le Directeur de la Bibliothèque



*Se vend*

Chez CHARDON et Compagnie,  
Libraires à Marseille, où l'on  
trouve un choix de bons Livres,  
et toutes les Nouveautés.

---

## A B O N A P A R T E.

---

O TOI dont le génie profond et le courage sublime ont porté le nom Français au plus haut degré de gloire où il pouvait prétendre , daigne accueillir ce faible hommage d'un Livre qui te doit tout entier son existence et sa publicité !

Il n'existe plus , ce fastueux usage des Peuples reconnoissans de l'ancienne Rome , qui discernait aux héros , les honneurs d'une pompe triomphale. Ton cœur modeste n'ambitionne pas ce faux éclat de grandeur et de gloire ; mais la renommée attentive à publier tes exploits , te proclame déjà par tout l'Univers , SAVANT DISTINGUÉ , CITOYEN VERTUEUX , MAGISTRAT INTÈGRE et GUERRIER MAGNANIME.

---

A ROMAN PARLE

Il est bon de saine profond et de saine  
saine ont pour le nom français, mais pas  
degré de saine ou il pouvait être dit, dans  
saine ce saine saine, dans le cas que le  
de saine saine saine de sa saine.

Il n'est pas de saine saine de saine  
saine de saine saine, de saine saine  
aux saine, les saine de saine saine saine.  
Il est saine saine saine saine saine  
de saine et de saine, dans la saine  
saine à saine les saine, le saine saine  
de saine saine saine saine saine  
saine saine saine saine saine

---

# AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

---

LES 28 et 30, prairial dernier, le citoyen  
S...\*\*\*, officier attaché à l'état-major de l'ar-  
mée de réserve, m'écrivait de Milan, ce qui  
suit :

“ . . . . . Un vif désir de  
” suivre en l'an 6, le général Bonaparte, dans  
” son expédition d'Égypte, me fit entreprendre  
” le voyage de Toulon; mon arrivée dans cette  
” ville devança la sienne de quelques jours.  
” J'avais pris tous les arrangemens nécessaires  
” pour m'embarquer sur la grande flotte, lors-  
” qu'une maladie sérieuse me força de renoncer  
” à mon projet. Ce ne fut pas sans regret que  
” je me déterminais à reprendre la route de  
” Paris. Personne, plus que moi, ne s'intéres-  
” sait au succès des armes de ce héros; chaque  
” jour je lisais les feuilles politiques avec une

vj            A V E R T I S S E M E N T

» avide curiosité. Je suivais de l'œil , sur la  
» carte , tous les mouvemens , toutes les opé-  
» rations de l'illustre armée d'Orient. Il me  
» semblait la voir conquérir en un jour , Malthe ,  
» ses forts et son île , s'emparer de la fertile  
» contrée d'Egypte , et poursuivre les Turcs et  
» les Mamelucs jusqu'au fonds de la Syrie et  
» au-delà des Cataractes et du désert.

» Bonaparte , de retour en France , devenu  
» premier magistrat de la république , jouissant ,  
» à juste titre , de toute la confiance de la Na-  
» tion , allait bientôt voler à de nouveaux  
» exploits. Je servais alors à l'armée du Rhin ,  
» en qualité de capitaine-adjoint à l'état-major.  
» Une légère blessure que j'avais reçue à l'affaire  
» de Biberach , où j'eus un cheval tué sous  
» moi , me retînt quelque-tems à Colmar. Je  
» demande au mois de ventôse dernier , la per-  
» mission de me rendre à Paris , où je sollicite  
» et j'obtiens l'honneur de m'associer aux tra-  
» vaux de l'armée de réserve et de partir avec  
» elle.

» Mon premier but était rempli : j'étais avec  
» le premier Consul , je le voyais chaque jour ;  
» je reçus même de sa bouche quelques ordres

„ que j'exécutai avec l'empressement que l'on  
 „ peut concevoir. J'aurais donné mille vies pour  
 „ le sauver du moindre danger , et le conserver  
 „ à l'armée dont il était la gloire et le soutien....  
 „ Je vis un moment où l'occasion de signaler  
 „ mon zèle et mon dévouement pour ce héros ,  
 „ allait arriver : sûr de pouvoir lui rendre quel-  
 „ que important service , je m'énergueillissais  
 „ déjà de verser bientôt jusqu'à la dernière  
 „ goutte de mon sang , pour contribuer à sauver  
 „ ses jours et sa liberté menacés. „

*Voici le fait :*

„ Le 27 floréal , l'avant-garde de l'armée de  
 „ réserve , aux ordres du général Lannes , s'étant  
 „ emparée d'Aost et de Châtillon , poursuivait  
 „ vivement l'ennemi jusqu'au fort de Bard.  
 „ Bonaparte , accompagné de ses aides-de-  
 „ camp , de son état-major et de son escorte ,  
 „ descendait le St.-Bernard , près Étroubles , et  
 „ reconnaissait une position dans les montagnes  
 „ du Val de Sézia , par où devait passer l'ar-  
 „ tillerie. Tout-à-coup , en dépassant une roche  
 „ qui se trouvait sur le chemin et qui bornait la  
 „ vue , quatre de ses guides qui le précédaient ,  
 „ viennent l'instruire qu'une troupe autri-  
 „ chienne d'une cinquantaine d'hommes s'avan-

„ çait de son côté , et que par conséquent , il  
 „ courait quelque danger. Bonaparte , que la  
 „ présence d'esprit n'abandonné jamais , et ne  
 „ pouvant concevoir , d'ailleurs , comment des  
 „ soldats ennemis pouvaient se rencontrer dans  
 „ ce lieu , ordonne à ses guides de se porter en  
 „ avant pour faire une seconde reconnaissance.  
 „ Ils reconnurent facilement à la buffle blanche ,  
 „ à la casquette et aux fusils , que c'étaient des  
 „ autrichiens ; mais ils apperçurent , en même-  
 „ tems , parmi eux , l'uniforme français , et  
 „ l'escorte des prisonniers , qui ne consistait , à  
 „ la vérité , que dans quatre hommes et un sous-  
 „ officier. L'officier autrichien (1) qui les com-  
 „ mandait , ayant été amené devant Bona-  
 „ parte , apprit qu'ayant été envoyé par son  
 „ chef en reconnaissance , dans la vallée d'Aost ,

---

(1) Cet officier est maintenant à Paris ; il est natif  
 de Courtray , et se nomme *Palfy*. Dernièrement , à  
 l'opéra , il trouva dans sa poche , une bourse qui con-  
 tenait cinq louis , et un billet anonyme qui lui en  
 promettait davantage. Il avoue n'avoir pas connu  
 Bonaparte , lorsqu'il le rencontra dans la vallée d'Aost ,  
 et paraît pénétré de la plus vive reconnaissance pour  
 tous les bienfaits qu'il en a reçus. (*Note de l'Édi-  
 teur.*)

” il fut pris par un corps de troupes françaises ,  
 ” dans les environs de Brisson ; et comme on  
 ” n'avait aucun moyen d'envoyer au quartier-  
 ” général les fusils des prisonniers , ses soldats  
 ” s'offrirent eux-mêmes de les y porter , sous  
 ” la conduite de quatre hommes et d'un sous-  
 ” officier seulement. . . . .  
 ” . . . . .

” . . . . . Je restais un jour entier  
 ” à Aost , où je m'occupais , pour mon propre  
 ” plaisir , de tracer des descriptions pittoresques  
 ” et détaillées sur le chemin qu'avait tenu l'armée  
 ” depuis son départ de Dijon , jusqu'au passage  
 ” de Saint-Bernard. Satisfait de ce premier tra-  
 ” vail , je résolus d'orner mes mémoires de  
 ” semblables descriptions , et de continuer mon  
 ” récit jusqu'à la fin de la campagne , mais la  
 ” rapidité de la marche de l'armée , ne me l'a pas  
 ” permis , et j'ai dû me borner à rendre compte  
 ” des opérations militaires. . . . . ”

J'ai cru servir le public et un brave officier ,  
 en publiant l'histoire de cette campagne , la plus  
 étonnante et la plus glorieuse qui ait signalé la  
 guerre de la révolution. Mon mérite , en cela ,  
 est d'avoir rédigé et mis en ordre , des notes

x AVERTISSEMENT, etc.

nombreuses, qui ne pouvaient présenter d'intérêt à la lecture, qu'autant qu'elles seraient classées et analysées, de manière à former une histoire suivie.

---

---

## INTRODUCTION.

---

C'ÉTAIT en l'an 7, 1799 (v. s.), la république périclissait, sa décadence et sa chute paraissaient presque certaines; l'espoir et la volonté de la soutenir existaient bien encore, mais tous les efforts eussent été vains, si la main d'un grand homme, d'un homme extraordinaire, n'eût sondé toutes les plaies, n'eût remédié à tous les maux, n'eût opposé une digue de sagesse et de modération au torrent fougueux et dévastateur qui menaçait de tout engloutir. Cet homme, ce héros, était alors occupé en Égypte à combattre avec vingt mille braves Français, des troupes innombrables que commandaient les meilleurs généraux de l'Empire Ottoman; il venait de vaincre à Aboukir, sa victoire en présageait d'autres nécessaires, plus consi-

dérables encore; nul ne pensait à son retour, lorsqu'il apparut à Fréjus (1), monté sur un léger bâtiment, semblable à la barque qui portait César et sa fortune. En ce moment, Masséna, comme excité par un heureux pressentiment, exterminait les bandes Russes et Autrichiennes en Suisse, un rayon d'espoir luisait à peine quand BONAPARTE fit retentir toute la France de bruit de son arrivée, et rendit à tous l'espérance et la joie. O fortuné moment! O jour à jamais mémorable! Chacun oubliait le passé pour ne songer qu'à l'avenir; tous les cœurs, tous les bras se donnaient à BONAPARTE. A ce généreux dévouement, aux vœux fortement exprimés de le voir bientôt à la tête du gouvernement; BONAPARTE, ne consultant que son amour pour la Patrie, en accepte les rénes; une constitution nouvelle, assise sur des bases sages et modérées, fut proclamée et bientôt acceptée. La liste des émigrés fut fermée, la Vendée se pacifia, l'esprit public se manifesta de nouveau, les factions s'éteignirent; pour mettre le

---

(1) Petit port à jamais célèbre de la Méditerranée.

INTRODUCTION. xiiij

*comble à notre félicité , il manquait encore la paix ; elle fut offerte généreusement ; mais les coalisés , loin d'accepter des propositions justes , raisonnables , se liguerent de nouveau , répondirent en termes peu mesurés au gouvernement Français , et n'épargnèrent rien pour combattre avec succès la campagne prochaine , et parvenir enfin au but tant désiré : le rétablissement de la royauté en France , et la punition de tous les Républicains. Il était réservé au grand homme de les frustrer dans leurs espérances , et de les faire repentir de l'audace et de la témérité des uns , et de la perfidie et de la mauvaise foi des autres ; le Czar de Russie , seul , sembla ouvrir les yeux sur cette funeste guerre , il se détacha à tems de la coalition , et fit regagner à ses troupes diminuées de moitié , les régions glacées du Nord.*

*Il restait pour ennemis à la France républicaine , l'Angleterre , l'empire d'Allemagne , la maison d'Autriche , et le contingent de la Suède. Tout les moyens sont employés par les puissances de ces différentes Nations , pour rendre cette cam-*

*pagne décisive et la faire tourner à leur profit; l'Autriche fournissait des hommes et l'Angleterre de l'or, fruit de ses rapines et de ses pirateries.*

*Les premières opérations de la campagne, furent marquées par des succès éclatans, à l'armée du Rhin, que commande le général Moreau; une partie de la Souabe et de la Bavière fut conquise, et l'on fit à l'ennemi, plus de vingt mille prisonniers. L'armée d'Italie, sous les ordres de Masséna, n'était point aussi heureuse; obligée de lutter contre des forces infiniment supérieures, elle se vit contrainte de s'enfermer dans Gênes, après avoir fait à l'ennemi un grand nombre de prisonniers; mais une aîle de cette armée, sous la conduite du général Suchet, se détacha du corps principal, et défendit le terrain jusqu'aux frontières de France, avec une opiniâtreté qui tenait de l'héroïsme.*

*C'est dans cet état de choses, que BONAPARTE appelant auprès de lui le ministre de la guerre, Berthier, que remplaça si dignement Carnot, conçut ce vaste plan,*

*qui étonnera long-tems l'Europe et la postérité. Par ses ordres, et dans un très-court espace de tems, une armée nombreuse se rassembla à Dijon; des généraux distingués s'y rendirent de toutes parts; lui-même, après avoir tout organisé, tout recréé dans l'intérieur, partit pour cette ville, en laissant tout le monde, dans la plus vive impatience sur la réusite des projets grands, mais inconnus qu'on lui supposait. C'est de ce point que nous partirons pour le commencement de cette Histoire; nous suivrons les mouvemens de l'armée de réserve, pas à pas, depuis le départ de Genève jusqu'à l'entière conquête de l'Italie, et le retour de BONAPARTE à Paris; nous sèmerons notre récit dépisodes intéressans et ignorés; les détails des opérations militaires, nous seront fournis par les rapports officiels, ou particuliers, mais authentiques; nous tracerons la route qu'ont parcourus les différens corps de l'armée, à la manière des voyageurs qui observent avec attention les merveilles de l'art et de la nature; nous ferons connaître sur-tout ce passage tant vanté du Mont Saint-Bernard, passage qui ne le cède pas*

xvj INTRODUCTION.

*même à celui si fameux des Alpes, par Annibal. Nous tâcherons, enfin, d'être aussi clair et méthodique que nous le permettront l'étendue et l'importance du sujet que nous allons traiter.*

---

# CAMPAGNE DE BONAPARTE

EN ITALIE.

---

FORMATION D'UNE ARMÉE DE RÉSERVE  
A DIJON.

---

LE 16 ventôse an 8 , les consuls de la république ordonnèrent la formation d'une armée de réserve à Dijon. Un appel fut fait à 30,000 conscrits pour se rassembler dans cette ville ; beaucoup de corps venus de la Vendée pacifiée , furent passés en revue par le premier consul , dans la plaine du Champ-de-Mars , à Paris. Des compagnies de volontaires , à pied et à cheval , s'organisèrent dans toute la république ; on accéléra le paiement des contributions , on releva l'esprit public si long-tems abattu. Tout se préparait pour une campagne terrible , mais

décisive , qui devait enfin procurer la paix à l'Europe.

Cette armée évaluée à 50,000 combattans , sous les ordres du général en chef , *Berthier* , brûlait d'une vive ardeur ; elle se mit en marche par diverses colonnes ; de Dijon sur Genève , où elle reçut l'ordre d'attendre le premier consul. Le 23 prairial , *Bonaparte* en passa en revue l'avant - garde , commandée par le général *Lannes* , et composée de deux divisions ; et le lendemain , l'armée presque entière , animée du plus grand enthousiasme , et en très-bon état , se mit en marche pour le grand Saint-Bernard.

Il est difficile de dépeindre la satisfaction des soldats , de se voir guidés par un pareil chef. Son but n'était plus douteux ; il marchait à la conquête de l'Italie.

#### S A I N T - M A U R I C E .

Après avoir traversé le pays de Vaud , l'avant-garde entra dans le Bas-Valais par Saint-Maurice. Nos soldats y furent bien reçus par les habitans qui paraissaient très - étonnés de voir tant de troupes rassemblées dans leur ville. Le général *Lannes* établit son quartier-général

dans la maison la plus considérable du lieu, et le reste de l'avant-garde passa la nuit, abrité sous le toit des granges, car les maisons n'auraient pu suffire pour loger un si grand nombre de troupes.

#### CASCADE DE PISSE-VACHE.

A deux lieues environ de Saint-Maurice, plusieurs officiers de l'état-major, conduits par un guide, allèrent visiter la fameuse cascade de *Pisse-Vache*. C'est une superbe nappe d'eau et un torrent très-considérable qui tombe d'un rocher perpendiculaire, qui a près de six cents pieds de hauteur. Ce qui excita surtout leur admiration, c'est qu'ils jouirent de ce superbe spectacle, au lever du soleil.

En effet, rien n'est plus ravissant; l'eau réduite en vapeurs, formant une espèce d'arc-en-ciel, la fraîcheur du matin, le bruit occasionné par la hauteur de la chute; les environs agrestes de cette cascade, tout contribue à rendre ce lieu solitaire délicieux.

#### TORRENT DU TRIENT.

A une demi-lieue plus loin, les troupes passèrent le *Trient* sur un pont de pierre, qu'on

avait fait réparer quelques jours auparavant. Le lit de ce torrent est tortueux ; ses bords forment un canal très-étroit. Les soldats s'amusaient beaucoup à faire retentir de leurs voix l'écho des montagnes. Des bergers leur répondaient quelquefois ; mais la plupart, peureux et timides , n'assistaient au passage de l'armée , que grimpés sur des rochers escarpés , où il aurait été impossible de les atteindre.

#### MONT SAINT-BERNARD.

Toute l'armée passa par Martigny , pour aller au mont du grand Saint-Bernard. Ce mont est situé sur les confins du Vallais et du Piémont , dans cette partie des Alpes qu'on nomme *Pœnines*. Les soldats en entrant dans cette petite ville , étaient dévorés de la plus ardente soif ; les habitans s'empressèrent de l'appaiser , plusieurs même donnèrent du vin qui est assez cher dans ce canton. On compte huit lieues de Martigny à l'hospice ou couvent situé sur le Saint-Bernard. A une demi lieue , on commence à monter insensiblement. Le chemin est beau et peut se faire en voiture , jusqu'au bourg Saint-Pierre , ou *Petersburg*.

La vaste base de ces monts accumulés n'est

qu'un composé des débris des montagnes supérieures ; on rencontre ici des granits roulés , là , des graviers et des sables ; plus loin , des pierres calcaires grises. Le chemin de la *Drance* qu'on passe et repasse plusieurs fois , occupe tout le fonds de la vallée qui devient fort étroite.

L'avant-garde s'arrêta quelque tems à Martigny , ce qui me donna le tems d'arriver avec plusieurs officiers du génie , de mes amis. Nous étions bien aise de franchir le Saint - Bernard avec les premières troupes , pour jouir un peu de la surprise du soldat , qui déjà paraissait extrême. L'artillerie se rassemblait à force dans le village , et n'attendait que le général Marmont , pour monter à son tour. C'était un beau spectacle que la confusion qui régnait à Martigny. Tous les chevaux et mulets des environs avaient été mis en réquisition , et les paysans arrivaient en foule pour aider le passage et réparer les chemins qui étaient tous dans le plus mauvais état.

De Martigny nous allâmes à *Saint-Bronchier* , village situé entre des montagnes très-hautes et très-escarpées. Les habitans de ce lieu se ressentent un peu de l'aspect sauvage du sol qui les nourrit ; presque toutes les maisons étaient

fermées , aussi les tambours ne daignèrent pas même faire entendre le son de leurs caisses. A peine trouvait - on une ou deux auberges pour prendre quelques provisions que l'on payait encore fort chèrement. De-là nous trouvâmes le petit village de Liddes , dans lequel nous ne fîmes que passer. La Drance est ici fort resserrée. Ce n'est pas sans frémir qu'on s'aperçoit, quand on est sur deux morceaux de bois , jetés d'une roche à l'autre, appelés ici *pont*, qu'on a un gouffre de plus de 300 pieds au-dessous de soi. Cependant une grande partie des soldats traversèrent ce pont; quelques autres, la cavalerie sur-tout, firent un long détour, pour trouver un passage plus commode qui avait été pratiqué par les soins du général de génie, *Marescot*.

Le dernier village qu'on rencontre, avant d'arriver au grand Saint-Bernard, est le bourg Saint-Pierre, ou *Petersburg*; on ne peut plus se servir de voitures pour aller au - delà. Les montagnes sont plus rapides et il n'y a plus de chemin fait. On compte trois lieues de ce bourg à l'hospice. C'est le passage le plus fréquenté pour communiquer du Bas-Valais en Italie, par la vallée d'Aost et le Piémont. Le transport des marchandises ne se fait qu'à dos de mulets ou de chevaux, et c'est du produit de ces trans-

ports que vivent la plûpart des habitans de ce mont.

On ne voit sur cette route que des rochers entassés les uns sur les autres , entre lesquels on passe par mille détours. Des torrens , des eaux y roulent et s'y précipitent de tous côtés; la végétation étant moins vigoureuse , les productions de la terre y diminuent insensiblement. Les derniers qu'on rencontre et qui sont tous des sapins et des pins, sont à une lieue environ du bourg Saint-Pierre. Plus loin on ne voit plus que des buissons et des rabougris. Le dernier arbrisseau que nous vîmes était un sureau sans fruit. La neige, dont ce mont est couvert, y reste permanente toute l'année, en beaucoup d'endroits; elle est si tassée et si ferme que l'empreinte des chevaux ne s'y marque pas. Le premier aspect de ce grand spectacle, est celui du cahos et de la nature non-vivifiée: on n'y voit ni plantes ni arbres; des glaces et des neiges couvrent toutes les sommités.

Le ciel était pur et sans nuages, lorsque nous arrivâmes au couvent. Le soleil éclairait cette solitude. La différence de l'air qu'on respire à une pareille hauteur, nous a paru à tous très-sensible; il y est plus raréfié et plus pur, parce qu'il est moins chargé de vapeurs.

L'aspect de ces énormes montagnes arides, le mélange d'une vive lumière réfléchie par la blancheur des neiges, fixaient tous nos regards. Le soldat était dans une stupéfaction que rien ne saurait dépeindre ; les plus ignorans, même, ne se laissaient point d'admirer, tant la nature est frappante et belle pour tous les yeux.

*Passage de l'Artillerie.*

Une partie de l'artillerie de campagne nous avait précédé à l'hospice. Le général Marmont, d'après les ordres du premier consul et du général en chef, fit publier à son de trompe dans le bourg Saint-Pierre et tous les villages environnans, que chaque pièce de canon, avec ses affûts et caissons, serait payée pour son transport sur la montagne et sa descente à *Etroubles*, 600, 800 ou 1000 f., selon le calibre et le poids. A cette annonce une foule de paysans accoururent avec leurs chevaux et mulets. Des milliers de soldats se réunirent à eux, et en moins de deux jours, du bourg Saint-Pierre à l'Hospice et de l'Hospice à *Etroubles*, vingt pièces de canon y furent transportées. Néanmoins comme les chevaux manquaient, le général Marmont, pour accélérer le passage, se servit de deux moyens fort ingénieux. Le premier, un

gros arbre qu'on creusa en forme d'auge, dans laquelle on couchait des pièces de 8, de 12, et des obusiers; cent hommes, paysans, officiers et soldats s'attelaient à un cable, traînaient la pièce, et mettaient deux jours pour la faire passer le Saint-Bernard. Le second moyen était des traîneaux sur roulettes, que le chef de brigade *Gassendi* avait fait construire à Auxonne. Les affuts étoient démontés et portés pièce à pièce par des mulets, excepté les affuts des pièces de 4, que dix hommes portaient sur des brancards. On étoit obligé de décharger les caissons, de les faire passer à vide, en mettant les munitions dans des caisses que portaient des hommes ou des mulets.

La 24<sup>e</sup>. demi-brigade d'infanterie légère et la 96<sup>e</sup>. de ligne, ont mis deux jours à effectuer le passage, et ont préféré bivouaquer dans les neiges et en ordre, plutôt que d'abandonner leur artillerie.

Dans les pas les plus difficiles, les troupes s'encourageaient en battant la charge; spectacle imposant s'il en fut jamais.

*Trait de Désintéressement.*

Certes, l'obstacle le plus difficile à surmonter, était de faire passer l'artillerie sur le sommet de ces monts. La perspective d'un chemin de plusieurs lieues de long sur dix-huit pouces de large, pratiqué sur des rochers à pic, ces montages de neige qui menacent de se précipiter sur leurs têtes, ces abîmes où le moindre faux pas peut les engloutir, rien n'a pu effrayer les soldats. Ils se pressaient autour des pièces, pour avoir l'honneur de les traîner. Dans ce conflit d'ardeur et de dévouement, divers détachemens de la division du général Loison; les 19<sup>e</sup>. et 24<sup>e</sup>. demi-brigades d'infanterie légère; les 43<sup>e</sup>. et 96<sup>e</sup>. d'infanterie de ligne, se sont particulièrement distinguées. Après des fatigues qu'il est impossible de dépeindre, après des efforts inouis de constance et de courage, on veut donner aux soldats la gratification qui leur avait été promise . . . . *ils la refusent tous!* Que ne devait-on pas attendre d'une armée capable de pareils traits de courage et de désintéressement?

---

*Avalanches* ( 1 ).

Au passage de l'artillerie de l'avant-garde, une avalanche emporta une pièce de huit et trois canonniers. Cet événement, sans doute très-malheureux, produisit une foule de contes et d'exagérations qui commençaient à intimider l'armée, et lui faisaient prendre des précautions qui nuisaient beaucoup à la rapidité de la marche. Le général Lannes se fit donner des renseignemens positifs, les communiqua aux soldats, qui, certains qu'il n'y avait d'avéré que l'accident rapporté ci-dessus, continuèrent leur route, comme auparavant.

*Hospice du Saint-Bernard.*

C'est sur la cime de ce mont, dans ce pays oublié de la nature, que leur amour pour leurs semblables, a réuni des hommes, dont l'hé-

---

( 1 ) Les *avalanches* sont produites par les neiges amoncelées par leur chute naturelle, ou transportées par les vents, au haut des montagnes rapides. Quand la quantité de neige a augmenté au point qu'elle est comme suspendue sur ces sommets, elle s'écroule avec fracas, tombe et se précipite dans les fonds, en causant les plus grands ravages.

roïsme est aussi pur et aussi noble que la vertu dans laquelle il prend sa source. Séquestrés du reste des humains , en communication seulement avec ceux que le hasard , la curiosité ou l'infortune amène dans leur monastère , ces bons cénobites pratiquent tous les devoirs de la plus sublime humanité.

Arrivés près de l'hospice , un religieux préposé pour recevoir les officiers principaux , nous prévint par son honnêteté , et s'offrit de nous servir de guide dans des sentiers à lui connus , et qui n'étaient point encombrés de troupes. Chemin faisant il nous apprit que sur l'invitation du premier consul , et d'après une somme considérable que le couvent avait reçue , il s'étoit chargé de distribuer une demi-bouteille de vin à chaque soldat , ou au moins aux plus fatigués. Après trois quarts d'heure d'une marche assez pénible nous aperçumes un petit bâtiment environné de neiges , que nous ne tardâmes pas à reconnaître pour l'hospice. Des tables avaient été placées au dehors ; des canonniers s'y rafraîchissaient ; on voyait de tous côtés des canons sur leurs traîneaux , et des afuts sur les mulets ; jamais , sans doute , ce lieu n'avait été aussi fréquenté. Il y faisait très-froid et quoique enveloppés dans nos manteaux , nous grelottions

comme des hommes attaqués de la fièvre. On nous introduit dans un appartement meublé très-simplement ; mais d'une grande propreté. Deux religieux s'empressèrent de s'asseoir à côté de nous , pour fournir à la conversation et satisfaire notre curiosité.

Chacun d'eux a ses fonctions ; ils reçoivent indistinctement toutes les personnes qui se présentent, les nourrissent et les logent *gratis*. Dans le tems des neiges , c'est-à-dire , pendant neuf mois de l'année , ces hommes intrépides marchent à la découverte des voyageurs égarés dans les neiges ou assaillis par des orages ; ils portent avec eux des provisions pour réconforter ceux qui en ont besoin. De très-gros chiens , habilement dressés , les accompagnaient autrefois , mais la plupart ont péri.

On ne peut s'empêcher d'admirer combien la religion et la vertu peuvent donner de force et de courage ; il suffit , pour en juger , de considérer que le lieu qu'habitent ces religieux est le séjour des vents , des tempêtes , des glaces et des frimats ; que, pendant le tems qu'on appelle *Été* , l'on passe toujours sur la neige pour y arriver ; qu'il y gèle toutes les nuits ; qu'on n'a peut-être jamais pu compter dans une année en-

tière dix jouts purs et sereins ; que , si quelquefois ces religieux voient des hommes , c'est pour les voir souffrans , souvent mutilés , ou pour leur rendre les derniers et tristes devoirs de la sépulture. . . . . Espérons que le système de la destruction des moines ne pourra jamais s'étendre jusqu'à ces hommes respectables , qui n'ont fait le sacrifice d'eux - mêmes que pour l'utilité des autres hommes.

DESCENTE DU SAINT - BERNARD.

Après nous être délassés quelques heures dans le couvent , nous descendîmes sur le revers méridional de la montagne , qui conduit à la vallée d'Aost. Nous fûmes bientôt hors de cet atmosphère sombre et humide ; le soleil était chaud , le jour pur et serein ; tout était couvert de trou pes , de mulets et de canons. Cette partie de montagne est plus rapide que celle du côté du Vallais ; elle est aussi plus couverte de terre végétale ; les fleurs y brillent de tout leur éclat ; des papillons , coloriés des plus vives couleurs , voltigent de tous côtés. Presque tous les soldats , pour descendre plus promptement , glissèrent sur le dos jusqu'au bas. Nous ne tardâmes pas à imiter leur exemple ; nous nous trouvâmes bientôt au petit village de *Saint-Remy* , à deux bonnes

lienes de l'hospice. Nous continuâmes ainsi notre route jusqu'à *Etroubles*, où les troupes reçurent l'ordre de faire halte. Ce village est distant de cinq lieues environ de l'hospice, et près d'*Aost* et des avant - postes Autrichiens. On craignait quelque surprise. Le général Lannes se hâta d'arriver ; il était neuf heures du matin ; le tems se chargeait d'épais nuages : il passa en revue la sixième légère et la vingt-deuxième de bataille et se disposa à attaquer l'ennemi.

#### PRISE D'AOST (1).

Le 26 floréal, à onze heures du matin, six bataillons et quelques pièces de campagne se présentèrent à l'ennemi, posté sur les hauteurs d'*Aost* ; il voulut faire résistance, mais se voyant menacé d'être tourné par un bataillon de la sixième légère, il n'attendit pas son mouvement, et se retira en hâte dans la ville ; il fut bientôt atteint et culbuté à la baïonnette, et laissa sur le pont douze hommes tués et un officier supérieur blessé à mort : aucun des nôtres ne fut ni tué ni blessé.

---

(1) Ici doivent cesser les descriptions historiques, vu l'importance des opérations militaires.

## A F F A I R E D E C H A T I L L O N S .

L'avant-garde passa la nuit à Aost ; le lendemain 27 , elle se mit en marche pour Châtillons , où elle n'arriva qu'une heure avant la nuit. L'ennemi occupait toutes les hauteurs qui l'environnent ; le général Lannes chercha à l'amuser , dans la persuasion que le général Muller arriverait assez à tems pour le tourner , mais les obstacles que ce général avait trouvés avaient retardé sa marche. Le général Lannes se décida à une vive attaque. L'ennemi défendait le passage d'un pont et l'issue d'une gorge extrêmement étroite ; il a été culbuté par les grenadiers de la vingt-deuxième demi-brigade , qui ont enlevé le village à la baïonnette. Cent husards du douzième régiment , les seuls qui fussent encore arrivés à l'avant-garde , reçurent l'ordre de charger. Les généraux Watrin , Mainoin , et tous les officiers de l'état-major , chargèrent en même tems ; ils firent à l'ennemi trois cents prisonniers , qui perdit en outre deux pièces de canon , et cent hommes tués ou blessés. Nous n'avons eu que cinq hommes légèrement blessés , parmi lesquels est l'adjudant-général *Noguez* , qui a sabré à lui seul trois ou quatre Autrichiens.

Le général de division Watrin se porta de suite, avec une partie de l'avant-garde, sur le fort de Bard; et le général Lannes, avec ce qui lui restait de troupes, partit le lendemain à la pointe du jour pour cerner les hauteurs de ce château, et le forcer à une prompte reddition.

#### SIÈGE DU FORT DE BARD.

Tandis que l'avant-garde s'emparait d'Aost et de Châtillon, le premier Consul descendait du haut du Saint-Bernard, en *se ramassant* sur la neige, traversant des précipices affreux, et glissant par-dessus les torrens.

Le général en chef, Berthier, instruit que le fort de Bard faisait mine de vouloir résister long-tems, fit partir l'artillerie dans la nuit du 27 au 28, s'y transporta lui-même, le 28 au matin, et s'empara bientôt des hauteurs d'Albard, qui dominant ce château; il ordonne au général Lannes de s'emparer de la ville, aussitôt les sapeurs et les grenadiers baissent les ponts-levis et la ville est prise. Trois compagnies de grenadiers y logent, et le château est bloqué à portée de mousqueterie.

L'ennemi avait regardé, comme une barrière insurmontable le château de Bard, cons-

truit , pour fermer l'entrée du Piémont , à l'endroit même où les deux montagnes qui forment la vallée d'Aost se rapprochent , au point de ne laisser entr'elles qu'un espace de vingt-cinq toises. Quinze cents hommes , commandés pour aller pratiquer un chemin sur la montagne d'Albard , y travaillent avec activité : là où la pente eût été trop rapide , des escaliers sont construits ; là où le sentier , devenu plus étroit encore , se terminait à droite et à gauche par un précipice , des murs sont élevés pour garantir de la chute ; là où les rochers étaient séparés par des excavations profondes , des ponts ont été jetés pour les réunir ; et sur une montagne , regardée depuis des siècles comme inaccessible à l'infanterie , la cavalerie française a effectué son passage.

iii

Nous étions maîtres de la ville de Bard , mais le chemin situé au-dessous du fort , étoit exposé à un feu continuel de mousqueterie et d'artillerie , qui interceptait toute espèce de communication. L'avant-garde étoit déjà à la vue de l'ennemi ; elle avait besoin de canons ; les délais qu'eût entraîné leur passage sur la montagne d'Albard présentait de graves inconvéniens : des braves sont aussitôt commandés pour traîner , de nuit , les pièces d'artillerie à

travers la ville , sous le feu du château. Cet ordre a été exécuté avec enthousiasme. Tant de dévouement a été couronné du succès. Toutes les pièces ont passé successivement , et malgré la grêle de balles , de grenades et de pierres que l'ennemi faisait pluvioir , nous n'avons eu que peu de blessés. Le général Marmont , commandant l'artillerie , s'est particulièrement distingué dans cette opération , aussi importante que difficile. Le chef-de-brigade Dufour reçut en suite l'ordre de reconnaître la porte du fort , d'en briser la barrière , pendant qu'un piquet de cent hommes chasserait l'ennemi des murs crénelés en avant de son enceinte , d'où il inquiétait le grand chemin. L'attaque a parfaitement réussi ; les grenadiers de la cinquante-huitième demi-brigade se sont comportés avec la plus grande bravoure ; quatre ont été tués et quinze blessés.

#### EFFORT EXTRAORDINAIRE.

Tandis qu'on travaillait sans relâche à se frayer un chemin sur les hauteurs d'Albard , proche le fort , des soldats ont porté sur leur dos deux pièces de quatre , à travers le *Col de la Coul* ; et , après avoir gravi avec elles , pendant trente heures , des rochers af-

freux , ils sont enfin parvenus à les établir en batteries sur les hauteurs qui dominent le château , ce qui ne contribua pas peu à sa reddition.

#### P R I S E D'Y V R É E.

Pendant que l'armée filait sur Yvrée , par *San-Martini* , l'attaque du château de Bard ne s'est point rallentie , et les positions du blocus ont été successivement occupées par les divisions Watrin , Boudet , Loison et Chabran.

Le général Lannes rencontra l'ennemi qui défendait le débouché d'une gorge , du côté de San-Martini ; il le repoussa et lui fit une cinquantaine de prisonniers.

L'avant-garde approchait d'Yvrée. On s'attendait que cette place ferait quelque résistance , d'autant plus qu'elle est bonne et forte , et défendue par une citadelle.

Le 2 prairial , le général en chef , Berthier , fit avancer la division Boudet pour remplacer l'avant-garde , et lui donna l'ordre de s'emparer d'Yvrée. L'ennemi avait mis garnison dans la citadelle , et paraissait vouloir défendre la ville ; il avait trop peu de monde pour pouvoir résister. La journée du 2 se passa en démonstration , et le

3 au matin , le général Lannes la fit escalader et s'en empara ainsi que de la citadelle, où il trouva dix pièces de canon ; il poursuivit l'ennemi qui faisait sa retraite sur Turin, et lui fit quatre cents prisonniers. Nous n'avons eu , dans cette affaire , que sept hommes tués et 25 blessés.

L'avant-garde prit ensuite position au-delà d'Yvrée. L'ennemi , rassuré par des renforts qui lui étaient arrivés de Turin et de diverses parties du Piémont , venait de s'arrêter dans sa retraite , et avait pris position sur les hauteurs de *Romano* , derrière la *Chiusella* , dont il gardait les passages avec cinq mille hommes d'infanterie , quatre mille de cavalerie et plusieurs pièces de canon.

#### COMBAT DE LA CHIUSELLA.

Le général Lannes , qui avait reçu l'ordre de chasser l'ennemi de sa position de *Romano* , arrive le 6 sur les bords de la *Chiusella* , en suivant la route de Turin. La seizième légère commence l'attaque sur trois points ; le centre s'élançe au pas de charge sur le pont ; deux bataillons se jettent dans la rivière , au milieu d'une grêle de balles et de mitraille. L'ennemi ne peut résister à tant d'ardeur et d'impétuosité ; déjà sa première ligne d'infanterie est mise en

déroute ; la seconde ligne , formée des régimens de *Kinski* et de *Banates* , veut charger la 16<sup>e</sup>. légère qu'elle parvint à arrêter un moment ; mais la 22<sup>e</sup>. de ligne , formée en colonne serrée par le général *Gency* , se précipite sur l'ennemi , le culbute , et le force à chercher son salut dans la fuite. La ligne de cavalerie ennemie attaque à son tour ; elle était composée de plus de quatre mille hommes. Les quarantième et vingt-deuxième soutenaient la charge avec fermeté , les bayonnettes en avant. Jamais infanterie ne montra plus de sang-froid et de courage ; trois charges successives sont repoussées. Le général *Palfy* , commandant la cavalerie ennemie , est tué avec six autres officiers autrichiens ; l'ennemi a perdu plus de 500 hommes et 300 chevaux ; le régiment de *Latour* a été presque entièrement détruit ; nous avons fait , en outre , 60 prisonniers. Notre perte est de 30 hommes tués et 200 blessés.

#### PRISE DE SUZE ET DE LA BRUNETTE.

Tandis que l'avant-garde s'avançait sur le Pô , à Chivasso , la division du Mont-Cenis , aux ordres du général *Thureau* , attaquait l'ennemi à Suze , le 2 prairial ; ce général attaqua d'abord le poste des *Gravières* , dont les hauteurs étaient hérissées de canons et de retranchemens. Un

bataillon de la vingt-sixième demi-brigade , parvint à tourner le fort *Saint-François* ; il y monte ensuite , s'établit sur le plateau , et force l'ennemi à évacuer le village des Gravières. Bientôt les troupes s'élancent de tous côtés , au pas de charge ; toutes les positions sont forcées , et la Brunette capitule à dix heures du soir. Nous avons fait , dans ce combat , plus de 1500 prisonniers , tué ou blessé plus de 300 hommes , pris 800 fusils et beaucoup de munitions de guerre et de bouche. De notre côté , nous avons eu 60 hommes tués et 150 blessés.

Après cette victoire , le général Thureau se porta en avant de Suze , pour seconder les opérations de l'armée de réserve.

#### *Revue des troupes par le premier Consul.*

Après le combat de la Chiusella , l'ennemi s'est retiré sur Turin , coupant tous les ponts et brûlant toutes les barques sur l'*Orco*. Le général Lannes occupa *Chivasso* le 7 prairial , et trouva sur le Pô , un grand nombre de barques chargées de Riz et de blé.

Bonaparte , profitant d'un instant de repos que goûtait l'avant-garde à Chivasso , après tant de fatigues , fit connaître sa satisfaction à cette brave

division rassemblée, pour le courage qu'elle avait montré la veille au combat de la Chiusella; il loua la 22<sup>e</sup>. demi-brigade de son vigoureux passage de la Chiusella; la quarantième, du sang-froid et de l'intrépidité avec lesquels elle a reçu la charge de 4,000 hommes de cavalerie.

Il s'approcha du 12<sup>e</sup>. régiment de hussards, et ordonna au chef de brigade de dire au régiment qu'il était très-content de sa bravoure, (c'est à l'impétuosité de la charge qu'il fit à Châtillons, que l'on doit le succès de ce combat); que la cavalerie allait être réunie, et qu'à la première bataille, il voulait qu'elle chargeât la cavalerie ennemie, pour lui ôter sa morgue et la prétention qu'elle a d'être bien supérieure à la nôtre en manœuvre et en bravoure.

Le premier consul a dit à la 28<sup>e</sup>. de ligne que, pour preuve de sa satisfaction de la bonne conduite qu'elle avait tenue; elle marcherait à la tête de l'avant-garde à la première affaire.

« Voilà deux ans, lui dit-il, que vous passez  
 » sur les montagnes, et vous êtes toujours à  
 » votre devoir, sans murmurer; c'est là la pre-  
 » mière qualité d'un bon soldat. Je sais qu'il  
 » vous était dû, il y a huit jours, huit mois de  
 » prêt, et que, cependant, il n'y a pas eu  
 » une seule plainte. . . . »

Cette manière de récompenser , de stimuler le courage , produisait un grand effet sur l'âme des soldats. Tous les corps de l'armée enviaient la gloire de l'avant-garde , et brûlaient de se signaler comme elle. On verra qu'ils ont tenu parole.

PRISE DE VERCELLI , PASSAGE DU SIMPLON ET DU  
SAINT - GOTHARD.

Le centre de l'armée s'ouvrait un passage par la vallée d'Aost , lorsque le général Murat entra le 7 prairial à *Vercelli* , de vive force , avec la cavalerie et la division Monnier ; il enleva une grand'garde de 50 hommes , prit des magasins très-considérables de riz , de blé et d'avoine , et culbuta , sur la *Sésia* , mille hommes de cavalerie ennemie.

Les villes de Santhia , Crescentino , Biella , Trino , Masserano , furent successivement occupées par l'armée française.

La légion cisalpine , forte de 2,000 hommes , sous les ordres du général cisalpin *Lecchi* , se portait par le *Mont-Rosa* (1) , sur Varrello , où

---

(1) Le *Mont-Rosa* est situé à trois lieues d'Yvrée , on lui donne 2,300 toises au-dessus de la mer. Ses sommets sont toujours couverts de neige , et plusieurs forment des glaciers.

elle prit position le 8 , après avoir débusqué le prince Rohan et sa légion.

Le général Bèthencourt traversait , en même-tems , le Simplon avec sa colonne , s'emparait de *Domo d'Ossula* , et tournait toutes les troupes qui étaient encore sur la Sézia.

Tous ces mouvemens étaient combinés avec le général *Moncey* qui passait le Mont-Saint-Gothard avec 20,000 hommes détachés de l'armée du Rhin , et se portait rapidement sur *Belinzona* , *Lugano* et le Lac majeur.

Ainsi , toutes les divisions qui devaient composer l'armée de réserve , débouchaient en même-tems dans la plaine , et pouvaient combiner leurs opérations , de manière à s'entr'aider mutuellement , sans craindre aucun empêchement imprévu. Ce vaste plan , ces savantes manœuvres doivent , sans doute , long-tems exciter l'étonnement et l'admiration de l'Europe envers celui qui les a conçus , dirigés et exécutés.

#### *Etonnement et joie des Piémontais.*

Les habitans du Piémont , spécialement ceux de *Vercelli* , ont vu l'arrivée des français avec enthousiasme. Les italiens ne revenaient point de leur surprise de voir le premier consul. Le

peuple croyait qu'il s'était noyé dans la mer rouge. Les soldats autrichiens , prisonniers , disaient qu'on leur avait assuré que le général Bonaparte ne viendrait pas à l'armée commander les français , parce qu'il avait été fait premier ministre à Paris , et que les ministres ne se battent pas. C'est par de pareils mensonges qu'on abusait de la crédulité des uns , et qu'on se jouait de l'ignorance des autres.

*Belle conduite des conscrits.*

Les conscrits se sont très-bien comportés au combat de la Chiusella ; à la première obus , ils baissèrent la tête , mais les vieux soldats les contenaient. Le lendemain de l'affaire , ils disaient au général Watrin : “ *Général , on ne doit plus nous appeler conscrits ; nous savons ce que c'est , nous en valons trois fois davantage* ”.

PASSAGE DU TÉSIN.

Le général Murat ne s'arrêta que peu de tems à Vercelli : instruit que l'ennemi rassemblait des forces à Novarre , il s'y porta le 9 , et s'en empara aussitôt , sans éprouver beaucoup de résistance. Le 10 , il reçut l'ordre de passer le *Tésin*. L'ennemi montrait , sur la rive gauche de cette

rivière , une grande quantité de cavalerie et plusieurs pièces de canon ; il avait aussi retiré toutes les barques de son côté ; mais les habitans de *Galiate* , avaient caché quatre ou cinq petits bateaux qu'ils offrirent aux français. L'armée s'en servit pour faire passer quelques compagnies de grenadiers dans une île boisée , ce qui obligea les autrichiens à évacuer le point de la rive gauche où on voulait passer.

Le 11 , à la pointe du jour , le premier consul arriva sur les bords du Tésin , au moment où les hostilités allaient commencer. Sa présence ranima le courage des troupes , et la victoire n'était plus douteuse.

La 70<sup>e</sup>. demi-brigade était au pont de *Galiate* que l'ennemi défendait avec deux obusiers et trois pièces de onze , qui faisaient un feu de mitraille très-vif. Le général Murat fit approcher son artillerie pour prendre en flanc celle de l'ennemi. Sous la protection de ce feu , et à l'aide de quelques bateaux , les grenadiers de l'île passèrent de vive force , et obligèrent l'ennemi à retirer son artillerie. Plusieurs petites barques ramassées à la rive opposée , donnèrent le moyen de passer un bataillon qui chargea aussitôt la cavalerie ennemie à travers les broussailles , et protégea le passage de la demi-brigade.

Le chef de brigade *Duroc*, le même qui a rempli avec tant de distinction une mission diplomatique à Berlin, est tombé dans le Tésin, où il se serait noyé sans les prompts secours que les grenadiers s'empressèrent de lui porter.

## COMBAT DE TURBIGO.

L'ennemi se replia ensuite dans le village de Turbigo, où il reçut de nombreux renforts commandés par le général *Laudon*, en personne. L'adjudant-général Girard s'empara du pont en avant de ce village, et s'opposa aux sorties que la cavalerie voulait faire sur notre infanterie. La nuit approchait : le général Murat, sentant l'importance de chasser l'ennemi de sa position, ordonne au général Monnier d'attaquer de vive force Turbigo. Ce général, accompagné du général cisalpin *Pino*, attaque avec impétuosité, et emporte le village à la Bayonnette, malgré la vigoureuse défense de l'ennemi, qui perdit dans cette affaire 200 hommes tués et 400 prisonniers.

Le général Murat se porta ensuite sur Bufarola, que ce mouvement oblige l'ennemi d'évacuer. Le général Duhesme fit passer, dans un petit bateau, quelques hommes de la division Boudet, tandis que le général Vignolles se portait

de l'autre côté, et s'emparait des bateaux que l'ennemi avait reployés et coulés au moment de sa fuite.

Toute la nuit du 11 au 12, fut employée à construire des ponts-volans sur lesquels passèrent le lendemain, 13, les divisions de l'armée qui, toutes, se dirigeaient sur *Corbetto*, à 3 lieues de Milan.

#### P R I S E D E M I L A N .

L'impatience était grande, d'entrer dans cette capitale de la république cisalpine ; ses habitans entendaient le canon des avant-postes : tout annonçait que l'ennemi ferait peu de résistance. En effet, le même jour, 13, le général Murat, arrivé aux portes de cette ville, en reçut les clefs, et fit cerner sur-le-champ la citadelle, qui contenait 1500 hommes piémontais et 1500 de la légion de Rohan et Bussy.

Trois heures après, le premier Consul et tout son état-major firent leur entrée dans la ville, au milieu d'un peuple immense, animé du plus grand enthousiasme. La cocarde tricolor, cisalpine, avait été arborée dès la veille par la plus grande partie des habitans. Les patriotes voulaient planter l'arbre de la liberté

sur-le-champ , mais le général-en-chef s'y opposa jusqu'à nouvel ordre.

Le mouvement fut si brusque , sur Milan , que le peuple de cette ville ne sut que vingt-quatre heures auparavant l'entrée des Français en Italie. Il est vrai que les Autrichiens avaient pris un soin extrême pour le lui cacher. Quant au premier Consul , on avait répandu le bruit que ce n'était pas lui , mais un de ses frères , ce qui l'obligea à se montrer beaucoup au peuple , qui ne pouvait le méconnaître , l'ayant vu tant de fois lors de sa première entrée en Italie.

L'hôpital de Milan , qui renfermoit douze cents Autrichiens , malades ou blessés , est tombé en notre pouvoir , de même qu'un grand nombre de magasins bien approvisionnés.

Un *Te deum* a été chanté à la métropole , pour l'heureuse délivrance de l'Italie des hérétiques et des infidelles.

#### CONDUITE DES AUTRICHIENS A MILAN.

Les horreurs qui ont été commises par les agens de l'empereur , dans cette ville , sont sans

exemple. On n'épargna, ni le sexe, ni l'âge, ni les talens. Le célèbre mathématicien *Fontana*, gémissait sous le poids des chaînes; son seul crime était d'avoir occupé une place dans la République.

Tous ceux qui avaient fait partie des municipalités, administrations départementales, tribunaux, du corps législatif, du ministère, ont été renfermés dans des cachots, et traités comme de vils scélérats.

*Caprara*, d'une des premières, des plus riches maisons d'Italie, était dans les fers. Il n'a jamais été membre d'aucune administration cisalpine; mais, sénateur à Bologne, lorsque les Français y entrèrent, il fut de la partie du sénat, qui appuya la cause de la liberté et de l'égalité.

Il y avait dix jours que les nobles avaient établi à Milan un *Casino* où eux seuls pouvaient aller. Tous les privilégiés ont paru vouloir, pendant cette année, où leur règne était revenu, s'indemniser par toutes sortes de vexations et d'arrogance des trois ans d'égalité qu'ils avaient soufferts. Ceux de leur caste qui avaient été employés dans la république Cisalpine, ont encore été plus maltraités que les autres citoyens.

Les Autrichiens ont eu le talent d'indisposer tous les partis dans la Lombardie. Leur rapacité est sans exemple. Ils avaient enlevé jusqu'aux arbres. Milan d'aujourd'hui ne ressemble plus à Milan du jour où l'ont quitté les Français. Les prêtres même étaient très-mécontents de voir les hérétiques anglais et les infidèles musulmans profaner le territoire de la sainte Italie.

Une chose bien remarquable, c'est que tous les individus qui ont été le plus persécutés, sont ceux que l'on peut appeler les 89 de la Cisalpine. On a vu plusieurs de ceux qui, dans les derniers tems de la république, étaient les plus exaltés et les exclusifs, se concilier avec les Autrichiens et prendre du service avec eux.

Les Autrichiens avaient inondé l'Italie de billets, espèce d'assignats qui perdent beaucoup et qu'ils forcent à prendre pour les fournitures qu'on leur faisait. C'est sur-tout à étouffer le germe de lumière et de philosophie que tenaient tous leurs efforts; ils avaient détruit l'université de *Pavie* et appelé des jésuites superstitieux et ignorans pour remplacer les célèbres professeurs qui enseignaient auparavant.

*Conduite de Bonaparte à Milan.*

A peine les Italiens se virent-ils délivrés du bâton autrichien , qu'ils fondèrent toutes leurs espérances sur la générosité et le caractère du premier consul. Bonaparte fut sensible aux marques d'affection que lui témoignait ce bon peuple ; il fit tout pour adoucir les maux qu'il avait soufferts sous le joug Allemand.

Il ordonna aux généraux des différentes divisions de ne faire aucune réquisition particulière pour le service de l'armée , sans en prévenir l'ordonnateur en chef , qui demeurerait chargé d'indemniser les habitans requis.

Il fit traduire au conseil de guerre , le commissaire *Vidal* , prévenu d'avoir détourné à son profit le prix de cinq bœuf qu'il avait requis arbitrairement pour l'armée.

Il réunit tous les évêques et curés de Milan , et leur fit connaître ses intentions de maintenir l'organisation religieuse , comme elle était , lorsqu'il commandait en Italie.

Il publia une proclamation pleine de sagesse et de modération , adressée au peuple

Cisalpin , dans laquelle il l'invita à l'oubli de toutes ses querelles , afin qu'il n'existât parmi lui qu'un seul désir , celui de consolider un état libre et fort. Il assura ne vouloir reconnaître pour amis de la liberté , que ceux qui sauraient *obéir aux lois , éteindre les haines , honorer le malheur.*

Il composa un gouvernement provisoire des citoyens les plus respectables et les plus éclairés de Milan. Enfin il promit de rétablir la république sur les bases fixes de la religion et du bon ordre , aussitôt que tout son territoire serait délivré de l'ennemi.

A ces dispositions pacifiques , à ce système de justice et de modération si fortement manifesté , le peuple de Milan parût très-disposé à reprendre le ton de gaieté qu'il avait du tems des Français. Le premier consul et le général en chef furent invités à un concert qui , quoique improvisé , n'a pas laissé d'être fort agréable.

Cette différence de conduite si frappante , a pénétré la nation cisalpine , de reconnaissance pour la bravoure des phalanges républicaines , qu'assure à jamais le triomphe de la liberté ,

de l'égalité et de toutes les idées généreuses et libérales. . . . Puissent les français qui liront ce rapprochement , connaître le sort qui leur aurait été réservé si la contre-révolution se fût opérée dans leur *patrie* !

SUITE DES SUCCÈS DE L'ARMÉE DE RÉSERVE.

*Prise de Pavie , Lodi , Cassano et du Fort de Bard.*

La division du général Lannes avait fait l'avant-garde depuis le mont Saint - Bernard jusqu'à Ivrée , et s'était avancée jusqu'à Chivasso , pour faire croire à l'ennemi que le dessein de l'armée était d'opérer sa jonction avec le général Thureau qui était , avec sa division , entre Suze et Rivoli. Pendant ce tems , l'armée filait par un côté opposé , et passait la Sésia et le Tésin.

Lorsque l'on fût suffisamment avancé , le général Lannes repassa la Doria - Baltea , passa à Crescentino , Trino et Vercelli , d'où il reçut l'ordre de se porter rapidement sur Pavie. A son approche , le 14 prairial , l'ennemi abandonna la ville , en nous laissant deux-cents bouches à feu qu'il n'a pas eu le tems d'embarquer

sur le Pô ; 8,000 fusils ; 2,000 barrils de poudre ; des magasins immenses , un million de cartouches ; 5,000 paires de draps , et plus de 1,500 malades.

De leur côté , le général Duhesme s'emparait de Lodi et de tous ses magasins , et le général cisalpin Lecchi , de Cassano , sur le chemin de Brescia et d'Arena.

On apprit aussi , en même tems , la reddition du fort de Bard , qui eut lieu le 12 , par capitulation. L'on trouva dans la place dix-huit pièces de canon et beaucoup de munitions. La garnison , forte de 400 hommes , fut faite prisonnière de guerre et conduite en France.

*Dispositions du général en chef Mélas.*

Tous ces avantages , obtenus presque en même tems , en présageait d'autres plus considérables encore. Le général autrichien *Mélas* avait long - tems cru que l'armée de réserve n'était composée tout au plus que de sept à huit mille hommes qui voulaient faire une incursion en Italie , pour dégager Masséna bloqué dans Gênes. Il persista dans cette idée , jusqu'au

8 prairial , où il écrivait à Pavie , à une femme qu'il avait avec lui : « Je sais que l'on dit » en Lombardie , qu'une armée française arrive ; ne craignez rien , je vous défends de » partir. » Il refusa même d'ajouter foi aux renseignemens qu'il tira de sept à huit prisonniers français faits au combat de la Chiusella.

Cependant , alarmé des progrès de cette armée , et probablement mieux instruit sur sa véritable force , il se décida à quitter Turin , le 12 prairial , et à concentrer ses troupes entre les places fortes du Piémont , dans la double intention de faire face à l'ennemi et de le joindre au corps du prince Elnitz qui revenait de Nice , où il l'avait envoyé très-imprudemment.

C'est dans cet état de choses que l'armée française marcha à sa rencontre , en suivant la route de Plaisance , et en s'emparant de la fameuse position de *Stradella* , pour lui couper toute communication avec le reste de ses magasins.

---

*Dispositions du général en chef, Berthier.*

Le général en chef, Berthier, sentant l'importance de faire passer le Pô à l'armée, donna ordre au général Murat, dont la cavalerie était réunie à la division Boudet, de se porter sur la tête du pont de Plaisance, et au général Lannes, de chercher à effectuer le passage du Pô, vis-à-vis de Stradella.

De son côté, le général Lecchi, avec la légion cisalpine entra dans Brescia, d'où le général Laudon ne s'est sauvé que par le courage de son escorte. Il trouva dans cette ville, trente milliers de poudre et beaucoup de magasins.

La division Loison s'emparait aussi de Crêma et Orcinovi, et cernait étroitement la forteresse de Pizighitonne.

Le général Moncey, avec une partie de sa division, était arrivé à Milan, et se disposait à rejoindre l'armée qui approchait des rives du Pô.

---

*Passage du Pô ; prise de Plaisance.*

Le 17 prairial , suivant les ordres qu'il avait reçus , le général Murat arrive devant Plaisance , et s'empare de la tête du pont , défendue par cinq à six cents hommes , et une vingtaine de pièces de canon. Mais l'ennemi ayant coupé du côté de la ville , quelques bateaux du pont , et défendant ce passage avec beaucoup d'artillerie , il fallut chercher un autre passage. Le général Murat parvint à se procurer quelques barques qui lui servirent à faire passer la 9<sup>e</sup>. et la 59<sup>e</sup>. demi-brigade , à Noretto ; et avec ces forces , il attaqua Plaisance , dont il s'empara le 18. Il trouva dans la ville des magasins très-considérables , et fit à l'ennemi 600 prisonniers. Une partie de la cavalerie ennemie n'eut que le tems de se jeter dans le fort qui se trouva encombré de tout ce qui tenait à l'armée autrichienne , administrations , etc. et qui ne pouvait tenir long-tems.

A peine le général Murat avait-il pris position à Plaisance , que sa grand'garde fut attaquée du côté de Parme , par un corps d'environ 1,000 hommes qui venaient en toute hâte , former la garnison de la citadelle de Plai-

sance. Il se met aussitôt à la tête de deux bataillons commandés par le général Boudet , et des grenadiers commandés par l'adjutant - général Dalton. L'ennemi est bientôt chargé à la bayonnette et culbuté. Les hussards du 11<sup>e</sup>. régiment font prisonniers tous ceux qui avaient échappé à la mort , et s'emparent des canons , des caissons , et du drapeau appartenant à ce corps. Le général Murat s'occupe ensuite de faire rétablir le pont de Plaisance , sur lequel devait passer le lendemain une partie de l'armée.

*Prise de Stradella.*

Le même jour , 17 prairial , le général Lannes atteignit les rives du Pô , vis-à-vis de la fameuse position de la Stradella. L'ennemi avait détruit tous les ponts volans , mais n'avait pu brûler toutes les barques. Le général Lannes en ayant rassemblé quelques-unes , fit passer un peu avant le jour la 28<sup>e</sup>. demi-brigade sur l'autre rive. Une partie de la 40<sup>e</sup>. traversait aussi ce fleuve , tandis que le corps du général Mainoni prenait position le long des digues et des marais , en avant de San-Cypriano.

A trois heures , deux régimens autrichiens , forts de plus de 2,000 hommes , soutenus de

quelques pièces d'artillerie , attaquent avec impétuosité les troupes débarquées qui ne s'élevaient pas à plus de 1,500 hommes.

Déjà l'ennemi avait commencé à faire ployer notre centre , quand l'ordre de battre la charge fut donné. Le combat fut opiniâtre ; mais l'ennemi fut enfin culbuté et mis en déroute. Il a laissé sur le champ de bataille 300 hommes tués ou blessés et 200 prisonniers.

Le 19 , à trois heures du matin , la division étant passée avec son artillerie , la brave vingthuitième demi-brigade se porta sur *Broni* , où elle chargea avec audace l'infanterie et la cavalerie ennemie. Elle fit , dans cette action , 200 prisonniers , et ne perdit qu'un très-petit nombre d'hommes.

*Proclamation de Bonaparte à l'armée.*

Milan , le 17 prairial an 8.

Soldats ! Un de nos départemens était au pouvoir de l'ennemi , la consternation était dans tout le midi de la France.

La plus grande partie du territoire ligurien , le plus fidèle ami de la république , était envahie.

La république cisalpine , anéantie dès la cam-

pagne passée , était devenue le jouet du grotesque régime féodal.

Soldats ! Vous marchez ! . . . et déjà le territoire français est délivré ! La joie et l'épouvante succèdent , dans notre patrie , à la consternation et à la crainte.

Vous rendrez la liberté et l'indépendance au peuple de Gênes ; il sera , pour toujours , délivré de ses éternels ennemis.

Vous êtes dans la capitale de la Cisalpine.

L'ennemi épouvanté , n'aspire plus qu'à regagner ses frontières ; vous lui avez enlevé ses hôpitaux , ses magasins , ses parcs de réserve.

Le premier acte de la campagne est terminé.

Des millions d'hommes , vous l'entendez tous les jours , vous adressent des actes de reconnaissance.

Mais aura-t-on donc impunément violé le territoire français ? Laissez-vous retourner dans ses foyers l'armée qui a porté l'alarme dans vos familles ? Vous courez aux armes ! . . . Hé bien ! marchez à sa rencontre ; opposez vous à sa retraite ; arrachez-lui les lauriers dont elle s'est

emparée ; et , par-là , apprenez au monde que la malédiction du destin est sur les insensés qui osent insulter le territoire du grand peuple.

Le résultat de tous nos efforts sera, *gloire sans nuage , paix solide.*

Le premier consul ,           *signé* Bonaparte.

Cette proclamation énergique fut lue à la tête des troupes rassemblées , quelques jours avant la bataille de Montebello.

#### PRISE DE LECCO ET DE CRÉMONE.

Le général Lecchi qui avait reçu ordre de s'emparer de Lecco le 18 , sur l'Adda , et ayant trouvé le passage défendu par l'artillerie et les barques canonnières ennemies , se détermina à transporter des barques sur des charriots , pour passer ensuite une colonne de trois cents hommes qui tourna l'ennemi , tandis qu'un autre corps canonnaient les barques qui défendaient le passage avec leur artillerie. L'ennemi se voyant tourné , se hâta de prendre la fuite , en nous abandonnant quatre pièces de canon , deux barques canonnières , des magasins , des munitions de guerre et une vingtaine de prisonniers.

De son côté , le général Duhesme occupait Crémone avec sa division ; il y trouva des magasins très-considérables , ceux sur lesquels M. de Mélas comptait le plus pour l'approvisionnement de son armée.

#### CAPITULATION DE GÈNES.

L'armée de réserve , toute entière , au-delà du Pô , avançait à grandes journées pour faire lever le blocus de Gênes , et dégager l'intrépide Masséna. Malheureusement cette place , par manque absolu de vivres , avait été obligée de se rendre , le 16 prairial , au moment même où le général autrichien Ott recevait l'ordre de lever le blocus.

Depuis quinze jours , le peuple de Gênes était sans pain ; l'armée n'en recevait que six onces , composées d'un mélange , moitié son , moitié maïs. Pendant les dix derniers jours du blocus , le maïs a été remplacé par du cacao , et la ration réduite à trois onces ; la plus grande partie des chevaux avait été mangée.

La capitulation fut des plus honorables ; la garnison de Gênes , forte de dix mille hommes , put rejoindre le centre de l'armée française , et combattre de nouveau les troupes autrichiennes.

Cette nouvelle , bien que malheureuse et inattendue , ne déranga en rien le plan du premier consul. Elle lui fit redoubler d'efforts et de courage. Son génie, loin de se laisser abattre par l'adversité , y puise toujours de nouveaux moyens d'acquérir une gloire d'autant plus grande , qu'elle est plus chèrement acquise.

*Couriers interceptés.*

Le général Murat intercepta , à Plaisance , divers couriers du général Mélas, dont les dépêches étaient extrêmement intéressantes. Dans l'une , il se plaignait amèrement au général *Mosel* , à Plaisance , de sa négligence à approvisionner les places fortes du Piémont et de la Lombardie , et sur-tout d'Alexandrie , qui était le seul point d'où son armée pût tirer ses subsistances.

(Il ignorait , sans doute , que les magasins de Crémone , Lodi , Milan et Plaisance , étaient tombés au pouvoir des français.)

Dans les autres dépêches , il prétendait avoir été trompé par les généraux qui commandaient à Turin et dans la vallée d'Aost , sur la véritable force de l'armée de réserve , qu'on lui disait être composée de six mille hommes au plus. Il conve-

naît que les places importantes et les citadelles de Turin , Coni , Tortone et Alexandrie n'étaient nullement approvisionnées ; que si les français passaient subitement le Pô , et par là coupaient , même pour peu de tems , la communication entre Plaisance et Alexandrie , ( c'est ce qu'ils ont fait ) cette place et l'armée serait sans ressources , et exposées à ne pouvoir plus être nourries et approvisionnées.

Cette découverte intéressante détermina le premier consul à forcer bientôt le général Mélas à une bataille générale et décisive , de laquelle dépendrait le sort de l'Italie et de l'une ou l'autre armée.

#### BATAILLE DE MONTEBELLO.

Malgré la prise de Gênes , la position du général Mélas était extraordinaire. L'armée française était à *cheval* sur le Pô , occupant la Stradella et le Tésin ; il lui restait encore la ressource de s'y enfermer , si les premiers évènements ne lui étaient pas favorables ; et c'est pour lui ôter cette ressource , et l'empêcher de faire sa jonction avec le général Ott , qui revenait de Gênes avec trente bataillons , que le général en chef Berthier ordonna au général Lannes de quitter la

position de Broni , pour attaquer l'ennemi au point où il le rencontrerait.

Le général de division Watrin , qui commandait les premières colonnes de l'avant-garde , rencontra , le 20 prairial , les avant-postes ennemis à San-Diletto. Les forces principales du général Ott , occupaient Casteggio et les hauteurs qui étaient à la droite , ayant beaucoup d'artillerie en position ; il présentait une force d'environ quinze mille hommes , dont quatre mille de renfort qui avaient été envoyés par le général Mélas , quelques jours auparavant.

Les vingt-huitième , sixième , vingt-deuxième et quarantième demi-brigades , après avoir enlevé l'avant-garde ennemie , attaquent la ligne de front , en cherchant à tourner sa droite. L'ennemi s'est opiniâtre à tenir ses positions. Jamais on n'a fait un feu plus vif ; les corps se sont réciproquement chargés à plusieurs reprises. Un bataillon de la quarantième demi-brigade , qui s'abandonna à un mouvement rétrograde , donna quelque avantage à l'ennemi ; alors , le général Victor fit avancer la division Chamberlac , d'une manière extrêmement heureuse.

La vingt-quatrième demi-brigade attaqua la

gauche de l'ennemi ; la 4<sup>3</sup><sup>e</sup>. , où était le général Victor , tournait les hauteurs de la droite , tandis que la quatre-vingt-seizième , par une charge à la bayonnette , perça le centre de l'ennemi qu'elle culbuta , et décida la victoire. Le village de Casteggio a été pris et repris plusieurs fois. Le brave douzième régiment de hussards , qui luttait seul contre toute la cavalerie ennemie , a fait des prodiges de valeur.

L'ennemi a été poursuivi au-delà de Montebello , jusqu'auprès de Voghera. Il a perdu , dans cette journée , 6,000 prisonniers , 5 pièces de canon et 3,000 hommes tués ou blessés. Notre perte a été d'environ 500 hommes , dont 400 blessés.

Le premier consul a assisté à la bataille de Montebello. ; il était parti de Milan dans la matinée du 20 prairial , pour se rendre à Pavie ; il n'y est resté qu'une heure , est monté à cheval et a passé le Pô , pour rejoindre l'avant-garde qui était déjà aux prises avec l'ennemi.

La bataille de Montebello a porté l'épouvante et le découragement chez les partisans de l'Autriche. Ils voyaient que les évènements qui allaient avoir lieu , n'auraient plus pour but la conser-

vation de l'Italie ; mais la retraite de l'armée autrichienne.

Le général Mélas , pressé de tous côtés , concentrait toutes ses forces entre Tortone et Alexandrie. Le premier consul fit prendre quelque repos aux troupes et prépara la fameuse bataille de Marengo.

#### *Retraite du Général Ott.*

Le général Ott battu à Montebello , et désespérant de s'ouvrir un passage par Stradella , s'est réplié sur Tortonne , où il a passé la Scrivia. Son camp a été établi à San-Giuliano , son corps d'observation a été placé à Castel-Nuovo-di-Scrivia. Il était dans cette position lorsque nous nous sommes postés , le 23 , sur les bords de cette rivière. Il a fait aussitôt un mouvement rétrograde. Il a passé la Bormida et laissé une arrière-garde entre Spinetta et Monego. Le 24 , l'armée a passé la Scrivia. Les divisions Gardanne et Chamberlhac , aux ordres du général Victor , ont marché sur Marengo. Le général Murat a suivi ce mouvement à la tête de la cavalerie. L'ennemi y a soutenu un combat très-vif ; mais bientôt enfoncé de toutes parts , il régagna avec précipitation le pont de la Bor-

mida , en face d'Alexandrie. On lui a fait une centaine de prisonniers. Le même champ de bataille devait servir , le lendemain , de théâtre à l'un des plus grands événemens militaires , qui puissent illustrer les armées françaises. Il ne restait plus à M. de Mélas d'autre parti à prendre , que celui de tenter le sort d'une bataille générale , pour se frayer la route de Plaisance.

*Arrivée du Général Desaix.*

Peu d'heures après la bataille de Montebello , le général Desaix , qui avait rendu de si grands services à l'armée d'*Orient* , en Egypte , arrive au quartier-général à Broni. Il est accueilli avec transport par le premier consul et toute l'armée. Bonaparte lui donne à l'instant le commandement de deux divisions , et le fait un de ses lieutenans-généraux. Desaix donna de longs et intéressans détails sur son retour en Europe , et les mauvais traitemens qu'il avait reçus dans la rade de Livourne , de la part de l'amiral anglais , Keith , et dont il conservait un vif ressentiment.

(*Voyez la notice à la fin de l'ouvrage.*)



## BATAILLE DE MARENGO. (1)

S'emparer de Milan , opérer la jonction avec le général Moncey ; qui venait du Rhin avec deux divisions , couper les derrières de l'ennemi , à Brescia , Orci-Novî , Marcaria et Plaisance , prendre ses immenses magasins , fermer ses communications , enlever ses dépôts , ses malades et ses parcs , tels étaient les mouvemens qui avaient été ordonnés à des partis , tandis que notre armée observait celle de l'ennemi , l'inquiétait sur le Pô , et effectuait le passage de ce fleuve devant Stradella ; l'activité de nos mouvemens nous en avait donné l'initiative ; le génie de Bonaparte en a profité.

L'ennemi battu à Montebello allait être renforcé successivement des troupes aux ordres de MM. les généraux Elsnitz et Bellegarde.

---

( 1 ) *Marengo* et non *Maringo* comme l'ont écrit la plupart des rapports officiels , est un assez gros village , situé entre Tortonne et Alexandrie près la plaine *San-Giuliano*. Comme ce lieu est sans doute destiné à tenir une place importante dans l'histoire , il est utile de rétablir son nom comme il doit être prononcé et écrit.

Le général Berthier fut instruit d'un autre côté que M. de Mélas avait rassemblé toutes ses forces à Alexandrie. Il était important de prévenir ses mouvemens ultérieurs. Tout fut disposé pour atteindre ce but.

L'ennemi pouvait ou se porter sur Gênes et de là pénétrer dans la Toscane, ou passer le Pô et le Tésin pour gagner Mantoue, ou se faire jour par la rive droite du Pô, en combattant notre armée, ou enfin se renfermer dans Turin.

Les divisions Chabran et Lapoye reçoivent l'ordre de garder le Pô; le détachement laissé à Yvrée observe l'Orco, le corps du général Moncey occupe Plaisance, observe Bobbio, garde le Tésin, la Sesia et l'Oglio depuis le confluent de cette rivière jusqu'au Pô, et pousse des reconnaissances sur Peschiera et Mantoue. La légion italique occupe Brescia: le reste de l'armée, BONAPARTE à la tête, marche à l'ennemi.

Le 24 prairial, à la pointe du jour, l'armée se dirige sur Tortone et Castel-Nuovo-di-Scrvia. Le corps du général Victor, qui forme l'avant-garde, passe la Scrivia à Dora: celui

du général Lannes s'empare de Castel-Nuovo, où l'ennemi abandonne quinze cents malades, parmi lesquels six cents convalescens prêts à grossir son armée. Le corps aux ordres du général Desaix, prend position en avant de Ponte-Curone. Le même jour l'armée marche sur San-Giuliano, que l'avant-garde de l'ennemi évacue pour aller prendre position à Marengo. Il y est attaqué par la division Gardanne, soutenue de la 24<sup>e</sup>. légère, et est forcé de se retirer jusqu'à son pont sur la Bormida, après avoir perdu deux pièces de canon et cent quatre-vingt prisonniers.

L'ennemi venait de refuser la bataille dans la pleine située entre San-Giuliano et Marengo, ou il pouvait tirer un grand avantage de sa nombreuse cavalerie. Tout devait faire présumer qu'il ne nous attaquerait pas, après nous avoir laissés acquérir la connaissance du terrain et de sa position, et qu'il avait le projet soit de passer le Pô et le Tésin, soit de se porter sur Gênes et Bobbio. Des mesures sont prises pour lui opposer des forces sur la route d'Alexandrie à Gênes, et sur la rive gauche du Pô, dont il pouvait tenter le passage à Casal ou à Valence. Une division du corps aux ordres du général

Desaix se porte sur Rivalta en tournant Tortone. Des ponts volants sont établis à la hauteur de Castel-Nuovo, pour passer rapidement le Pô, et par un mouvement de flanc, se réunir aux divisions d'observation sur la rive gauche de ce fleuve.

Mais le 25, à sept heures du matin, la division Gardanne qui faisait notre avant-garde, est attaquée. L'ennemi, par le développement de ses forces, fait connaître ses projets. Les troupes, aux ordres du général Victor, sont aussitôt rangées en bataille: une partie forme le centre qui occupe le village de Marengo, l'autre forme l'aîle gauche qui s'étend jusqu'à la Bormida; le corps du général Lannes est à l'aîle droite. L'armée formée sur deux lignes avait ses aîles soutenues d'un gros corps de cavalerie,

L'ennemi se déploie successivement et débouche par trois colonnes. Celle de droite débouche sur Figorallo en remontant la Bormida; celle du centre sur Marengo par la grande route, enfin celle de gauche sur Castel-Ceriolo.

Le premier consul se porte rapidement sur le champ de bataille, et trouve, en y arrivant,

l'action engagée sur tous les points. On se battait de part et d'autre avec un égal acharnement. Le général Gardanne soutenait, depuis deux heures, l'attaque de la droite et du centre de l'ennemi, sans perdre un pouce de terrain, malgré l'infériorité de son artillerie. La brigade aux ordres du général Kellermann, composée des 2<sup>e</sup>. et 20<sup>e</sup>. régimens de cavalerie et du 8<sup>e</sup>. de dragons, appuyait la gauche du général Victor. La 44<sup>e</sup>. et la 101<sup>e</sup>. de ligne soutenaient leur réputation.

Le général Victor envoie des ordres à la brigade de cavalerie du général Duvigneau; mais ce général avait quitté, sans autorisation, le commandement de sa brigade; ce qui a retardé l'exécution des mouvemens. Deux cents hommes de ce corps sont commandés pour remonter la Bormida, et observer le mouvement de la droite de l'ennemi; le reste reçoit l'ordre d'appuyer la gauche de l'armée et se conduit avec valeur. Le général Gardanne obligé de quitter sa position d'avant-garde, se retire par échelons et prend une position oblique. La droite est au village de Marengo, la gauche sur les rives de la Bormida.

Dans cette nouvelle position, il prend en

flanc la colonne qui marche sur Marengo, et dirige sur elle une fusillade terrible. Les rangs de cette colonne sont éclaircis, elle hésite un instant; déjà plusieurs parties commencent à plier; mais elle reçoit de nouveaux renforts et continue sa marche. Le général Victor dispose successivement la 24<sup>e</sup>. légère, la 43<sup>e</sup>. et la 96<sup>e</sup>. de ligne pour défendre le village de Marengo.

Tandis que ces mouvemens s'exécutent, la brigade du général Kellermann soutient la gauche, le 8<sup>e</sup>. de dragons charge et culbute une colonne de cavalerie ennemie; mais il est chargé à son tour par des forces supérieures, les 2<sup>e</sup>. et 20<sup>e</sup>. de cavalerie le soutiennent et font plus de cent prisonniers.

La gauche de l'ennemi s'avance vers Castelleriolo; son centre recevant, toujours de nouveaux renforts, parvient à s'emparer du village de Marengo ou il fait prisonniers quatre cents hommes qui tenaient dans une maison.

Quelques-uns de nos tirailleurs, manquant de cartouches, abandonnent en désordre le champ de bataille, et l'ennemi, encouragé par ce succès, charge avec plus d'impétuosité. Le général Lannes le combat avec avantage. La

ligne, découverte dans la plaine, résiste à l'artillerie et soutient la charge de la cavalerie; mais il ne peut pousser l'ennemi sans se trouver débordé par la gauche. il envoie la 40<sup>e</sup>. demi-brigade et la 22<sup>e</sup>. , renforcer la division Chamberlhac, qui perdait du terrain. L'ennemi souvent repoussé au centre, revient toujours à la charge, et finit par déborder le village de Marengo. Le général Victor ordonne un mouvement rétrograde sur la réserve.

Le général Lannes se voit alors attaqué par des forces infiniment supérieures, deux lignes d'infanterie, marchant à lui avec une artillerie formidable. La division Watrin, et la 28<sup>e</sup>. sont inébranlables. Sur le point d'être tournées par un corps considérable, elles sont soutenues par la brigade de dragons aux ordres du général Champeaux. Le changement de position du général Victor, oblige le général Lannes à suivre le même mouvement.

Le premier consul, instruit que la réserve du général Desaix n'était pas encore prête, se porte lui-même à la division Lannes pour ralentir son mouvement de retraite. Cependant l'ennemi s'avanceit; il ordonne différens mou-

venens à la 72<sup>e</sup>. demi-brigade , il veut même prendre l'ennemi en flanc , et charger à la tête de cette demi-brigade ; mais un cri sort de tous les rangs : *Nous ne voulons pas que le premier consul s'expose!* et l'on vit alors une lutte intéressante du soldat , qui oubliant le danger , ne pensait qu'à celui que courait son chef. Cependant l'on gagne du tems.

La retraite se fait bientôt par échiquier , sous le feu de quatre-vingts pièces d'artillerie qui précèdent la marche des bataillons autrichiens , et vomissent dans nos rangs une grêle de boulets et d'obus. Rien ne peut ébranler nos bataillons. Ils se serrent et manœuvrent avec le même ordre et le même sang-froid que s'ils eussent été à l'exercice. Le rang qui vient d'être éclairci se trouve aussitôt rempli par d'autres braves. Jamais on ne vit un mouvement plus régulier , ni plus imposant.

L'ennemi se croyait assuré de la victoire , une cavalerie nombreuse , soutenue de plusieurs escadrons d'artillerie légère débordaient notre droite et menaçaient de tourner l'armée.

Les grenadiers de la garde des consuls marchent pour appuyer la droite ; ils s'avancent et

soutiennent trois charges successives ; au même moment arrive la division Monnier qui faisait partie de la réserve. Le général Berthier dirige deux demi-brigades sur le village de Castel-Ceriolo avec ordre de charger les bataillons qui soutiennent la cavalerie ennemie. Ce corps traverse la pleine et s'empare de Castel-Ceriolo, après avoir repoussé une charge de cavalerie ; mais notre centre et notre gauche continuaient les mouvemens retrogrades ; il est bientôt obligé d'évacuer ce village ; en se retirant , il suit le mouvement de l'armée , entouré de la cavalerie ennemie qu'il tient en échec.

L'armée arrive à la pleine de San-Giuliano où la réserve, aux ordres du général Desaix, était formée sur deux lignes, flanquées à droite de douze pièces, d'artillerie commandées par le général Marmont, et soutenues à gauche par la cavalerie aux ordres du général Kellermann. Le premier consul, exposé au feu le plus vif, parcourt les rangs pour engager les soldats, et fait arrêter ce mouvement rétrograde. Il était quatre heures après-midi.

Le général Desaix à la tête de la brave 9<sup>e</sup>. légère, s'élance avec impétuosité au milieu des bataillons ennemis et les charge à la bayonnette.

Le reste de la division Boudet suit ce mouvement sur la droite; toute l'armée, sur deux lignes, s'avance au pas de charge. L'ennemi étonné, met son artillerie en retraite; son infanterie commence à plier. Le général Desaix est atteint d'une balle mortelle; la mort de cet officier distingué, dont la France pleurera long-tems la perte, enflame d'une nouvelle ardeur les braves qu'il commandait. Tous brûlant de le venger, se précipitent avec fureur sur la première ligne de l'infanterie ennemie, qui résiste, après s'être repliée sur la seconde ligne; toutes les deux s'ébranlent à-la-fois pour faire une charge à la bayonnette. Nos bataillons sont arrêtés un moment; mais le général Kellermann ordonne la charge avec huit cents cavaliers qui culbutent l'ennemi et lui font six mille prisonniers, parmi lesquels le général Zagg, chef de l'état-major de l'armée autrichienne, le général Saint-Julien, plusieurs autres généraux et presque tous les officiers de l'état-major.

L'ennemi avait encore une troisième ligne d'infanterie, soutenue du reste de l'artillerie et de toute la cavalerie.

Le général Lannes avec la division Watrin,

les grenadiers à pied de la garde, des consuls et la division Boudet, marchent contre cette ligne, et sont soutenus dans cette charge par l'artillerie que commande le général Marmont. La cavalerie, aux ordres du général Murat, les grenadiers à cheval, commandés par le chef de brigade Bessieres, chargent, à leur tour, la cavalerie ennemie, l'obligent à se replier avec précipitation, et la mettent en déroute. Son arrière garde est taillée en pièces.

L'ennemi, en désordre, était arrivé sur le pont de la Bormida; on se battait depuis une heure dans les ténèbres. La nuit seule a sauvé les débris de l'armée autrichienne.

Cette journée a coûté à l'ennemi douze drapeaux, vingt-six pièces de canon et 13,000 hommes, dont 3,000 tués, 3,000 blessés et 7,000 faits prisonniers. Sept de ses généraux et plus de 400 de ses officiers ont été blessés.

Nous avons à regretter sept à huit cents tués, deux mille blessés et onze cents faits prisonniers. Parmi les blessés se trouvent les généraux de brigade Rivaud, Champeaux, Muller et Mainoni.

Jamais combat ne fut plus opiniâtre, jamais

victoire ne fut disputée avec plus d'acharnement. Autrichiens et Français admiraient respectivement le courage de leurs ennemis. Les deux armées se sont trouvées engagées pendant quatorze heures, à portée de la mousqueterie.

Dans cette journée mémorable, les troupes de toutes les armes se sont couvertes de gloire. Pour citer tous les braves qui se sont distingués, il faudroit nommer tous les officiers et plus de la moitié des soldats.

*Convention entre les généraux en chef des armées française et impériale en Italie.*

Le lendemain de la fameuse bataille de Marengo, le général Mélas a fait demander aux avant-postes français qu'il lui fût permis d'envoyer au quartier-général, le général *Skal*, pour traiter de la convention mémorable, dont le texte suit :

ARTICLE PREMIER.

Il y aura armistice et suspension d'hostilités entre l'armée de sa majesté impériale, et celle de la république française en Italie, jusqu'à la réponse de la cour de Vienne.

## A R T. I I.

L'armée de sa majesté impériale occupera tous les pays compris entre le Mincio , la Fossa-Maestra et le Pô ; c'est-à-dire , Peschiera, Mantoue . Borgoforte , et depuis là , la rive gauche du Pô ; et à la rive droite , la ville et la citadelle de Ferrare.

## A R T. I I I.

L'armée de sa majesté impériale occupera également la Toscane et Ancône.

## A R T. I V.

L'armée française occupera les pays compris entre la Chiesa l'Oglio et le Pô.

## A R T. V.

Le pays entre la Chiesa et le Mincio , ne sera occupé par aucune des deux armées. L'armée de sa majesté impériale pourra tirer des vivres des parties de ce pays , qui faisaient partie du duché de Mantoue. L'armée française tirera des vivres des pays qui faisaient partie de la province de Brescia.

## ART. V I.

Les châteaux de Tortone , d'Alexandrie , de Milan , de Turin ; de Pizzighitone , d'Arona , de Plaisance , seront remis à l'armée française , du 27 prairial au premier messidor , ou du 16 au 20 juin.

## ART. V I I.

La place de Coni , les châteaux de Cèva , Savonne , la ville de Gênes , seront remis à l'armée française , du 16 au 24 juin , ou du 27 prairial au 2 messidor.

## ART. V I I I.

Le fort Urbin sera remis le 26 juin , 7 messidor.

## ART. I X.

L'artillerie des places sera classée de la manière suivante : 1°. Toute l'artillerie des calibres et fonderies autrichiennes , appartiendra à l'armée autrichienne ; 2°. celle des calibres et fonderies italiennes , piémontaises et françaises , à l'armée française ; 3°. les approvisionnement de bouche seront partagés ; moitié sera à la disposition du commissaire - ordonnateur de l'armée

française , et moitié à celle du commissaire-ordonnateur de l'armée autrichienne.

## A R T. X.

Les garnisons sortiront avec les honneurs militaires , et se rendront avec armes et bagages par le plus court chemin à Mantoue.

## A R T. X I.

L'armée autrichienne se rendra à Mantoue par Plaisance , en trois colonnes ; la première , du 27 prairial au premier messidor , ( du 16 au 20 juin ) ; la seconde , du premier messidor au 5 messidor , ou du 20 au 24 juin ; la troisième , du 5 au 7 messidor , ou du 24 au 26 juin.

## A R T. X I I.

MM. le général Saint-Julien de Schvertinch , de l'artillerie ; de Brun , du génie ; Telsiège , commissaire des vivres , et les citoyens Dejean , conseiller-d'état , et Daru , inspecteur aux revues ; l'adjudant-général Léopold Stabenzath , et le chef de brigade d'artillerie Mosset , sont nommés commissaires , à l'effet de pourvoir aux détails de l'exécution de la présente convention , soit pour la formation des inventaires , soit pour

pourvoir aux subsistances et aux transports, soit pour tout autre objet.

## A R T. X I I I.

Aucun individu ne pourra être maltraité pour raison de services rendus à l'armée autrichienne, ou pour opinion politique. Le général en chef de l'armée autrichienne fera relâcher les individus qui auraient été arrêtés dans la république cisalpine pour opinions politiques, et qui se trouveraient dans les forteresses sous son commandement.

## A R T. X I V.

Quelle que soit la réponse de Vienne, aucune des deux armées ne pourra attaquer l'autre qu'en se prévenant dix jours d'avance.

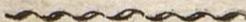
## A R T. X V.

Pendant la suspension d'armes, aucune armée ne fera des détachemens pour l'Allemagne.

Alexandrie, le 26 prairial an 8 de la république française, (15 juin 1800.)

*Signés*, ALEXANDRE BERTHIER,

MÉLAS, *général de cavalerie.*



*Sur la bataille de Marengo.*

Ainsi se termina cette fameuse journée de Marengo ; ses résultats sont si brillans , qu'ils ont passé toutes les espérances. En effet , quel est l'homme , quelque confiance qu'il ait dans la valeur de nos braves , dans le courage et l'habileté de leurs chefs , et dans le génie incomparable du héros de l'Egypte et de l'Italie , qui eût osé se flatter qu'une armée qui n'existait pas encore à la fin de germinal , dans moins de cinquante jours après , se serait formée sur le territoire de la république , aurait franchi des montagnes inaccessibles , vaincu des difficultés que la nature semble n'avoir créées que pour attester à l'Univers , qu'il n'en est point que les français ne puissent surmonter ; forcé les débouchés dans les plaines du Piémont ; passé la Sésia , le Tésin et le Pô , en présence d'un ennemi formidable ; battu , à Montebello , l'élite de l'armée autrichienne , après'être emparé de tous ses magasins , et remporté sur toute cette armée réunie en force , infiniment supérieure , à Marengo , une victoire d'autant plus glorieuse , qu'elle a été vaillamment disputée , et que ses résultats sont tels , qu'aucune autre n'en a jamais produit d'aussi prompts ni d'aussi brillans ?

Une seule journée a suffi pour remettre en notre pouvoir toutes les places de la Lombardie , toutes celles du Piémont et cette ville de Gênes , défendue avec tant de courage , de constance et d'habileté , et qui n'a été momentanément cédée à nos ennemis , que pour les convaincre que leurs avantages dans la guerre qu'ils s'obstinent à prolonger , ne peuvent être qu'éphémères.

De tels évènements n'entrent point dans le calcul le plus hasardé de ce que peut la valeur éprouvée , dirigée par le génie ; ils étonnent même de la part de ceux qui , jusqu'ici , ne nous ont accoutumés qu'à des prodiges.

Immortelle journée de Marengo ! tu manquais sans doute à la gloire de nos guerriers , puisque , par ton éclat , tu l'emportes sur toutes celles où leur courage a constamment honoré le nom français ! Tu ne cesseras d'être féconde en grands souvenirs. Mais , au sentiment d'admiration qu'exciteront les exploits qui t'ont illustrée , se mêleront toujours les regrets que nous devons donner à la perte du brave DESAIX et de tant de guerriers que , comme lui , tu as vu périr au champ de l'honneur . . . . Ainsi , la mort d'un héros est un jour de deuil , au sein même des plus éclatans triomphes !

*Faits particuliers.*

A la bataille de Marengo , Bonaparte avait une *redingotte grise* , comme dans la première campagne d'Italie. Les généraux , les officiers lui criaient sans cesse que sa place n'était pas au milieu du feu.

Le général Mélas avait dégarni toutes ses forteresses , pour tomber avec la masse entière de ses forces sur l'armée de réserve.

Les plus grands généraux que l'histoire cite , n'ont jamais passé de revue sous le feu terrible d'une artillerie formidable. Bonaparte , au pas , a mis les troupes en bataille et les a vues à cheval. Quelqu'un lui observait qu'il était étonnant qu'aucun de ceux qui étaient avec lui n'ait été tué : « *Vous étiez avec moi* , a-t-il répondu , *ma fortune vous préservait.* »

Bonaparte a fait présent au général Mélas d'un sabre turc rapporté d'Egypte : c'est l'aide-de-camp Lacuée qui a été chargé de le lui présenter. M. de Mélas lui a dit : « *Il me tarde que nous ayons la paix à laquelle je vais contribuer de tous mes efforts , pour*

„ aller voir le général Bonaparte à Paris.  
 „ J'irais le voir , fut-il même en Egypte. „

Beaucoup de grenadiers hongrois et allemands, qui avaient vu Bonaparte en l'an 5, prisonniers à la bataille de Marengo, le reconnurent, en passant auprès de lui, et se mirent à crier avec une espèce de satisfaction : *Vive Bonaparte !*

Le général autrichien Saint-Julien, avec quatre ou cinq autres généraux, avaient été faits prisonniers, mais ils ont eu le tems de se sauver, pendant que nos soldats se jettaient sur les pièces.

M. de Mélas a eu dans cette affaire deux chevaux tués sous lui, et une contusion au bras. Il faisait dire au premier consul sur la fin de l'action : “ *Pour Dieu, monsieur,*  
 „ *faites cesser le carnage, je consens à*  
 „ *tout.* „

Aux cris de vive la république! vive le premier consul ! Desaix abordait l'ennemi au pas de charge, lorsqu'il fut atteint d'une balle et blessé à mort; il n'eut que le tems de dire au jeune Lebrun, fils du troisième consul, qui était avec

lui : « *Allez dire au premier consul que je  
meurs avec le regret de n'avoir point assez  
fait pour vivre dans la postérité.* »

Bonaparte, en revenant de la bataille, rencontra une grande quantité de soldats blessés ; il dit, en voyant souffrir tous ces braves gens : *On regrette de n'être pas blessé comme eux  
pour partager leurs douleurs.*

L'armée était ébranlée, et commençait à se battre en retraite, lorsque la présence du premier consul ranima son courage. *Enfans*, leur disait-il, *souvenez-vous que mon habitude est de  
coucher sur le champ de bataille.*

Quatre fois pendant le combat, nous avons été en retraite, et quatre fois nous avons été en avant ; lorsque les grenadiers de la garde des consuls furent placés, à trois heures de l'après-midi, dans la superbe plaine de San-Giuliano, comme une *redoute de granit*. Rien ne peut l'entamer ; cavalerie, infanterie, artillerie, tout fut dirigé contre ce bataillon. Ce fut en vain. Ce fut alors que l'on vit ce que peut vraiment une poignée de gens de cœur.

Les autrichiens ont sur-tout en vénération

les grenadiers de la garde des consuls. Cette troupe a eu douze homme tués , cent de blessés ; elle n'a eu que deux prisonniers. Des officiers autrichiens leur demandaient : *Combien êtes-vous avec ces grands bonnets ?* — *Quatre mille* , répondit l'un des grenadiers , et ils le crurent. Il n'y en avait pas mille.

Un colonel autrichien avait reçu un boulet mort dans le ventre ; il eut encore assez de force pour dire au général Victor : *Général faites-moi tuer.*

Au moment où se livrait la bataille de Marengo , le château de Plaisance capitulait. La garnison forte de 1,200 hommes , a été prisonnière de guerre.

La bataille paraissait perdue , l'armée était en pleine retraite , lorsque le premier consul , qui commandait en personne , dit et fit dire à l'armée de ne pas perdre courage , qu'il arrivait une division , et que bientôt nous allions ressaisir la victoire. Dix minutes après , arrive cette division ; la charge est battue de toutes parts , et l'ennemi est en pleine déroute.

Un officier de la vingt-huitième demi-bri-

gade d'infanterie de ligne , qui avait été fait prisonnier au commencement de l'action , dit à son retour : „ *J'ai vu quelques déroutes , de puis que je fais la guerre , mais je n'en ai jamais vu de semblables* „ Il fut porté , en traversant le pont de la Bormida , l'espace de cinq cents pas , sans toucher la terre. Cavalerie , infanterie et artillerie , tout voulait passer à-la-fois ; une grande partie se jeta à l'eau , et beaucoup se noyèrent.

La confiance que ses premiers succès avaient inspirée à l'ennemi , n'a pas peu contribué à lui faire perdre la bataille. Cette sécurité nous facilita les moyens de l'entamer et de le culbuter au moment où tous les corps criaient victoire. Les cloches d'Alexandrie et des environs sonnaient déjà en réjouissance.

#### *Faits relatifs au blocus de Gênes.*

La prise de Gênes se rattachant aux opérations de l'armée de réserve , il n'est pas hors d'utilité de donner ici quelques détails sur le blocus de cette place , et la glorieuse défense du général Massena.

Le général Massena , avec des soldats affa-

més , nuds , et épuisés par la misère , a battu par-tout des forces très-supérieures aux siennes.

Il a combattu soixante jours , presque sans munitions.

Il a fait supporter à une population de cent soixante mille ames , une famine de plus de trente jours , pendant laquelle près de vingt mille personnes sont mortes de faim.

Il a détruit à l'ennemi deux fois plus d'hommes que l'ennemi n'a jamais eu à en combattre.

L'armée a perdu pendant le blocus , les deux cinquièmes de ses troupes , et les deux tiers de ses officiers ; le lieutenant général Soult a été blessé et pris. De trois généraux de division , un est mort de l'épidémie , et un a été blessé. De six généraux de brigade , quatre ont été blessés ; de onze adjudans généraux , huit ont été tués ou blessés ; et de trente officiers d'état-major , vingt-un ont été tués ou blessés.

L'armée a été réduite à la misère la plus complète et la plus désespérante , ayant fait manger aux troupes les chevaux au lieu de bœufs ; et le riz , l'amidon , le cacao , la graine

de lin , l'avoine , le son et même de la paille hâchée , au lieu de pain , ayant distribué les dernières rations existantes de ce dégoûtant aliment , et encore à raison de deux onces et demie par homme.

N'ayant pas trois mille hommes en état de se battre ou de marcher , au moment d'une révolte que l'excès des souffrances du peuple allait rendre générale , ne pouvant plus différer de six heures , la reddition de Gênes , la fermeté du général en chef en a encore tellement imposé à l'ennemi , que , se trouvant , par le fait , à sa discrétion , il a obtenu tous les honneurs de la guerre , changé une capitulation en un traité d'évacuation , et a conservé à la patrie des braves qui n'ont eu besoin que d'un pain pour se mesurer de nouveau avec l'ennemi.

Après une des affaire les plus sanglantes , Massena ne put s'empêcher de dire à un officier qui était à côté de lui : *Eh bien \*\*\* ! il est donc bien décidé que la mort ne veut pas de nous ?*



*Retour de Bonaparte à Milan.*

Après la mémorable bataille de Marengo, Bonaparte ne doutant pas que les conditions de l'armistice ne fussent, par l'ennemi, fidèlement observées, se disposa à retourner à Milan. Il envoya le général Kellermann au général Massena, et lui ordonna de veiller à la reddition de Gênes, et à ce que les anglais qui étaient maîtres du port, et dont on connaissait la déloyauté, n'emportassent aucuns canons, et ne causassent aucun dommage dans les forts et dans la ville. Il traversa de nouveau Pavie, où il s'arrêta quelque tems. Cette ville est située dans une belle plaine, sur le bord du Tésin, et dans un terroir si fertile, qu'on l'appelle le jardin du Milanais; la plupart des rues en sont alignées, longues et larges. On y voit d'assez beaux bâtimens modernes; on y remarque plusieurs hautes tours quarrées, de brique, qui sont encore des restes de constructions gothiques; on montre même celle où le consul Boëce fut enfermé. La citadelle est située dans la partie supérieure de la ville; c'est un ancien édifice de forme quarrée, flanqué de deux grosses tours, et qui ne peut pas servir d'une grande défense. Le pont du Tésin est assez remar-

quable ; il est très-grand , bâti de briques , et en partie revêtu de marbre. Néanmoins , cette ville n'est pas peuplée proportionnellement à sa grandeur. Le premier consul partit de Pavie , le 27 prairial , par un chemin très-uni qui conduit à Milan. En sortant de Pavie , nous entrâmes dans la plaine de Barco ; à deux lieues , environ , est située la fameuse Chartreuse de Pavie , qui passe communément pour être la plus belle du monde. De Pavie à Milan , le chemin est bordé de plusieurs rangs d'arbres , et de deux et trois canaux qui se continuent jusqu'à Milan.

Il arriva le 28 aux portes de cette ville ; il y fut reçu aux acclamations d'un peuple immense , qui le regardait comme le libérateur de l'Italie. Les cris de *vive Bonaparte !* l'accompagnaient jusqu'au palais ci-devant Ducal. Le conseiller d'état, Pétiet , le commandant de la place , et tout ce qui appartenait à l'armée française et aux autorités de la Cisalpine , avaient été au-devant de lui. Jamais l'allégresse ne fut plus grande à Milan ; jamais le peuple ne manifesta un plus grand enthousiasme , et ne porta à un plus haut degré l'expression de son contentement et du plaisir dont il jouissait. Quelques têtes exaltées voulurent insulter à des hommes véritablement connus par

leur attachement à la maison d'Autriche , et par leur haine pour les républicains ; mais les soldats français eux-mêmes les continrent , et la sévérité des réglemens de police empêcha qu'ils ne se portassent à aucun excès.

Le lendemain matin , Bonaparte et tout son état-major assistèrent au *Te Deum* chanté dans la métropole de Milan , en l'honneur de la délivrance de l'Italie , et de la gloire des armées françaises. Le premier consul fut conduit par tout le clergé , dans le chœur , sur une estrade préparée à cet effet , et celle sur laquelle on avait coutume de recevoir les consuls et les premiers magistrats de l'empire d'Occident ; cette cérémonie était imposante et superbe.

Le soir , l'illumination fut générale , l'allégresse était par-tout à son comble ; des chants civiques se firent entendre de toutes parts. On donna des concerts brillans dans lesquels figuraient les plus célèbres virtuoses de l'Italie ; enfin , le bonheur semblait renaître pour ce peuple malheureux , et un jour de joie effaça 3 années de souffrances et de persécutions.



*Description de Milan.*

Quoique beaucoup de voyageurs aient parlé de Milan ; on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici une description de cette importante ville , telle qu'elle est aujourd'hui ; car, il faut convenir qu'elle a un peu perdu de sa splendeur passée.

La plupart des écrivains qui ont fait la description de l'Italie , prétendent que la population de Milan allait , dans le milieu du dernier siècle , à près de deux cent mille ames , et que c'était la ville la plus peuplée de l'Italie , après Naples. Nous ignorons s'ils ont dit vrai ; mais il est certain que depuis ce tems jusqu'à nos jours , les choses ont bien changé. Au récit des voyageurs , Rome et Venise sont beaucoup plus peuplées que Milan , et Naples l'est quatre fois autant. Milan , quoique fort étendue , ne compte pas maintenant plus de cent mille habitans de tout âge et de tout sexe.

On entre dans cette ville par neuf portes principales ; elle était , avant l'organisation républicaine , divisée en six quartiers , dans lesquels on compte deux cents soixante églises ou chapelles principales , dont une cathédrale , onze collé-

giales, soixante-onze paroisses, trente couvens de religieux, trente-six monastères de femmes, et trente-deux églises de confrairie.

On sera peut-être étonné que dans une ville de cent mille habitans, il y ait une si grande quantité d'églises; mais on cessera de l'être, quand on saura que dans les autres villes d'Italie, le nombre en est, à proportion, beaucoup plus considérable encore.

Les rues de Milan ne sont point marquées; mais les demeures se désignent facilement par les églises voisines. Cependant, depuis quelques années, l'on commence à donner aux rues de certains noms qui servent à les faire reconnaître.

Le voisinage des montagnes fait que la température de l'air n'y est pas aussi douce et aussi égale qu'à la base, ce qui est cause que l'hiver est assez rude à Milan, que l'on y a beaucoup de neiges, et en été de fréquens orages accompagnés de tonnerre et d'éclairs.

La ville de Milan, située au 26<sup>e</sup>. degré 50 minutes de longitude, et au 45<sup>e</sup>. degré 25 minutes de latitude, à une distance d'environ quatre lieues des Alpes, est bâtie dans un terrain absolu-

ment plat ; elle a plus de 2 lieues de tour dans la grande enceinte de ses fortifications , en y comprenant le château. Sa forme est ronde , l'église cathédrale est située presque au centre ; au devant , est une grande place sans aucun ornement ni aucun bâtiment remarquable. La place dite des marchands serait très-belle , si on n'avait pas bâti au milieu une grande halle qui la remplit presque entièrement. Il y a une quantité d'autres places , dont aucune n'est régulière ; dans presque toutes , on tient des marchés deux fois la semaine , où se débitent les denrées de consommation journalière que les paysans apportent de la campagne. Les rues qui sont au centre de la ville , sont étroites , mal alignées et assez mal bâties , mais fort peuplées ; c'est là où résident la plus grande partie des marchands et artisans. Celles qui sont près de la première enceinte , sont plus larges et mieux alignées ; on y voit beaucoup de grandes maisons ou palais. Cette première enceinte est environnée d'un fossé rempli d'eau , qui communique aux deux canaux , par le moyen desquels on amène à Milan , le vin , le blé , le bois , les charbons , les pierres , les briques , et en général , toutes les grosses provisions.

Les promenades les plus agréables de Milan ,

sont sur les remparts de la ville , dont quelques-uns sont plantés d'arbres , et sur l'esplanade qui est entre la ville et la citadelle ; on se promène peu hors de la ville , parce que le terrain y est fort gras , il y a beaucoup de boue , ou une poussière encore plus incommode.

Le château de Milan , situé au nord de la ville , est un hexagone régulier , formé par six bastions défendus par une muraille terrassée et revêtue , environnée d'un grand fossé plein d'eau , avec un bon chemin couvert et plusieurs ouvrages extérieurs entre la muraille et les bastions ; il y a un second fossé revêtu et plein d'eau , et un troisième qui environne la partie centrale du château , où est situé l'ancien palais des ducs de Milan. La cour est grande et belle , et forme un quarré long. Il y a une petite colline appelée *la Bocchetta* , qui domine sur toute la campagne des environs , et sur la plupart des ouvrages intérieurs et extérieurs. Cette place n'est dominée d'aucun côté , elle est bien fortifiée et très-bien entretenue ; cependant , elle ne peut soutenir plus de huit jours de tranchée ouverte , parce qu'elle est très-resserrée , et que rien n'empêche , d'aucun côté , d'ouvrir la tranchée , et d'en approcher de manière à la battre en brèche avec avantage.

Les trois choses les plus remarquables à Milan ,

sont : 1°. la cathédrale ou la métropole ; 2°. la bibliothèque ambrosienne ; 3°. le grand théâtre.

1°. L'église métropolitaine de Milan est l'une des plus célèbres d'Italie, après Saint-Pierre de Rome. L'édifice, d'architecture gothique, étonne par la grandeur de l'entreprise et l'immensité du travail. Il a dans le chœur 500 pieds de longueur sur 200 de largeur. Il est soutenu par 160 colonnes de marbre, et partagé en trois nefs fort larges. Ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est le travail de l'extérieur, et la quantité de niches, de statues de marbre de toute grandeur, dont les murs sont revêtus du bas en haut avec tant de profusion, que la plupart sont placées de manière à ne pouvoir être vues. On peut regarder le dessein de cette église comme le comble de la folie en architecture gothique, et il n'existe peut-être pas un édifice aussi chargé d'ornemens inutiles.

Le palais de l'archevêque, à côté de la métropole, est un bâtiment très-vaste qui n'a rien de remarquable.

2°. La bibliothèque ambrosienne est la chose la plus intéressante de Milan après la métropole.

Les bâtimens qui lui sont destinés n'ont rien de magnifique; mais la salle de la bibliothèque, qui est un quarré long de 60 pieds sur 24 de largeur, et 36 de hauteur, est très-belle. Une galerie tournante donne la facilité de prendre les livres qui sont dans les tablettes du haut. On y comptait autre-fois 40,000 volumes imprimés et 15,000 manuscrits; mais le nombre en est aujourd'hui considérablement diminué. Entr'autres plusieurs beaux manuscrits, on en trouve des poètes grecs qui sont très-précieux; tels qu'*Hésiode... Eschyle... Sophocle... Euripide... Pindare... Licophon... Moschus... Aristophane... Théocrite*, etc...

A côté de la bibliothèque, sont les salles de l'academie de peinture et sculpture. Pour y arriver, on traverse une petite cour entourée d'une colonnade.

3°. Le grand théâtre de Milan est situé au centre de la ville, il est fort grand, a six rangs de loges; mais il est mal orné et serait triste et obscur, si les particuliers n'étaient pas dans l'usage de décorer l'intérieur de leurs loges, qui sont d'ordinaire fort éclairées. Ces loges sont extrêmement grandes; vis-à-vis est un office où l'on sert des rafraîchissemens, et même

à souper, si ceux qui les occupent l'exigent. Le théâtre peut contenir jusqu'à 400 personnes et 40 chevaux, qui y font quelque fois de brillantes évolutions. Le nombre de spectateurs est immense.

Il nous reste à parler des mœurs et des usages des habitans; malgré toutes les révolutions qu'a essuyées cette grande ville, le peuple qui l'habite n'en est pas moins très-pacifique, il a cependant acquis quelqu'énergie, depuis que les français lui ont donné un gouvernement républicain, lors de leur première entrée en Italie. Il est en général fort adonné aux arts et au commerce. Les mœurs y paraissent très-réglées; les femmes sur-tout y vivent dans une grande retraite. C'est la ville d'Italie où les étrangers, sur-tout les français, sont le mieux accueillis, et trouvent la meilleure compagnie. La langue française y devient très-familière. Tout ce qui a rapport au culte public y est très-respecté; le jour de la Fête-Dieu a été célébré cette année avec beaucoup de solennité. Les français accompagnaient les processions au milieu des rues, et avaient reçu à ce sujet les ordres les plus sévères pour ne point troubler cette cérémonie religieuse.

Il y a maintenant peu de commerce à Milan ; tout fait espérer que sous peu , il reprendra sa première célébrité. Le terroir des environs de cette ville est excellent. On y nourrit beaucoup de bétail et on y fait quantité de fromages que l'on transporte, en tems de paix, dans tous les pays étrangers. On ne voit point de grands troupeaux dans la campagne ; comme les prairies sont divisées en pièces de peu d'étendue , entourées de fossés pleins d'eau , il n'est point nécessaire de garder le bétail , qui ne peut s'écarter de l'endroit où il doit paître. D'ailleurs, on n'a rien à craindre des loups, qui sont fort rares, dans un pays où il n'y a point de forêts, qui puissent leur servir de retraite.

La ville de Milan , allant être le rendez-vous d'une infinité de français qui y attireront bientôt la curiosité ou des affaires de tout genre , nous avons cru devoir nous étendre un peu , dans la description de cette ville. Nous parlerons encore de celle de Turin , lors du passage de Bonaparte à son retour en France. La population , les usages , les gouvernemens de ces deux importantes villes , ayant subi de nombreux changemens , il n'est pas hors d'uti-

licité de les montrer telles qu'elles sont aujourd'hui, pour que le voyageur puisse être à même de faire des rapprochemens.

### *Réorganisation de la République Cisalpine.*

A peine le premier consul fut-il de retour à Milan, qu'il s'occupa des moyens de réorganiser la république cisalpine. Il créa une *consulte*, chargée de préparer cette organisation, et de rédiger les lois et les réglemens relatifs aux différentes branches de l'administration publique. Il établit à Milan un ministre extraordinaire du gouvernement français, chargé de toutes les relations avec le gouvernement cisalpin. Il forma un gouvernement provisoire, exercé par une commission extraordinaire de neuf membres, qui réuniront tous les pouvoirs de la république excepté le pouvoir judiciaire et le pouvoir législatif; enfin il ne négligea aucun moyen de réorganiser cette intéressante république sur des bases fixes, solides et équitables, qui lui assurent à jamais sa force et son indépendance, telle qu'elle a été reconnue par l'empereur et la plus grande partie des puissances de l'Europe.

*Entrée des Français dans les Places fortes.*

En vertu des conditions de l'armistice, les places de Tortonne, Turin, Alexandrie, Milan, Coni, Cêva, Savone, Pizighitone et Gênes, furent successivement occupées par les troupes françaises, aux époques convenues, et l'armée autrichienne se retira en trois colonnes sur Mantoue. Seulement les Anglais, aidés par deux traîtres (1), voulurent mettre quelque opposition à la reddition de Gênes dont ils tenaient encore le port, mais le général Autrichien, prince d'Hohenzollern, par sa fermeté, les obligea de regagner le large, ce qu'ils firent en enrageant.

---

(1) ASSARETTO, gènois, et WILLOT français. Ces deux traîtres qui avaient été comblés de biens et d'honneur par leur patrie respective, s'unirent aux anglais contre leurs concitoyens, et s'enfuirent sur leurs vaisseaux, furieux et désespérés de ne point avoir réussi dans leurs projets infâmes.



*Résultats de cette Campagne.*

Les résultats de cette campagne , aussi courte que glorieuse , dont le succès est dû tout entier au courage de nos soldats , au génie de Bonaparte , et aux talens de ses généraux , mettent à notre disposition le territoire ligurien , piémontais et cisalpin ; quinze places fortes de première et de seconde ligne ; plus de 2,000 pièce de canon ; deux millions de cartouches , 25,000 paires de draps ; 40,000 fusils , neuf et vieux ; 21,000 prisonniers ; 12,000 malades et leurs hôpitaux ; deux ou trois flottilles des lacs ; des provisions de bouche , des munitions de guerre pour une armée de 100 mille hommes pendant six mois ; des magasins immenses , des bagages de toute espèce , et par-dessus tout cela , très-probablement LA PAIX.

*Départ du premier consul, de Milan.*

Avant de s'éloigner de Milan , le premier consul ordonna que le corps du général *Desaix* serait transporté au couvent du Saint-Bernard , où il lui sera élevé un mausolée.

Les noms des demi-brigades des régimens de

cavalerie , d'artillerie , ainsi que ceux des généraux et chefs de brigade , seront gravés sur une table de marbre , placée vis-à-vis le monument.

Il arrêta ensuite que l'armée de réserve et celle d'Italie ne formeraient plus qu'une seule et même armée , sous le nom *d'armée d'Italie* , dont le général *Massena* aurait le commandement en chef.

Après ces diverses dispositions , le 7 mesidor , BONAPARTE , accompagné du chef de brigade *Duroc* , du général *Murat* , et de plusieurs autres officiers généraux , prit congé des autorités de la république cisalpine , reçut les félicitations de tous les habitans , et prit la route de Turin , où le général en chef *Berthier* , arriva un jour après pour organiser le gouvernement provisoire du Piémont.

#### *Passage du premier consul à Turin.*

Le premier consul arriva le soir du 7 mesidor dans la ville de Turin ; il y fut reçu par le général *Thurreau* . et par les principaux habitans de la ville , et descendit à la citadelle au milieu d'un peuple nombreux qui l'accom-

pagnait , en faisant retentir les airs des cris de *Vive Bonaparte , vive le premier consul!* Il visita la citadelle qu'il trouva superbe , et repartit sur-le-champ. La ville de Turin étant la plus importante des places conquises après Milan , nous en donnons ici une description détaillée d'après nos propres observations en d'autres circonstances.

*Description de Turin.*

Turin , cette capitale du Piémont , était autrefois le lieu de la résidence du roi de Sardaigne. Elle est située dans un terrain uni entre le Pô au Levant , et la Doire au Nord-Ouest. Elle est entourée d'un rempart terrassé , et revêtue de bonnes murailles , d'un large fossé défendu par des bastions , ce qui en fait une place régulièrement fortifiée , et très-bien entretenue.

On y entre par quatre portes. *La porte du Pô* au Levant , est d'une architecture noble et solide ; les revêtissemens en sont de marbre pur. *La porte Neuve* au Midi , est aussi revêtue de marbre , et ornée de colonnes et de statues des ci-devant princes de la maison royale , dont plusieurs ont été abattues. *La*

*porte de Suze*, au Couchant, qui conduit à Rivoli; et *la porte Palais* qui va au pont de la Doire, après avoir traversé le faubourg du Pallon, auquel aboutissent, à droite, le grand chemin de Milan; à gauche celui de la Vénérie, qui servait autrefois de maison de plaisance aux souverains, et que les autrichiens ont considérablement dégradée.

Entre la porte Neuve et la porte de Suze, on trouve la citadelle bâtie en pentagone régulier. On assure que c'est une des meilleures places de l'Europe; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle peut soutenir un très-long siège, qu'elle est encore très-bien entretenue, car lorsque les Français y sont entrés, ils y ont trouvé 300 pièces d'artillerie et une immense quantité de munitions. Le puits de cette citadelle est une chose curieuse à voir; il est très-large et a deux escaliers tournans par l'un desquels les chevaux même peuvent descendre jusqu'au niveau de l'eau pour s'y abreuver, et remonter par l'autre. Sur le glacis, du côté de la ville, est une belle promenade plantée d'arbres, qui forment trois belles allées; celle du milieu où passent les carrosses, est très-large; les deux des côtés sont destinés aux

gens de pied , et sont bordées de gazons verts. Cette promenade va jusqu'à la porte de Suze , entre le fossé de la citadelle et la ville.

A l'extrémité de cette promenade , du côté de la porte Neuve , on trouve l'arsenal , grand et vaste bâtiment , dans lequel les Français trouvèrent une grande quantité de fusils et de sabres pour la cavalerie. Il y a dans son enceinte une fonderie de canons qui n'est point en activité dans ce moment , et les restes d'un cabinet d'histoire naturelle , qui contenait les métaux de toutes les parties de l'Europe.

La ville est divisée en 145 îles ou petits quartiers , dont le nom est écrit sur les angles de chacun ; la plus grande partie de ces quartiers sont quarrés , ce qui contribue à la distribution régulière de Turin , à la beauté et à l'élégance de ses rues , à l'étendue des différens points de vue , et à l'agrément général de la ville.

Turin a dans son enceinte , quarante-trois églises , dont une cathédrale ; vingt-huit couvens , sept hôpitaux et une célèbre université.

Le palais qu'occupait le roi de Sardaigne , n'a aucune décoration extérieure , et était peu digne

de la magnificence royale. C'est un très-grand édifice déjà ancien , bâti très-uniment ; néanmoins , l'intérieur est assez beau , les appartemens sont grands , commodes et bien ornés. Les ouvrages de *Guérchiu* , du *Guide* , de *Paul Véronèse* , de l'*Albane* , de *Vandick* , ornaient autrefois la grande galerie ; mais , la plupart et les meilleurs tableaux de ces maîtres , ont été transportés à Paris , et sont successivement déposés au *muséum de peinture*. Les jardins de ce palais sont dans un terrain irrégulier et resserré par les fortifications de la ville , ce qui fait qu'ils ne présentent point un brillant point de vue ; au reste , selon l'espace , ils sont assez bien distribués.

Le palais du duc de Savoie , qui est sur la place du château , tourné au couchant , est le bâtiment le plus beau , le plus noble qui soit à Turin , et l'emporte de beaucoup sur le château du roi ; la façade extérieure est du meilleur goût. Ce palais communique avec le château royal par une galerie couverte.

Derrière ce palais , est l'académie à monter à cheval , où l'on voit un beau manège couvert.

Le grand théâtre est dans le même quartier , et

tient au château royal. C'est l'un des plus beaux et des plus grands qu'il y ait en Europe.

La rue du Pô , qui va du quartier du palais jusqu'à la porte du même nom , est la plus belle et la plus large de Turin ; elle est bâtie d'une manière uniforme , et les maisons qui la bordent sont très-belles , quoique peu élevées.

En entrant dans cette rue , à main gauche , on trouve l'université. La cour d'entrée en est grande , entourée de portiques soutenus par des colonnes. La bibliothèque est encore très-nombreuse , elle renferme beaucoup de manuscrits précieux.

Le palais Carignan est l'un des plus considérables édifices de Turin. Il est situé sur la place de Carignan , où l'on voit aussi la porte d'entrée d'un théâtre qui porte le même nom. Ce spectacle est destiné aux opéra bouffons , tandis qu'on ne représente ordinairement sur le grand théâtre que de grands opéra.

La place *Saint-Charles* est la plus grande et la plus régulière de Turin ; sa forme est un quarré long , décoré , dans sa longueur , par des portiques à arcades , soutenues par des colonnes

groupées d'ordre toscan. Cette place est au milieu de la ville neuve , et sert de place d'armes.

Les rues de cette partie de la ville , sont toutes belles et larges , tirées au cordeau ; les bâtimens , de même hauteur et de richesse frappante.

Au sortir de la porte neuve , on trouve la belle promenade du Valentin ; elle est fermée par plusieurs allées plantées de grands arbres à quatre rangées , tenues de la plus grande propreté , et bordées de petits canaux où coulent des ruisseaux d'eau vive. A l'extrémité de la principale allée , sur le bord du Pô , on voit le petit château des Valentins , qui serait très-beau , s'il n'était pas autant négligé.

Il règne , en général , une grande décence dans la conduite des habitans de cette ville ; ils sont très-attachés aux français , et ont vraiment les autrichiens en horreur. Il est vrai que ces derniers les ont dépouillés de tout ; les palais n'ont plus , de leur magnificence passée , que leur apparence extérieure ; encore en a-t-on fait disparaître tout ce qui rappelait les titres et la puissance des rois de Sardaigne : les arts et le commerce y sont dans un abandon presque total ; et , depuis les entrées

des allemands dans cette ville , la population est diminuée d'un cinquième.

*Passage de Bonaparte à Lyon.*

Le premier consul , parti de Turin le 7 messidor , traversa le Mont-Cenis , passa à Chambéry , et arriva à Lyon , le 9 à cinq heures du soir. Son intention était bien de se dérober aux honneurs qu'on voulait lui rendre ; mais malgré toutes les précautions qu'il avait fait prendre pour cela , la nouvelle de son arrivée se répandit dans toute la ville , et , aussitôt , au bruit du canon , le peuple , les négocians , toutes les classes réunies par l'unanimité de l'admiration et de la reconnaissance , remplissent les quais , les ponts , les rues et les toits : *C'est Bonaparte !* Les applaudissemens , les *vivat* , les *bravo* , durèrent jusqu'à la nuit , mêlés aux fanfares et aux salves d'artillerie.

Les préfets , les généraux , les principaux fonctionnaires publics , les acquéreurs de domaines nationaux , les artistes , les membres de l'institut , courent chez lui ; on le voit , on l'entend ; on obtient enfin qu'il voudra bien rester à Lyon jusqu'à midi du lendemain décadi. Il promet ; on voyait bien qu'un grand penser

agitait son cœur, et semblait comme absorber son esprit. Le préfet *Verninac* le devine : *Ces ruines vous fatigent . . . lui dit-il , j'en effacerais le souvenir amer.*

Décadi, à 9 heures du matin, par un de ces beaux jours si rares, et sans lesquels il n'est point de vraie fête populaire, Bonaparte paraît ; 50,000 lyonnais l'entourent, le pressent, le bénissent ; un auguste cortège se forme de toutes les autorités constituées et de tous les citoyens transportés ; on arrive à *Bellecour*, jadis la plus belle place de l'Europe, aujourd'hui le *champ de la destruction*. . . . Ces monceaux de pierre, ces arcs à demi-rompus serrent le cœur des lyonnais pour la dernière fois ; les souvenirs affreux que perpétuent ces ruines vont cesser dès ce jour.

Le consul, au milieu de la garnison en bataille, au milieu des volontaires lyonnais prêts à partir, pose la première pierre, et commence enfin la réédification des fameuses façades qu'on avait eu l'atrocité de démolir après le siège. Le préfet du département prononce alors un discours de quelques lignes, plein de sensibilité, de grâces et de ce grand sens qui plaît tant au héros.

On avait eu le tems d'improviser pendant la nuit du 9 au 10 une médaille en bronze ; les citoyens Chinard , Béranger , Delandine et Mercier s'étaient réunis pour cela à la préfecture , et avaient fait , sous la direction du préfet , les légendes et exergues. Il fallut bien improviser pour l'homme extraordinaire qui improvise tout.

La médaille fut présentée au consul , un instant avant qu'il posât la première pierre des façades ; il la reçut en souriant , et dit au préfet d'assurer les lyonnais que bientôt cette place aurait recouvert son ancienne splendeur , et que les fabriques de Lyon , réduites maintenant à 4,000 , seraient portées avant deux ans , à plus de 25,000. Il posa ensuite la médaille , renfermée dans une boîte de plomb , sous les fondemens du nouvel édifice.



La médaille représentait d'un côté l'effigie de Bonaparte , avec cette légende :

A BONAPARTE,  
 RÉÉDIFICATEUR DE LYON,  
 VERNINAC, PRÉFET,  
 AU NOM DES LYONNAIS RECONNAISSANS

De l'autre côté, une guirlande de chêne ;  
au milieu de laquelle est écrit :

VAINQUEUR A MARENGO,

DEUX FOIS

CONQUÉRANT DE L'ITALIE,

IL POSAIT CETTE PIERRE,

LE 10 MESSIDOR, AN 8 DE LA RÉPUBLIQUE,

PREMIER DE SON CONSULAT.

Après cette auguste cérémonie, il arriva chez le préfet, où un déjeuner l'attendait. Il a été convive aimable comme il est redoutable aux combats; c'était Alexandre dînant avec ses amis, le jour qu'il fondait Alexandrie. L'artiste Chinnard avait disposé des groupes qui représentaient ingénieusement les attributs de la guerre; au fonds du sallon, on voyait un groupe de Mars, tout allégorique et riche du plus heureux à-propos; plus loin, un tableau de Révoil, d'une parfaite exécution, représentant le lion d'Androcle, léchant la main de son Esculape

et de son bienfaiteur. Le cœur du héros a joué véritablement, des larmes même ont coulé de ses yeux ; il paraissait très-attendri, lorsque le citoyen Delandine, que l'enthousiasme a rendu poète et chanteur tout-à-la-fois, a improvisé la chanson suivante, répétée par toutes les galeries.

*A BONAPARTE, couplets impromptu, chantés  
au dîner qui lui a été donné à Lyon, le  
10 messidor.*

GUERRIERS, quoi ! ce convive aimable !

Est ce héros si redouté !

Ce BONAPARTE si vanté,

Se trouve assis à cette table !

Ah ! qu'on apporte des lauriers,

Pour couvrir son front plein de gloire,

Il sait maîtriser la Victoire,

Célébrons-le, braves guerriers.

HIER, il gagnait des batailles ;

En ce jour il soutient les arts ;

Sa main qui brise les remparts,

Lyon relève ses murailles.

Ah ! qu'on apporte, etc.

OUBLIONS cet hercule antique,  
 Dont les Grecs vantaient les hauts faits;  
 Il est éclipsé; les Français,  
 Ont pour eux l'hercule *Italique*.  
 Ah! qu'on apporte, etc.

CÉSAR était savant et brave.  
 BONAPARTE a dit comme lui :  
 Soldats ! *veni , vidi , vici*.  
 L'Appenin cesse d'être esclave.  
 Ah ! qu'on apporte , etc.

MÉNAGE ta noble carrière,  
 Pour le bonheur de nos enfans ;  
 Et puisse-tu , pendant cent ans,  
 Par la paix consoler la terre !  
 Ah ! qu'on apporte des lauriers,  
 Pour couvrir son front plein de gloire ;  
 Honneur au fils de la Victoire,  
 Célébrons-le , braves guerriers.

Le citoyen Béranger termine ce repas char-  
 mant , par des vers épiques , sur la célèbre  
 bataille de Marengo et la reconnaissance des  
 lyonnais , pour les bonnes dispositions du  
 premier consul à leur égard.

A midi précis , Bonaparte sortit de Lyon , précédé et entouré d'une foule immense de la jeunesse lyonnaise à cheval , des fanfares et des bénédictions de cent mille citoyens , qui l'accompagnèrent jusqu'au faubourg de Vaize , en criant : *Vive la république ! Vive le premier consul !*

*Sur Lyon et ses habitans.*

L'accueil distingué que fit Bonaparte à cette intéressante ville, la venge bien des persécutions et des longues souffrances qu'elle a éprouvées. Depuis le siège que Lyon a soutenu avec tant de courage et d'opiniâtreté , contre des troupes innombrables et aguéries , on lui infligea une punition qui l'emporte en barbarie et en férocité sur la conduite d'*Attila* en Italie , lorsqu'il ravagea cette belle contrée. Les oppresseurs avaient résolu de la détruire en entier , de manière qu'il n'en restât aucun vestige. Sur la place même de *Bellecour* , ils devaient faire élever une *colonne* qui aurait à jamais attesté leur goût féroce pour la destruction ; quelques maisons ; seulement , eussent resté intactes et éparses sur leur terrain , pour montrer aux races futures , que , là , une grande et importante ville avait existé. A ces

Jours de carnage et d'horreur, ont succédé des jours de paix et de consolation ; l'ivresse et le fanatisme politique ont fait place à la sagesse et à l'équité. Maintenant, cette ville, si recommandable par son commerce et l'industrie de ses habitans, respire dans l'espérance d'un plus doux avenir. Elle ne sera pas trompée dans son attente ; elle en a pour garans, les promesses et la loyauté du premier consul, et tout annonce que bientôt elle aura recouvert son ancienne splendeur et sa première célébrité.

*Passage de Bonaparte à Dijon.*

Le premier consul passa par Villefranche, de Macon, Châlons, et fut, par-tout, reçu aux acclamations unanimes d'une foule de citoyens qui se pressaient sur son passage, et qui, quelquefois, suivaient sa voiture, dont la marche était extrêmement rapide, pendant un long espace de chemin, jusqu'à ce que leurs forces épuisées ne leur permissent pas d'aller plus loin.

A Dijon, on lui préparait les fêtes les plus brillantes ; mais, son arrivée et son départ ont été si précipités, qu'il a rendu nuls tous ces préparatifs. Il arriva dans cette ville, le 11 messidor à 8

heures du matin , et descendit chez le général Brune. Il passa en revue neuf à dix mille hommes qui étaient en ligne sur la grande route de Paris , et repartit bientôt après.

### *Préparatifs de fête à Auxonne.*

Le premier consul était attendu le 11 à Auxonne , mais il prit une autre route pour se rendre à Paris , et rendit , comme à Dijon , nuls les préparatifs qu'on faisait pour le bien recevoir. Les dispositions de cette fête ont paru assez intéressantes pour en donner une idée au lecteur.

La porte du Jura , par laquelle le héros des Français fit son entrée , aurait présenté , par sa décoration extérieure une espèce d'arc de triomphe ; au-dessus du ceintre de la porte on eût lu cette inscription : *Il s'instruisit ici à forcer la victoire.* — Plus haut , une large couronne de chêne , encadrant un médaillon de six pieds de diamètre , présentant , en lettre d'or , sur un fonds bleu , cette inscription : *A Bonaparte , à son passage , au retour de la seconde conquête de l'Italie , le onze messidor an 8.* Devant la porte , un arc de triomphe , orné de guirlandes de chêne , au-dessous duquel était suspendue par

des rubans tricolors , une couronne de lauriers , offrant dans l'intérieur cette inscription : *Au vainqueur de Marengo*. Enfin , en sortant d'Auxonne , le premier consul eût lu sur la bascule du pont-levis de la porte de la Côte-d'Or :

Au repos des Français , il immole le sien.

*Accident en route.*

Le 12 au soir , après avoir parcouru successivement les départemens de la Côte-d'Or et de l'Yonne , le premier consul , accompagné du chef de brigade *Duroc* et de son escorte , arriva à Fontainebleau. Très-près de cette ville , un accident arrivé à sa voiture , faillit causer un grand malheur. Elle se brisa , et la chute fit au visage de Bonaparte une assez forte contusion , et blessa plus grièvement son secrétaire. Il fallait voir l'empressement des habitans du lieu , pour se presser sur les pas du premier consul ; aucun d'entr'eux ne savait son arrivée ; et il est à croire que , sans cet accident , ils l'auraient entièrement ignoré.



*Retour de Bonaparte à Paris.*

Enfin , le 13 messidor , à deux heures et demie du matin , le premier consul fit son entrée dans Paris , par la barrière de *Marengo* , ci-devant des Gobelins.

La veille , les deux consuls avaient invité le conseil d'état , les deux préfets , les ministres , les généraux , l'état-major , les maires , de se rendre le lendemain , 13 , à 9 heures du matin , aux Tuileries , en grand costume , pour aller en corps jusqu'à Villejuif , et présenter leurs hommages au premier consul , qui venait de se couvrir de gloire en Italie. Bonaparte , suivant son modeste usage , éluda la cérémonie de cette auguste réception , en défendant aux couriers qui le précédaient , de semer le bruit de son arrivée. il fut parfaitement obéi ; car , au moment où sa voiture entrait aux Tuileries , les deux consuls dormaient paisiblement , et tout semblait jouir de la plus grande tranquillité.

Cependant , une heure après , les consuls , instruits du retour de Bonaparte , se présentent dans son appartement ; mais , ils le trou-

vèrent couché, et ne purent le voir qu'à onze heures.

Ses premiers mots furent : *Citoyens , nous revoilà donc ? Hé bien ! avez - vous fait bien de l'ouvrage depuis que je vous ai quittés ?* La même réponse sortit de 20 bouches à la fois : *Pas autant que vous , général.*

Il parla environ trois quarts d'heures de sa campagne , de la conduite des troupes françaises , de celle de l'armée autrichienne , des dispositions de l'Italie à l'égard de la France , des circonstances qui font espérer la paix ; et son langage ne se ressentait , ni de sa chute , ni de ses fatigues , ni de la multitude de ses vues et de ses souvenirs.

Appercevant entre les sénateurs le général *Kellermann* , il lui adressa ces paroles : *Votre fils s'est bien distingué , il se porte bien , il est à Gènes.*

Il reçut ensuite les diverses autorités constituées de Paris , et les félicitations de tous les ambassadeurs et ministres des puissances étrangères.

Il remit à madame Bonaparte des lettres du ca-

pitaine des guides, Beauharnais , et lui dit : *Madame , votre fils marche rapidement à la postérité ; il s'est couvert de gloire dans toutes les affaires que nous avons eues en Italie. Il deviendra l'un des plus grands capitaines de l'Europe.*

Il fit au consul Lebrun des éloges de son fils , qui s'était distingué à l'affaire de Marengo. Il rappela sur-tout le moment où il reçut dans ses bras le brave *Desaix* expirant.

Bonaparte , ayant trompé tous les calculs , s'étant dérobé constamment aux transports de l'allégresse publique , n'a pu , cependant , empêcher qu'elle ne se manifestât le soir par une illumination générale. Le héros de Marengo avait trop bien mérité de la patrie et des français , pour être maître de les contenir dans une froide indifférence.



*Notice sur le général Desaix.*

Desaix naquit au mois d'ôût 1768, dans le département du Puy-de-Dôme, à peu de distance de Riom. Ses parens étoient nés nobles, et voués depuis plusieurs générations au service militaire; son berceau fut par conséquent entouré de tous les préjugés et des idées de supériorité, dont l'orgueil et la flatterie cherchaient presque toujours à enivrer l'esprit des enfans qui appartenaient à des classes privilégiées; mais son heureux naturel et la raison, le mirent dans la suite, à l'abri des séductions de la vanité. On le vit à l'école militaire d'Efiat, où il fut élevé, s'attirer l'amitié de ses condisciples, par toutes les qualités aimables qui distinguent un bon cœur, et par la douce familiarité dans laquelle il vivait avec tous indistinctement. Tous faisaient de lui cet éloge simple, mais bien expressif dans la bouche des enfans: *c'est un bon camarade*; comme depuis, les soldats qu'il commandait, disaient, en parlant de lui, avec effusion de sentiment: *c'est un brave homme*....

Il avait l'ame trop élevée pour suivre la route commune dans la carrière où le sort l'avait

placé. Excité par cette espèce d'instinct qui donne au génie l'activité dont il a besoin pour se développer, il éprouvait le désir de s'instruire, avant même de pouvoir en calculer les avantages. Desaix sût donc mettre à profit les leçons de ses maîtres et cultiver les heureuses dispositions de son esprit, dans un tems où l'instruction était presque aussi rare qu'inutile, parmi les hommes de sa classe, parce que la naissance et les richesses tenaient lieu de tout aux uns, et que les autres étaient condamnés à vivre dans les rangs obscurs d'officiers subalternes, ou végéter dans leurs fiefs, où ils devenaient le fléau de leurs vassaux.

Quoiqu'il se livrât avec beaucoup d'application à tous les genres d'études qui pouvaient le mettre à même de se distinguer dans l'art militaire auquel il était destiné, il n'y en avait point qui eût pour lui tant d'attraits que l'étude de l'histoire des républiques de la Grèce et de Rome. Son esprit s'échauffait à la lecture des hauts faits et des traits de vertu qui avaient illustré tant de grands hommes, dont ces républiques avaient à s'honorer. Egalement pénétré d'admiration pour le vainqueur d'Annibal, et pour le vainqueur des Perses à Marathon, il for-

maît le vœu , plutôt qu'il n'osait se flatter d'être un jour à même de marcher sur les traces de ces héros. Son ame généreuse se repaissait du noble désir de pouvoir imiter les vertus d'Aristide , et le courageux dévouement de Léonidas ; comme s'il eût eu dès lors le funeste pressentiment , qui depuis s'est réalisé ; il s'attendrissait sur la mort prématurée d'*Epaminondas* , dont il devait un jour nous rappeler la triste ; mais glorieuse destinée.

Telle était la disposition de l'esprit et du cœur de Desaix , sous-lieutenant au régiment d'infanterie , ci-devant Brétagne , lorsque l'heure de la liberté sonna pour les français , et leur ouvrit à tous la carrière de la gloire , en leur ouvrant celle des emplois auxquels leurs talens et leurs vertus leur donnaient droit de prétendre. Cette révolution lui offrait trop de moyens de réaliser les idées libérales dont il s'était nourri , pour qu'il n'en fût pas le partisan , et il avait trop de lumières et de philosophie pour ne pas en adopter tous les principes. Aussi résista-t-il aux séductions , aux menaces et jusqu'aux railleries insultantes qu'on employa pour le déterminer à désertir sa patrie.

Il a combattu uniquement pour la gloire du

nom français. Il ignorait jusqu'aux dénominations de ces époques trop multipliées de la révolution, dont se glorifiait chaque parti; il connaissait en revanche tous les champs de bataille, toutes les belles manœuvres, tous les actes d'héroïsme qui illustrèrent les premières années de la république.

Il entra en campagne, avec son régiment, en 1792. Son zèle et son activité le firent bientôt distinguer par les généraux Victor Broglie et Custines, qui l'employerent successivement comme aide-de-camp et capitaine-adjoint à l'état-major; mais il déploya tant de talens et de bravoure dans diverses circonstances malheureuses, où sa présence d'esprit et ses conseils arrêterent les suites des revers que l'armée avait éprouvés, notamment à la prise des lignes de Weissembourg que les représentans du peuple, alors en mission, n'hésiterent pas à lui confier le grade de général de brigade. Il justifia pleinement le choix dont il avait été l'objet.

Dans toutes les occasions où il fût chargé de diriger une attaque ou de défendre un poste, il eût l'avantage sur l'ennemi. Ce furent ses

succès qui commencèrent à relever le moral des troupes , après les défaites qu'elles avaient éprouvées dans les départemens du Rhin. Il leur donnait sur-tout l'exemple de la constance et de la bravoure: blessé à l'affaire de Lautterbourg , d'une balle qui lui avoit percé les deux joues , il ne quitta point le champ de bataille et ne voulut se faire panser qu'après avoir rallié les bataillons qui étaient en désordre. Aussi les soldats français et autrichiens lui donnèrent le surnom de *guerrier sans peur et sans reproche*.

Cependant malgré ses vertus et ses succès , dans ces tems de délire, où le mérite était un titre de proscription , le comité de salut public avait ordonné deux fois sa destitution; mais le général qui commandait alors en chef l'armée du Rhin , s'y était constamment refusé , et Desaix l'avait même ignoré jusqu'au moment où , couvert des lauriers qu'il avait acquis au déblocus de Landau , il eût la satisfaction de voir l'armée entière s'opposer à l'exécution d'un troisième ordre de destitution , apporté par un représentant qui eût le bon esprit de céder au vœu des soldats qui demandaient à grands cris qu'on leur laissât le général qui les menait toujours à la victoire.

Les motifs de son dévouement étaient trop purs pour que cette injustice, non plus que les mauvais traitemens qu'on lui faisait éprouver dans la personne de sa tendre mère, dont il avait vainement demandé la liberté, diminuât son zèle pour le service de la patrie et pour l'honneur du nom français. Il eut toujours la plus grande part aux actions d'éclat qui honorèrent les armes de la République sur le Rhin, pendant le cours de l'an 2 et de l'an 3.

Il fut enfin nommé Général de division, et quoiqu'il l'eût bien mérité, il le dû principalement à Moreau, juste appréciateur du mérite militaire, qui ayant pris le commandement en chef de l'armée de Rhin et Moselle, le chargea d'en commander l'aîle gauche.

L'histoire dira la marche glorieuse de cette armée pendant la campagne brillante de l'an 4. Elle avait envahi le Brisgaw, la Souabe, la Bavière, et s'était avancée jusques dans le haut Palatinat, lorsque forcée par des circonstances qui lui étaient étrangères, à se replier des bords du Danube jusques sur les bords du Rhin, elle le fit avec une lenteur savante et fière qui rendait sa retraite encore plus honorable que ses triomphes. Desaix, qui avait eu une si

grande part à ces victoires, fut un de ceux qui en eurent le plus à cette savante opération militaire, l'une des plus brillantes et des plus difficiles qui aient jamais été faites.

Moreau, le modèle des hommes les plus dévoués à la patrie, ne pouvoit se consoler de la perte de la campagne, qu'en facilitant du moins les brillans exploits de l'armée d'Italie. Il confia au général Desaix la defense de Khell, dont la prise tenait à cœur au Prince Charles; et tandis qu'il retenait devant cette place la nombreuse armée de l'Archiduc, Bonaparte gagnait sur le feld maréchal Alvinzi, cette fameuse bataille d'Arcole qui décida du sort de l'Italie, et prépara la reddition de Mantoue, qui fut bientôt suivie de la signature des préliminaires de Léoben.

Mais avant que ce premier traité suspendit les exploits de nos guerriers, l'armée de Rhin et Mozèle, sous la conduite du général Desaix, opéra ce fameux passage du Rhin, au 1<sup>er</sup> floréal an 5, le plus hardi et le plus périlleux qui ait jamais été exécuté.

Ce fut après avoir terminé si glorieusement cette époque de la guerre, et après

s'être guéri des blessures qu'il avait reçues à la dernière bataille , que Desaix profita de la suspension d'armes , pour aller en Italie , visiter les campagnes célèbres que Bonaparte venait d'illustrer d'une gloire nouvelle , et voir cet homme extraordinaire , vaincu des plus grands généraux de l'Europe. L'accueil qu'il en reçût , fut digne de tous deux. A son arrivée , Bonaparte fit mettre à l'ordre de l'armée , l'expression de sa haute estime pour le général Desaix , en ces termes :

„ *Le général en chef avertit l'armée*  
„ *d'Italie , que le général Desaix est arrivé*  
„ *de l'armée du Rhin , et qu'il va recon-*  
„ *naitre les positions où les français se sont*  
„ *immortalisés.* „

Cet honorable suffrage fut suivi d'une marque de confiance plus grande encore. Le général Bonaparte désira d'associer à sa gloire le général Desaix , lorsqu'il entreprit de porter l'honneur du nom français en Égypte. A la prise de Malthe , à la bataille de Chebreriss , à celle des Pyramides , Desaix développa de si grands talens , et une si grande bravoure , que le général en chef voulut lui donner un témoignage durable , en lui faisant présent d'un poignard d'un très-beau travail , et

enrichi de diamans , sur lequel était gravé :  
 PRISE DE MALTHE ; BATAILLE DE CHEBRERISS ;  
 BATAILLE DES PYRAMIDES.

Secondé par les généraux Friand , Davout et Béliard , il reçut l'ordre d'aller faire la conquête de la haute Égypte , où s'était réfugié Mourad-Bey , avec le reste de ses mamelucks ; il livra divers combats , à Sonaguy , à Thèbes , à Sienne , à Gosseyr , et dans vingt autres endroits différens. Par-tout il fit triompher les armes de la république. Il fit plus ; il sut gagner les cœurs des habitans du pays qu'il avait soumis , qui lui donnaient le glorieux titre de *Sultan-juste*.

Mais , ce n'est pas seulement sous ce rapport si intéressant , qu'elle doit lui mériter des éloges , il s'occupa de la rendre utile aux sciences et aux arts , en procurant aux hommes éclairés qui sont chargés de reconnaître ce pays , non-seulement tout ce qui dépendait de son autorité pour rendre leur voyage le plus sûr et le plus commode possible , mais encore tous les renseignemens qu'il avait recueillis , en recherchant lui-même , en homme instruit , les ruines et les monumens intéressans qui y existent.

Tels étaient les titres du général Desaix à la

reconnaissance des français et à l'immortalité , lorsque , rappelé de la haute Égypte par le général Kléber , il signa , par ses ordres , avec les turcs et les anglais , un traité en vertu duquel il s'embarqua pour revenir en Europe. A peine notre guerrier avait-il salué la terre qui l'avait vu naître , qu'il brûlait de rejoindre le conquérant de l'Égypte. Combien de glorieux souvenirs devaient les rapprocher ! Ils étaient entrés ensemble dans cette île et cette ville guerrière , contre lesquelles les forces du Croissant échouaient depuis près de trois siècles. Ils avaient abordé ensemble sur les rives du Nil , conquis Alexandrie et le Caire. En quittant l'Égypte , pour revenir dans cette contrée , où notre bonheur et sa glorieuse destinée le ramenaient , Bonaparte se reposait du soin de conserver à la France l'héritage des Pharaons et des Ptolémées , sur Kléber et Desaix.

Son attente n'a pas été trompée ; sa confiance n'a pas été vaine. Desaix a défendu les campagnes de Thèbes. En vain , le plus redoutable des Beys a-t-il survécu à sa défaite ; en vain , a-t-il rassemblé les mamelucks fugitifs : notre héros ne lui donne point de relâche ; il brave les feux du Tropique , et poursuit Mourad-Bey au-delà de ces Cataractes , dont aucune armée n'avait ap-

proché depuis douze siècles. Mais , de nouveaux périls le menaçaient encore.

Desaix s'embarque en vertu d'une capitulation solennelle , et sur un navire neutre qui faisait voile pour la France. Il est porteur des sceaux du grand-visir et d'un général anglais ; et même un officier de cette nation monte sur le même bord , afin de faire respecter le traité. Cependant , à peine arrivé à Livourne , l'amiral anglais *Keith* le déclara son prisonnier , ordonna qu'on dégrée son bâtiment , qu'on lui ôte son gouvernail , l'exposant ainsi à échouer.

Cet amiral , après avoir fait mettre au Lazarêt le général Desaix , a la bassesse de joindre l'insulte à la violation du droit des gens ; il lui envoie proposer *vingt sols* par jour , à lui , et à chacun des soldats français prisonniers , en ajoutant , avec une plate ironie : “ *Que l'égalité proclamée en France , voulait qu'il ne fût pas mieux traité qu'eux.* ”

Desaix ne répond à tant de lâcheté , que par ces mots qui rappellent les Bayard et les Duguesclin : . . . . .

„ Je ne vous demande rien que de me délivrer

„ de votre présence ; faites , si vous le voulez ,  
„ donner de la paille aux blessés qui sont avec  
„ moi. J'ai traité avec les Mamelucs, les Turcs,  
„ les Andaliens, les Arabes du Grand Désert ,  
„ les Éthiopiens, les Tartares, les noirs de  
„ Darfour, tous respectaient la parole qu'ils  
„ avaient donnée, et ils n'insultaient pas aux  
„ hommes dans le malheur. „

A son arrivée en France, Desaix apprend que le premier consul est en marche pour reconquérir l'Italie ; dès-lors il brûle d'aller partager la gloire que ce héros ne peut manquer d'acquérir. Le tems fixé pour sa quarantaine, s'écoule trop lentement à son gré : il attend avec impatience l'ordre de se rendre à cette armée, destinée à faire de si grandes choses ; enfin, il le reçoit de la main du premier consul lui-même, et il est libre de partir. Il se met de suite en route pour Milan, où il arrive le 22 prairial. Nos braves avaient vaincu le 20, à Montebello, et il regrettait de n'avoir pas pris part à leur gloire et à leurs dangers : mais les deux armées sont en présence, l'instant qui doit décider du sort de l'Italie approche, et les talens de Desaix sont trop précieux pour ne pas être utilisés dans une circonstance si importante.

Il prend le commandement d'une des divisions de l'armée.

Déjà le soleil qui doit éclairer le triomphe des Français et la défaite des Autrichiens , a lui sur l'horison : la victoire sera brillante , mais elle doit être le prix du courage le plus opiniâtre. Le combat commence avec vivacité et se continue avec acharnement. Quatre fois les Français sont repoussés , et quatre fois , ils marchent en avant ; cependant il faut enfin fixer la victoire. Le premier consul , au milieu du feu le plus vif , en saisit l'instant favorable , ranime le moral du soldat. Aussitôt Desaix s'élance avec impétuosité au milieu des bataillons ennemis , et la réserve qu'il commande , les charge à la bayonnette. La division Boudet suit ce mouvement audacieux , et toute l'armée s'avance au pas de charge. L'action devient terrible , mais , ô douleur ! *Desaix est atteint d'une balle mortelle* , au moment même où ses efforts décident la victoire ; et ce héros dont l'Europe et l'Afrique célèbrent les exploits , a terminé une si belle carrière , en proférant ces mots : “ *Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité.* ”

Non , cet injuste présage ne sera point accompli ; la mémoire des exploits de Desaix , ne périra point , et ses dernières paroles ne feront qu'attester à la postérité que rien n'égale sa valeur et ses talens , si ce n'est sa modestie.

O généreux Desaix ! si du séjour qu'habitent les grands hommes , tu peux jouir encore des affections qui étaient l'objet de tes vœux les plus doux et de tes plus chères espérances , jouis de la gloire de tes compagnons d'armes ! Vois le sang de Rivaud , de Champeaux , de Muller , de Mainoni , couler honorablement pour la patrie ! . . . . Vois le brave Kellermann , digne fils du vainqueur du 20 septembre , culbutant l'ennemi et donnant le signal de la victoire ! Vois cette colonne intrépide de grenadiers de la garde consulaire , marchant aux ordres du général Lannes , avec les divisions Watrin et Boudet , enfoncer les derniers bataillons ennemis et charger la cavalerie que foudroie l'artillerie par Marmont ! Vois le bouillant Murat , et le vaillant Bessières chassant les débris de l'armée autrichienne jusqu'aux rives de la Bormida , et venant annoncer aux champs de Marengo , la victoire à

laquelle tous les braves avaient pris une part si glorieuse !

Porte tes regards sur les bords du Lech et du Danube ; vois ce guerrier si cher aux Français , si respecté de nos eunemis , et dont tu t'honore d'être l'émule , recevoir de l'armée de réserve le signal qu'il lui avait donné , et répondre à ses victoires par des victoires nouvelles ! Jouis sur-tout de voir ton pays parvenu au plus haut degré de gloire militaire que les nations puissent atteindre.

Que ton ame soit sensible au tribut de reconnaissance que te paient tous les Français ! par leurs soins , ton nom servira de base à cette colonne nationale qui doit offrir à la vénération des siècles , les noms des héros qui auront illustré la république. Un trophée te sera élevé dans le temple de Mars où ton ame doit se complaire , et un monument aussi durable que les rochers indestructibles sur lesquels il sera placé , conservera pour la postérité tes dépouilles mortelles , afin que rien de ce qui fut toi n'échappe à l'immortalité.

Puissent les lauriers dont nous entrelaçons

tes cyprès, réjouir ton ombre glorieuse. Qu'ils lui apprennent que ta modestie t'a trompé, que ton nom vivra dans la postérité, et que joint à celui de tous nos guerriers, il durera autant que la république française.

FIN.

## TABLE DES MATIÈRES.

AVERTISSEMENT ,	page v.
Introduction ,	xi
Formation d'une armée de réserve , à Dijon ,	1 <sup>re</sup> 2
Saint-Maurice ,	3
Cascade de Pisse-Vache ,	3
Torrent du Trient ,	id.
Mont Saint-Bernard ,	4
Passage de l'artillerie ,	8
Traité de désintéressement ,	10
Avalanches ,	11
Hospice du Saint-Bernard ,	id.
Descente du Saint-Bernard ,	14
Prise d'Aost ,	15
Affaire de Châtillons ,	16
Siège du fort de Bard ,	17
Effort extraordinaire ,	19
Prise d'Yvrée ,	20
Combat de la Chiusella ,	21
Prise de Suze et de la Brunette ,	22
Revue des troupes par le premier consul ,	23
Prise de Vercelli ; passage du Simplon et du Saint- Gothard ,	25
Etonnement et joie des Piémontais ,	26
Belle conduite des conscrits ,	27
Passage du Tésin ,	id.
Combat de Turbigo ,	29
Prise de Milan ,	30
Conduite des Autrichiens à Milan ,	31
Conduite de Bonaparte à Milan ,	34
Suite des succès de l'armée de réserve ,	36
Prise de Pavie , Lodi , Cassano et du fort de Bard ,	id.
Dispositions du général en chef , Mélas ,	37
Dispositions du général en chef , Berthier ,	39
Passage du Pô ; Prise de Plaisance ,	40
Prise de Stradella ,	41
Proclamation de Bonaparte à l'armée ,	42

128 . T A B L E D E S M A T I È R E S .

Prise de Lecco et de Crémone ,	44
Capitulation de Gènes ,	45
Couriers interceptés ,	46
Bataille de Montebello ,	47
Retraite du général Ott ,	50
Arrivée du général Desaix ,	51
Bataille de Marengo ,	52
Convention entre les généraux en chef des deux armées ,	63
Sur la bataille de Marengo ,	68
Faits particuliers ,	70
Faits relatifs au blocus de Gènes ,	74
Retour de Bonaparte à Milan ,	77
Description de Milan ,	80
Réorganisation de la république cisalpine ,	88
Entrée des français dans les places fortes ,	89
Résultats de cette campagne ,	90
Passage du premier consul à Turin ,	91
Description de Turin ,	92
Passage de Bonaparte à Lyon ,	98
Couplets impromptus chantés à Lyon ,	102
Sur Lyon et ses habitans ,	104
Passage de Bonaparte à Dijon ,	105
Préparatifs de fête à Auxonne ,	106
Accident en route ,	107
Retour de Bonaparte à Paris ,	108
Notice sur le général Desaix .	111

F I N D E L A T A B L E .

---

De l'Imprimerie des Instructions décadaires , Recueil des lois et  
 Guide des Notaires , rue du Mail , n°. 43.

PORTAIT

Au bas de cet ouvrage on trouve une notice sur le  
reconnaitre à l'auteur le nom de

# RÉPONSE

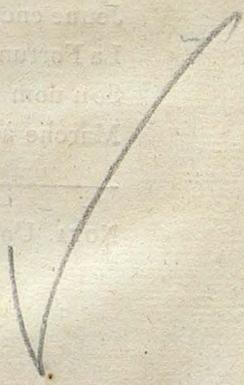
AUX ADIEUX

A BONAPARTE.

Tout ce que l'on a pu dire de lui  
est dans ce livre. Il est le fruit de  
la plume de son cher ami, et de  
son cœur. On ne peut pas dire  
qu'il soit de ceux qui ont écrit  
pour le plaisir de leur plume.

---

1804. Le livre est en vente dans  
tous les libraires.



## P O R T R A I T

AU bas duquel on invite ceux qui le  
reconnaîtront à crayonner le nom du  
PERSONNAGE.

---

*Ut pictura poesis erit.*

HORAT.

---

SAGE dans le conseil, brave dans les combats,  
Politique profond, ingénieux, sublime :  
Envers ses ennemis, généreux, magnanime ;  
Toujours par des bienfaits il signale ses pas.  
Jeune encore, il atteint le sommet de la gloire :  
La Fortune à son char attache la Victoire ;  
Son nom avec orgueil aux peuples répété,  
Marche à pas de géant vers l'immortalité.

---

NOTA. Un peintre habile, peut trouver dans ce portrait  
l'esquisse d'un grand tableau.

# R É P O N S E .

A U X A D I E U X

A B O N A P A R T E ;

PAR A. AUZAT,

C I T O Y E N F R A N Ç A I S .

---

..... *Ridiculum acri*  
..... *Magnas plerumque secat res.*

---

P R I X U N F R A N C .



A P A R I S ,

Chez { M A R E T ,  
      { E T D E S E N N E , } au Palais-Égalité ;

Et chez les Marchands de Nouveautés, et tous les  
principaux Libraires des Départemens.

---

I M P R I M E R I E D E C H A I G N I E A U A I N É .

---

P R A I R I A L , A N V I I I .

R E P O N S E

A U X A D I U X

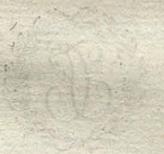
A D O N A P A R T E

P A R A M A S T R A T

E T P R E S I D E N T

DE LA FACULTÉ DE  
MÉDECINE DE LA VILLE DE PARIS

EN VERTU DE LA LOI



APRÈS

LA PRÉSENTATION  
DE LA THÈSE  
ET DE LA DÉFENSE  
FAITE PAR  
M. MARTIN  
LE 20 JANVIER 1820  
DEVANT  
LES MEMBRES DE LA FACULTÉ  
DE MÉDECINE DE LA VILLE DE PARIS

EN VERTU DE LA LOI

APRÈS

---

---

## AVANT-PROPOS.

---

J'AI vu des gens, tellement engoués de l'opinion que Bonaparte allait frayer le chemin du trône à Louis XVIII; j'ai vu tant d'affectation à publier le succès des *Adieux*, où cette question était agitée, que je n'ai pu me défendre de la curiosité de lire cet écrit.

S'il avait été moins prôné, et qu'il eût été réimprimé moins souvent, je l'aurais laissé dans l'oubli que méritent ces productions éphémères, qui nourrissent un instant l'illusion des visionnaires idolâtres.

Mais le ton d'assurance et de malignité que l'auteur a mis dans cet ouvrage, le style brillant et facile dans lequel il est écrit; les contradictions

vj AVANT-PROPOS.

qui s'y trouvent; les antithèses piquantes qui y fourmillent; l'éloge qu'en ont fait devant moi ses partisans, avec trop peu de ménagement peut-être; leur obstination outrée, m'ont fait naître l'idée d'y répondre.

Je ne sais si j'aurai réussi dans un objet qui intéresse aussi essentiellement tous les Français, quelle que soit leur opinion.

J'ai cherché la vérité sans passion: j'avais pour moi la bonne cause, le zèle ardent de la faire triompher et la bonne foi que j'ai toujours mis dans les discussions polémiques où je me suis engagé.

Mes adversaires sont peu nombreux, mais intolérans et tenaces: je ne me dissimule pas la difficulté de les vaincre. C'est à l'opinion publique à prononcer

AVANT-PROPOS. vij

sur la question importante que j'ai osé traiter ; je souscris d'avance à son jugement.

Je ne connais pas particulièrement Bonaparte, il ne m'a jamais vu ; je n'ai pu le juger que comme homme public.

J'écris ce que je pense, sans fiel et sans flatterie ; ceux qui me connaissent savent que je n'ai jamais fait la cour à personne, et n'ai jamais souffert qu'on me la fit quand j'étais en place.

de la question importante que j'ai  
trouvée; je souhais d'avance à son  
honneur.

Je ne conçois pas particulièrement  
de la question, si ne m'a jamais vu je n'ai  
pu juger que comme homme public.  
Je suis ce que je pense, sans nul et  
sans l'attente; car, du me connoissent  
ceux que je n'ai jamais fait la cour à  
personne, et n'ai jamais souhais de  
me la fit quand j'étais en place.

# R É P O N S E

AUX ADIEUX

A BONAPARTE,

[ AVEC CETTE ÉPIGRAPHE ] :

---

... I, demens et savos curre per Alpes,  
*Ut pueris placeas et declamatio fias!* JUVENAL.

« Courage, *insensé!* franchis les espaces escarpés  
« des *Alpes* (1), afin d'échauffer la verve des enfans,  
« et d'être le sujet des amplifications de collège. »

---

*Sur la question de savoir lequel de la monarchie  
héréditaire des Bourbons, ou du gouvernement  
actuel, convient le mieux à la France et à  
Bonaparte sous tous les rapports.*

CET *insensé!* ce Bonaparte, que l'auteur anonyme *des Adieux* peint comme ne devant échauffer à l'avenir que la verve des enfans, a cependant échauffé la sienne de nos jours!

---

(1) L'auteur *des Adieux* ne pensait pas, en choisissant si à propos son épigraphe, que Bonaparte franchirait le grand Saint-Bernard avec toute l'artillerie de l'armée de réserve! Il avait prédit que le premier Consul ne partirait pas de Paris.

Est-ce une *amplification de collègue* ? est-ce un rêve brillant ? une illusion fantastique, que l'auteur de ce pamphlet a cru pouvoir réaliser par son ouvrage ?

A-t-il espéré convaincre le premier Consul de la république française de l'avantage qu'il y avait pour la nation, et pour lui-même, à relever le trône des Bourbons sur ses ruines fumantes ?

A-t-il espéré faire d'autres prosélytes que ceux qui ont déjà le même intérêt que lui, ou qui ont embrassé les mêmes erreurs ?

C'est ce dont on va juger.

*L'insensé !* celui qui ferme l'oreille à la voix de la sagesse et de la raison, est celui qui ne veut pas voir dans les révolutions un ordre immuable de la nature des choses.

C'est celui qui déclame contre la tempête, parce qu'elle submerge un vaisseau !.....

Tout passe, tout périt, tout change, tout se renouvelle ou se modifie sous nos yeux, et nous pourrions vouloir que les institutions humaines soient éternelles !.....

#### *Analyse des Adieux.*

« La race des Bourbons a régné sur la France pendant plusieurs siècles, donc elle doit y régner toujours ! »

» La noblesse , les princes , le clergé , tout ce  
» qui constitue une monarchie héréditaire , a joui ,  
» depuis long-temps , des privilèges les plus absur-  
» des , donc ils doivent en jouir encore !

» Les préjugés , les erreurs même sont *néces-*  
» *saires* , il faut les respecter pour le repos du  
» genre humain , pour le bonheur de ceux qui en  
» profitent !

» Il faut renoncer aux lumières que nous avons  
» acquises à si haut prix , détruire , renverser d'un  
» souffle tout ce qui s'est fait depuis la révolu-  
» tion , revenir au point d'où nous sommes partis !

» Rouvrir volontairement aux émigrés ( pour  
» qu'ils nous égorgent ou nous fassent émigrer à  
» notre tour ) , les portes de la France , que la  
» coalition impie n'a pu forcer depuis huit ans ;  
» leur restituer tous les biens qui ont été vendus ,  
» dénaturés et revendus dix fois par leur faute ; en  
» chasser les acquéreurs confians et crédules , réta-  
» blir les cens , les dîmes , les privilèges , tous les  
» droits féodaux !

» Faire , sans secousse et sans bruit , une révo-  
» lution nouvelle , qui bouleverse tout ce qui  
» existe , et rétablisse tout ce qui a été détruit !

» Demander humblement aux pieds d'un roi  
» *clément* , et de ses ministres *débonnaires* , la  
» grâce de ceux qui ont pris quelque part à la

» révolution, s'en remettre à sa discrétion et à  
 » leurs *promesses*, préférer la *seconde place* à la  
 » *première*, et donner à ce prix la paix à la  
 » France et à l'Europe !..... »

— Telle est en substance la doctrine que professe l'auteur de cet écrit, qui, tout en prêchant la servitude, se plaint de l'esclavage de la presse, tandis que son ouvrage circule librement, et s'imprime pour la troisième fois, sans doute parce qu'il n'est pas dangereux pour le gouvernement actuel, assez fort de la faiblesse de ses ennemis, et qu'il ne peut convaincre personne, autre que les royalistes, pour qui ce moyen est superflu.

Si ces *Adieux* sont ceux d'un émigré qui s'en retourne, il faut lui souhaiter bon voyage, et les lui pardonner, puisqu'il est malheureux; pourquoi lui ravir *l'espérance*, le seul bien qui lui reste, qu'il l'emporte en croupe et galope avec elle ! Elle est une preuve de ses regrets et des remords qu'il éprouve de s'être armé contre sa patrie ! C'est un hommage qu'il rend à ceux qui lui sont restés fidèles au milieu des orages politiques (1).

---

(1) Ce n'est pas seulement de nos jours que ceux qui ont porté les armes contre leur patrie ont été vus avec

Si c'est un français qui puisse vivre encore librement dans ses foyers , c'est un ingrat bien à plaindre , un malheureux passionné , qui juge mal le cœur humain ; et le caractère de Bonaparte , s'il pense lui en imposer par la peur , et le décider à descendre de sa gloire pour faire asseoir le prétendant sur le trône , il n'a pas médité ce qu'Euripide fait dire à Etéocle dans les Phéniennes : « Le trône est un bien si cher à mes » yeux , que je ne puis le céder à personne. » Quelle lâcheté serait-ce de devenir sujet quand » on s'est vu roi ?..... Equité , tant qu'on voudra , » je la respecte en toutes choses ; mais si l'on » peut jamais être injuste , il est beau de l'être » pour régner !

Au reste , quand Bonaparte , par la différence de sa position , ne penserait pas ainsi , quand bien même il serait disposé ( ce qui n'est pas croyable ) à trahir la confiance et l'espoir de

---

horreur , quelque raison qu'ils eussent de se plaindre. Créon , roi de Thèbes , qui succéda à la couronne après la mort d'Étéocle et de Polynice , fit rendre les honneurs de la sépulture aux cendres d'Étéocle , comme ayant combattu contre les ennemis de sa patrie , et ordonna que celles de Polynice seraient jetées au vent , pour avoir attiré sur sa patrie une armée étrangère.

la génération actuelle , pour flatter la marotte de quelques vieux *encrouvés* , de certaines femelles superstitieuses qui rêvent la monarchie , comme les actionnaires de la loterie rêvent *le quine* , peut-on penser raisonnablement qu'il fut bien le maître d'exécuter ce projet ? pourrait-il remettre la couronne au prétendant , comme on restitue une bourse qu'on a trouvée ?

Celui que certaines gens appellent Louis XVIII, ne peut pas arriver seul et se soutenir sur le trône par son propre poids , ce n'est pas même précisément pour lui que sont écrites tant de belles homélies ; le tendre intérêt qu'il inspire a tout autre motif plus réel que celui *de l'amour d'un roi* ? Nous ne sommes plus au temps des idolâtres désintéressés et ignorans ; si le prétendant revient en France , il faut que tous les princes , tous les émigrés , tous les nobles , tous les prêtres , tous les valets , en un mot toute la séquelle de la monarchie rentre avec lui.

Il faut alors que toute la morgue , toutes les sottises , toutes les erreurs , toutes les haines , tous les souvenirs amers , toutes les vengeances les suivent.

Il faut à tous ces gens-là , des dignités , des emplois , des honneurs , des richesses ; il faudrait même , pour qu'ils puissent en jouir paisiblement ,

que tous les préjugés évanouis pussent renaître de leurs cendres ; il faudrait une refonte subite des mœurs et des idées , il faudrait qu'on pût revenir à l'habitude de voir un noble comme un être d'une nature supérieure à un autre homme ; en sorte qu'en renversant tout ce qui est l'ouvrage du temps , de la philosophie et de la révolution , il faudrait qu'on pût faire qu'elle n'a point existé ; ce qui est impossible.

Mais si ( comme de raison ) au retour de la royauté héréditaire , les princes et les nobles se distribuent , *pour leur joyeux avènement* , toutes les dignités militaires ; si les anciens ministres , les anciens magistrats de la monarchie viennent reprendre leurs places , que faire de nos Consuls , de nos généraux , de nos sénateurs , de nos conseillers d'état , de nos ministres , de nos tribuns , de nos législateurs , de nos préfets , de nos juges ? Iront-ils planter leurs choux et traîner la charrue comme le romain Quintius Cincinnatus , ou faudra-t-il qu'ils s'émigrent à leur tour , et qu'ils aillent déplorer sur une terre étrangère le sort des vicissitudes humaines ?

Lorsque la force des armes ou l'empire de l'opinion en décide , il faut bien s'y résoudre , c'est la loi de la nécessité ; mais je doute que ce sacrifice puisse jamais se réaliser volontairement en France , et sur-tout aujourd'hui !

Quelque éloignement que ( dans les principes de la révolution ) on aie fait paraître pour les distinctions , quelque masque que les sycophantes ayent employés , toujours l'appât du pouvoir , de la suprématie , des richesses , s'est trouvé le point de mire de ceux qui affectaient le plus d'insouciance , de désintéressement et de popularité. Diogène , dans son tonneau , était le plus orgueilleux des hommes ! Saint-Just , Robespierre qui voulaient tout faire passer sous le niveau de l'égalité , étaient plus insolens et plus impérieux qu'un intendant de l'ancien régime ; ceux qui jouissent aujourd'hui de la faveur et des emplois ne sont pas plus disposés à y renoncer que les gens de cour d'autrefois. « Tout le monde , dit Rousseau , se sent » des dispositions pour monter , nul n'en a pour » descendre !..... »

Le temps , l'occasion , l'habitude si facile à contracter de l'aisance , du pouvoir et des honneurs , a déjà , malgré nos principes théoriques , créé parmi nous de nouvelles distinctions ; ce sont celles des talens , des vertus , des services rendus à la patrie ; et certes Bonaparte , Moreau , Kléber , Brune , Berthier , Lecourbe , Massena , Desaix , dans les armées ; Vergniaud , Thouret , Barnave , parmi les morts ; Cambacérès , Carnot , Siméon , Portalis , Tronchet et tant d'autres , parmi ceux

qui leur ont survécu, ne sont pas moins considérés aujourd'hui que les princes et les présidens à mortiers des parlemens d'autre fois. Ils ne sont pas moins marquans ni moins utiles à leur pays.

L'Europe entière, malgré les préjugés qui contraignent encore certains élans, ne parle pas avec moins d'admiration de nos généraux que du prince Charles; la France ne les cite pas avec moins d'orgueil que les Turenne, les Condé, les Villars et tous les cordons bleus titrés de ces temps-là : elle ne voit pas nos Consuls, nos ministres et nos hommes d'état, avec moins de vénération que les Colbert, les Daguesseau et les l'Hopital (1).

---

(1) Parmi les hommes d'état que la révolution a fait éclore, et qui ont fourni la preuve que ce n'est pas toujours dans la fréquentation des cours qu'on apprend la science de la politique, *Cambacérès*, après le 9 thermidor, s'est sur-tout distingué par ses connaissances diplomatiques. C'est à lui que nous devons le retour à ces principes sages qui savent concilier la dignité de la République avec le respect qu'on doit aux droits des Nations; c'est lui qui a fait disparaître de notre diplomatie cette politique affreuse des propagandistes qui avaient aliéné de la France toutes les cours de l'Europe; c'est à sa prudence et à ses lumières que nous devons peut-être les neutralités et les alliances qui, depuis ont si utilement servi la République.

*Voyez son Discours à la Convention sur cette matière.*

D'autres temps, d'autres mœurs, d'autres idées, et il serait peut-être tout aussi difficile aujourd'hui de nous faire croire aux prestiges de la noblesse, à l'infailibilité du pape, à la candeur des prêtres, qu'à la vérité des présages ou de la magie, aux oracles d'Apollon, et à la mission de Mahomet; l'erreur et l'imposture une fois reconnues, sont discréditées à jamais, et celui qu'on avait pris pour un Dieu, sous le masque, ne peut plus passer que pour un baladin ridicule quand l'illusion est détruite.

Mais s'il est vrai que chacun n'aspire à un nouvel ordre de choses que pour son avantage particulier, si chacun n'y contribue qu'en raison du profit qu'il en espère, ou qu'il en retire réellement, si les royalistes ne desirent le retour de l'ancien régime que par le même motif qui fait desirer aux républicains le maintien de l'ordre actuel des choses; que penser des dispositions de ceux qui sont actuellement en place à recevoir un roi dont le retour est inséparable de leur proscription et de leur opprobre?

Les désordres, les excès de la révolution ont sans doute lassé bien du monde, même parmi ses partisans dans l'origine. Je doute aussi qu'il y en eût beaucoup qui voulussent la recommencer au même prix, elle a peut-être usé une

partie de l'énergie de ceux qui , courant après la *liberté* , l'*égalité* de 1793 , prônées avec tant d'emphase par des charlatans de mauvaise foi , n'ont embrassé que des chimères , des idées métaphysiques qu'ils ne concevront jamais , et qui sans doute ne feront jamais leur bonheur ; mais il ne faut pas en conclure pour cela que *sur cent français , quatre - vingt - dix - neuf desirent sciemment la royauté héréditaire , et le rétablissement exclusif du trône des Bourbons.*

J'ai fréquenté la capitale , les campagnes et les armées , j'y ai vu des gens de toutes les opinions et de tous les partis ; un très-petit nombre est d'accord sur le mode de gouvernement qui conviendrait à la France dans l'état actuel des choses ; bien peu savent ce qu'ils veulent ou ce qui leur convient : sur cent citoyens , dix peuvent à peine comparer deux idées politiques . Comment auraient-ils une volonté prononcée sur la république ou la monarchie ? Il faudrait commencer par s'entendre sur la signification des mots ; mais tous , à quelques énergumènes près , tirés du parti des *royalistes* et des *jacobins purs* ( ou renforcés ) qui ne forment pas entre eux un centième de la population ; tous , dis-je , craindraient une révolution nouvelle comme la peste ; tous sont las des secousses et des commotions qui

les ont froissés ; tous ne desirèrent que la paix et l'amélioration successive du gouvernement actuel ; chacun veut jouir de soi-même et des débris de sa fortune , après la tempête , sans se soucier même de disputer davantage sur des abstractions politiques , sur la préférence que la république doit avoir sur la monarchie , ou la monarchie sur la république ; tous sont d'accord aujourd'hui que le meilleur gouvernement sera celui *sous lequel ils vivront plus heureux , quelque nom qu'il porte , et quelqu'en soit le chef* ; ceux-là seuls qui soupirent après les emplois éminens et pour qui une autorité nouvelle dans la république ou sous la monarchie sont devenus nécessaires , desirent et provoquent un changement qui les mette sur le pinacle , chacun dans leur sens ; mais certes , c'est le très-petit nombre , et comme on est assuré qu'il travaille bien plus pour lui que pour l'intérêt public , la masse du peuple ne doit pas prendre un grand intérêt à ses succès , ni faire de grands efforts pour les favoriser , elle doit bien plutôt dire comme l'âne de la fable :

« Que m'importe de qui je porterai le bât » ? et laisser disputer entre eux ceux qui voudraient jouir du butin.

Alors , puisque le parti dominant est évidem-

ment celui des *quiétistes*, puisque de l'aveu même de Malet-du-Pan et de l'auteur des Adieux, « les » royalistes attendent Louis XVIII comme les » juifs attendent leur messie, que tout le zèle des » plus braves se réduit à déclamer, *les pieds sur* » *les chenets*, contre les lâches qui, sans doute, » ne le sont pas plus qu'eux; » quelle crainte peut concevoir Bonaparte de leurs efforts? quelle raison d'intérêt politique aurait-il pour la nation et pour lui *de prendre la seconde place* quand il peut conserver la première? quelle est la garantie, quelle est la sûreté qu'il trouverait pour sa gloire et pour sa personne dans le sacrifice qu'on lui demande? aucune, sans doute. Les rois ne sont pas plus reconnaissans que les républiques, et Louis XVIII ne serait pas le premier ingrat qui aurait brisé le marchepied qui lui servit pour arriver au trône.....

Bonaparte, pour se maintenir au consulat, a pris, de l'aveu même de l'auteur de l'écrit que je réfute, un parti qui fera facilement oublier *le tendre amour* que la brillante société pourrait avoir conçu pour Louis XVIII.

« Lorsque le premier Consul, dit-il, a ouvert » les bals, il a fait naître plus de *sentimens heu-* » *reux* que le jour où il a ouvert les prisons : en

» encourageant les plaisirs , en tolérant sur la  
 » scène des idées monarchiques , il semble dire  
 » aux Français : Vous cherchez le bonheur , vous  
 » le trouverez à l'Opéra ; vous voulez un roi , allez  
 » le chercher au théâtre ; chantez , dansez et laissez-moi  
 » régner sur vous en paix. »

Ce sarcasme , qui trahit le secret de l'auteur des Adieux , dit bien plutôt à ceux qui veulent l'entendre :

« Quelle est la chimère après laquelle vous  
 » courez ? sont-ce les bals ? sont-ce les plaisirs qui  
 » existaient sous la monarchie que vous regrettez ?  
 » eh bien ! des tyrans inquiets et faibles les avaient  
 » fermés , je vais les rouvrir avec sécurité , parce  
 » que je ne crains point de conspiration , sur-tout  
 » de la part des gens qui dansent et qui n'y auraient  
 » aucun intérêt.

« Vous pouvez faire tout ce que vous fesiez sous  
 » la monarchie ; vous pouvez vous livrer au luxe ,  
 » aux plaisirs , à la folie , puisqu'ils vous sont nécessaires ;  
 » ils vous amusent , ils ne nous nuisent point , au contraire ,  
 » ils fournissent à la fois aux ouvriers de quoi vivre ,  
 » et de quoi payer leurs contributions ; ce n'est pas la  
 » peine de faire tant de bruit ; et comme le mot ne fait rien à la  
 » chose , soyez heureux sous un gouvernement qui vous protège  
 » et vous garantit toutes les

» jouissances *réelles* que vous pourriez vous procurer sous la monarchie. »

Que répondrait à ce langage simple et vrai cette jeunesse brillante, pour qui les plaisirs sont la grande affaire; qui joue, qui chante, qui danse et bâille en *domino*, qui ne se dit royaliste que parce que c'est le ton de la *bonne compagnie*, mais qui ne voudrait pas qu'il lui en coûtât une heure de ses plaisirs, un seul doigt de la main, pour ouvrir la porte à ce *monarque adoré*, sous l'empire duquel ils ne danseraient pas plus gaîment qu'aujourd'hui!....

Voilà donc, de l'aveu même de l'auteur des *Adieux*, les ennemis les plus redoutables de la république, ce sont ces *Parisiens, éternels approbateurs de tout ce qui se fait au milieu d'eux, qui approuveraient l'arrivée de Louis XVIII aux Thuilleries comme ils ont approuvé le 18 brumaire et la journée de Saint-Cloud*, et c'est de là qu'il conclut, d'après un conseiller d'état, dont le témoignage n'est pas plus infallible sans doute, que l'infaillibilité du pape, « que sur cent français quarantevingt-dix-neuf demandaient un roi. »

Mais si les *Parisiens* approuvent tout, s'ils sont en politique comme pour la mode, les régulateurs absolus de toute la France, pourquoi Bonaparte tenterait-il de leur faire approuver le retour de la

monarchie héréditaire, lorsqu'ils approuvent un ordre de choses qui lui convient beaucoup mieux? Pourquoi courir les risques d'un événement, où, dans tous les cas, il n'aurait qu'à perdre, et qui, s'il ne réussissait pas, le conduirait évidemment à l'opprobre, comme traître à la patrie!

Jusqu'ici nous avons raisonné comme si l'empire de la mode pouvait tout, et comme si les Parisiens tenaient exclusivement le sceptre de la politique, cependant c'est une grande erreur d'y compter.

Tant que les Parisiens n'ont suivi que l'impulsion générale de l'opinion publique, tant qu'ils n'ont secondé que les élans généreux des départemens, ils ont eu l'air de consommer l'ouvrage déjà préparé partout; et comme il faut que tout parte d'un centre commun, il était convenable que le point de réunion fut à Paris, comme la capitale de l'empire; c'est ainsi que dans les premiers jours de la révolution tous les ferments de réformes, préparés en Bretagne et ailleurs, sont venus faire leur explosion à Paris; c'est ainsi que les Marseillais sont venus au 10 août culbuter le trône que les Parisiens seuls n'avaient pu faire chanceler au Champ-de-Mars.

Aussi, tant qu'il ne fut question que d'idées libérales, de destruction d'abus, d'opérations

grandes et généreuses , de rétablissement des droits d'un peuple avili par le despotisme de plusieurs siècles , de justice et de raison , la France entière applaudit à tout ce qui se faisait à Paris : mais lorsque la révolution fut souillée par le meurtre des prisonniers d'Orléans ; lorsque aux yeux du peuple lâche de la capitale , on eut égorgé au 2 et 3 septembre des prisonniers sans défense ; lorsqu'au 31 mai une commune audacieuse et de vils sicaires eurent profanés le sanctuaire des lois et mis aux fers , pour les traîner ensuite à l'échafaud , les représentans fidèles de la nation , alors on vit sans doute que le Calvados , la Gironde , les départemens méridionaux n'approuvaient pas aussi facilement tous les crimes qui souillaient la capitale , et sans la froide apathie des départemens du nord , sans la terreur que promenaient partout les proconsuls féroces , sans un concours d'événemens et de succès qui paraissent maintenant incroyables à ceux qui y réfléchissent , si la guerre civile eût éclaté d'après les brandons allumés dans Paris , au foyer du délire et de la fureur , « le voyageur étonné chercherait , peut-être aujourd'hui , sur quelles rives de la Seine fut autrefois cette ville fameuse (1). »

---

(1) Paroles d'Isnard.

C'est d'après ces principes et par la même raison que les départemens ont approuvé le 14 juillet, le 9 thermidor, le 18 brumaire et toutes les époques qui ont signalé la chute des tyrans et le retour à des principes de modération et de justice; mais quel autre qu'un royaliste aveugle peut soupçonner que quand même *le peuple de Paris, le meilleur des peuples*, (suivant l'expression de l'auteur des Adieux), ce qui voudrait dire en bon français, *le plus lâche et le plus inepte*, souffrirait qu'on proclame le roi dans ses murs, qu'est-ce que cela produirait pour le reste de la France? croit-on que tout finirait là, et que tous les hommes qui ont tenus à la révolution, tous les militaires, tous les fonctionnaires publics, tous les acquéreurs de biens nationaux, qui composent plus des trois quarts de la nation, courberaient paisiblement la tête sous le joug?

C'est alors que chacun ayant à défendre véritablement *sa liberté individuelle*, son existence, ses propriétés, son honneur et sa gloire, on verrait renaître de sa cendre cette énergie sublime des premiers jours de la révolution, elle aurait même un véhicule de plus et une fixité inconnue alors, la conservation des droits conquis et reconnus de la nation, celle de ses propriétés anciennes et modernes, la crainte d'un avenir affreux,

de l'oppression et des vengeances incalculables ; aigries pendant une longue résistance , et les malheurs mérités de ceux qui ne croiraient jamais faire assez pour les réparer ; car comment tracer les limites où s'arrêtera celui qui , la force en main , se déclare seul arbitre dans sa propre cause ?

*Croit-il (Bonaparte) , continue l'auteur confiant des Adieux , que les Parisiens hésitassent à accueillir celui qu'on attend , c'est-à-dire le roi , puis qu'on n'a pas hésité d'abord à l'accueillir lui-même , lui qu'on n'attendait pas ?*

Voilà , sans doute , un des plus forts argumens et la plus piquante antithèse qu'on put employer dans cette matière !....

Qui est-ce qui attend Louis XVIII ? quels sont les hommes qui rêvent son retour ? Des gens tout aussi nombreux , et aussi sensés que ceux qui attendent le messie ! Quel bonheur , quelle prospérité rapportera-t-il à la France en arrivant ? où sont ses trésors ? quels peuvent être les bienfaits de ceux qui vivent d'aumône , dans la misère et dans l'opprobre , chez les peuples étrangers qui les méprisent tout autant que nous.

Ne faudrait-il pas au contraire , suivant les maximes de l'Évangile , qu'ils ne manqueront pas d'invoquer à leur manière , « habiller ceux » qui sont *nuds* , nourrir ceux qui ont *faim* , don-

» ner à boire à ceux qui ont *soif*? » Ne vous ferait-il pas dire par la bouche des prêtres : « Que Dieu » donne les mauvais rois dans sa colère, et qu'il » n'en faut pas moins obéir aux injustices et bénir » la main qui nous frappe. » Toutes les vexations, toutes les tyrannies, ne seraient-elles pas peintes comme un châtement de Dieu, encore beaucoup au-dessous de nos fautes? Qui sait même si nous n'en serions pas réduits à remercier à la fin nos *maîtres* de ce qu'ils auraient conservé, de notre existence, pour leur utilité personnelle ?

Voilà tout ce que nous apporterait celui qu'attendent les royalistes, avec une sainte confiance; voilà le potose et le pactole qu'ils feraient rouler parmi nous; voilà les justes motifs de l'accueillir avec bien plus d'empressement qu'on n'a accueilli Bonaparte *qu'on n'attendait pas* !

Pour réfuter cette assertion de l'auteur des *Adieux*, s'il pouvait exister encore quelque parallèle, aux yeux de la nation, entre Bonaparte et Louis XVIII, je ne voudrais opposer à ce royaliste conséquent qu'un témoignage qu'il ne récusera pas sans doute, puisque c'est le sien propre; voici ce que la force de la vérité lui arrache page 8 et 9 de son avant-propos :

« Les revers de Bonaparte devant Saint-Jean » d'Acre, dit-il, remplissaient la France d'in-

» quiétude, lorsque tout-à-coup le bruit se répand  
 » qu'il est arrivé à Fréjus ; l'étonnement, l'intérêt  
 » qu'inspire un sort *extraordinaire*, les malheurs  
 » où la France était plongée, les menaces des fac-  
 » tieux, les revers de nos armées et le besoin  
 » qu'avait la république *d'un sauveur*, tout con-  
 » court à l'environner des hommages *d'un peuple*  
 » *enivré* ; il traverse les provinces méridionales au  
 » milieu des acclamations de *l'enthousiasme* ; les  
 » bruits de paix se sèment sur son passage, on  
 » oublie qu'il a quitté l'Égypte comme autrefois  
 » les enfans d'Israël, et que les armées de Pharaon  
 » sont à sa poursuite ; les vœux de la France le  
 » devançant à Paris, chaque parti l'environne et  
 » veut se recruter *de cet homme miraculeux* qui  
 » semblait revenir triomphant du rivage des  
 » morts.»

Quelle contradiction entre ce paragraphe et celui où l'on voudrait faire entendre que Louis XVIII est attendu avec bien plus d'empressement que ne l'était Bonaparte lorsqu'il est arrivé au Consulat ?

Où sont les titres de recommandation ? Quels sont les exploits par lesquels s'est signalé le prétendant depuis la guerre ( qu'on semble ne faire que pour lui ) ? Par quels traits d'héroïsme peut-il espérer de remuer l'enthousiasme d'un peuple

déjà blasé sur ce point, par les merveilles et les prodiges enfantés par la révolution.

Quels titres chez un peuple qui n'estime plus les hommes que par les talens, par le génie, par le courage, par le bonheur même, et par les qualités brillantes, peut opposer le prétendant à la gloire et à la puissance de Bonaparte ?

Si tous les peuples qui ne languissent pas sous la servitude, sont imbus de cette maxime naturelle, *que le plus grand, le plus habile, celui qui a le plus de génie est par cela seul le plus digne de lui commander*; si les hordes même des sauvages ont le bon esprit de choisir pour chef le plus marquant d'entre eux, alors quand le fait et le droit dévolu par le consentement de la majorité, se trouvent réunis dans les mains de celui dont la sûreté personnelle est liée à l'intérêt de la nation, à ses nouvelles habitudes, à sa gloire, à son existence, quel espoir peut-il rester à Louis XVIII de remonter sur le trône par la seule force de la persuasion et de la *légitimité* des droits qu'il allègue ?

Comment se partisans peuvent-ils se faire illusion au point de croire imposer silence à de si grands intérêts par des écrits futils et si peu raisonnables (1) ?

---

(1) Le pamphlet *des Adieux*, est sans doute un de

« Bonaparte, dit-il, n'a qu'un signal à donner  
» pour éviter à la France les horreurs de la guerre,  
» et pour échapper lui-même aux embarras d'une  
» autorité *chancelante* ; et s'il ne se déclare pas  
» aujourd'hui, que le péril presse et que tout le  
» monde est disposé à le seconder, il faut croire  
» qu'il ne le veut *plus*. »

Mais quel homme sensé a jamais pu croire que Bonaparte aie songé à mettre la couronne sur la tête de Louis XVIII ? Quand même il ne serait pas question de sa gloire, il sait parfaitement que le petit nombre disposé à le seconder ne le sauverait pas des reproches et de la fureur d'un peuple indignement trompé ; c'est alors qu'au lieu de faire cesser les horreurs de la guerre, dont la victoire a porté le théâtre sur le territoire de nos ennemis, on verrait la guerre civile et étrangère désoler nos belles contrées ; c'est alors que les différentes factions, qui ne sont point d'accord sur celui qu'il convient de préférer pour roi, ressusciteraient toutes leurs prétentions.

Ceux qui veulent un roi de la maison d'Orléans,

---

ceux que le comité anglais salarient à grands frais : on va voir comment les avocats de Louis XVIII gagnaient leur argent.

ceux qui desirent le prince de Condé, ceux qui attendent Louis XVIII, ceux qui demandent un prince étranger, ceux qui n'en veulent d'aucune espèce, ceux qui rappellent le règne du jacobinisme, ceux qui défendent la république et le gouvernement actuel; en un mot, tous les hommes qui diffèrent de manière de voir et d'intérêt, ayant chacun des espérances et des prétentions plus ou moins fondées, se diviseraient en autant de partis, qui, à travers des flots de sang, nous conduiraient nécessairement au déchirement et à un partage de la France, tel que celui de la Pologne; c'est bien là, sans doute, le vœu le plus cher du cabinet de Saint-James; mais Bonaparte n'a pas d'assez fortes raisons pour le seconder: il n'y a pas de bon français qui puisse le vouloir. Ce n'est pas pour cela, sans doute, que Bonaparte marche en Italie à la tête de l'armée de réserve; ce n'est pas pour cela que le brave Moreau conduit nos phalanges victorieuses dans le cœur de l'Allemagne.

Aussi, par une contradiction assez plaisante, l'auteur des Adieux dit-il, « Que les espérances » des royalistes seront déçues, et que leur espérance » est le marchepied du trône sur lequel Bonaparte » va s'asseoir.

» *Pourquoi donc, continue-t-il, les royalistes qui*  
 » *sont la partie la plus éclairée de la nation ont-*  
 ils

» ils tant de disposition à être dupes ? Pourquoi  
 » ne saisissent-ils presque jamais le véritable côté  
 » des choses ? »

C'est sans doute parce qu'ils ne sont pas *la partie la plus éclairée de la nation* ! et c'est parce que l'auteur des Adieux est lui-même dupe de ses espérances et de ses desirs qu'il a jeté dans le public un ouvrage qui ne doit toute sa vogue qu'à l'illusion mensongère qu'il a nourri, pour un instant, dans l'esprit de ceux qui calculent tous les événemens futurs sur leurs desirs aveugles et insensés, sans avoir jamais aucun moyen raisonnable de parvenir à leur but.

Aussi l'auteur des Adieux convient-il « que c'est » la bigarure d'idées des royalistes, cette divagation de systèmes qui a contribué à créer parmi eux tant de partis, et qui accrédite encore aujourd'hui les opinions les plus fausses. »

Chacun de ces partis en disant autant de ses adversaires, et agissant en conséquence, on peut juger par cela seul combien sont dangereux des gens qui, de l'aveu même de ceux qui cherchent à les électriser, manquent *de lumière et de courage* (1), Bonaparte peut prendre des avis salutaires dans les ouvrages même de ses ennemis !

---

(1) Voyez la page 26 de la troisième édition des Adieux.

Les républicains peuvent aussi prendre de très-bonnes leçons dans un livre destiné pour les royalistes.

Avec l'air de déplorer la chute de la *souveraineté* du peuple, de la représentation nationale, qui, certes, n'intéressent pas beaucoup un royaliste, l'auteur des Adieux fait, sans s'en douter, l'apologie de la journée de Saint-Cloud et de la constitution de l'an 8.

Tout le bien qu'il dit de la constitution de l'an 3, tout le regret qu'il témoigne de ce que *le monument législatif s'est écroulé par un souffle de Bonaparte*, annonce que la constitution actuelle, que le régime consulaire, qui a remplacé le directorial, est plus redoutable aux royalistes que le précédent, et que conséquemment il doit mieux convenir aux républicains.

En effet, comment concevoir qu'un royaliste puisse sincèrement s'apitoyer sur le sort de *la souveraineté du peuple*, sur celui de *l'égalité*, de *la liberté*, qu'il regarde comme des mots vides de sens: celui qui verse des larmes en pareil cas sur la constitution de l'an 5, ne semble-t-il pas laisser échapper de son cœur ces beaux vers de Racine :

.....

..... Ha! qu'il est doux de plaindre

Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre!

Aussi l'auteur des Adieux , qui compte bien plus sur les poignards que sur la force de ses raisons , s'écrie-t-il , dans son enthousiasme *patriotique* :  
 « Que sont devenus tous nos Brutus ? il serait bien » temps qu'ils se *montrassent* , car on ne peut plus » douter que *César n'aie passé le Rubicon !... »*

Ainsi ce n'est plus pour l'intérêt de Louis XVIII , ce n'est plus pour celui de la monarchie qu'il s'agit de combattre et d'agir , c'est , au contraire , contre le *despotisme de Bonaparte* que l'auteur des Adieux invoque le fanatisme des *Brutus* !

C'est parce que Bonaparte a pris *des leçons de politique en Orient* ; c'est parce qu'on ne trouve plus aucun vestige de liberté dans sa conduite ; c'est parce que dans ses proclamations il ne laisse pas même aux républicains la consolation d'entendre parler de république , qu'il est bien plus simple de rétablir la monarchie héréditaire ! C'est pour relever le despotisme *monarchique* , qu'il faut renverser celui de *Bonaparte* , et c'est au nom de la *liberté* et de la *république* que ce grand œuvre doit s'opérer par les mains des factieux !...

Voilà comment l'auteur des Adieux , par une franchise précieuse , convient que le jacobinisme effréné peut aller de pair avec le royalisme , et qu'ils peuvent se servir mutuellement de point d'appui !

Que de révélations importantes ! quelles leçons dans ce peu de mots , pour ceux qui veulent y voir clair ! Les royalistes sentent toute l'insuffisance de leurs moyens , ils sentent même qu'ils manquent de *lumières* et sur-tout de *courage* pour faire une explosion et opérer un bouleversement ; ils connaissent l'énergie , ou plutôt la fougue aveugle de la tourbe des niveleurs , qui ne raisonne pas ; ils les appellent comme auxiliaires , ils les poussent à l'avant-garde pour leur faire porter et recevoir les premiers coups (1), et ils se rangent dans la réserve pour recueillir le butin sans danger !

C'est presque toujours ainsi que se sont préparés tous les mouvemens contre-révolutionnaires ; les royalistes , bien convaincus que dans tous les pays du monde , on déteste bien plus le trouble et l'anarchie que l'on n'aime la république ou telle autre forme de gouvernement , ont toujours entretenus des émissaires qui , gagés ou trompés , n'ont jamais manqué de pousser à l'extrême toutes les *mesures révolutionnaires* ; c'est pour cela peut-être que les gens sensés ont toujours mis les royalistes et les jacobins sur la même ligne ; c'est pour cela qu'on entretint si long-temps la guerre de la Vendée , et c'est sans doute pour les punir

---

(1) Comme les Anglais faisaient des Russes en Hollande.

de leur attachement à la république qu'on a fait périr pendant le règne de la terreur tant de républicains éclairés et vertueux.

Mais ces moyens sont usés, le peuple est las de troubles, de révolutions, d'anarchie et de discorde; il veut enfin la paix et le repos, il l'appelle à grands cris, il ne se battra plus pour des abstractions et des chimères; et si l'auteur des Adieux, dans les reproches qu'il fait à Bonaparte, entend par *idées républicaines* toutes les extravagances révolutionnaires qui, pendant dix-huit mois, ont volcanisé les têtes en France, il convient que Bonaparte a rendu un bien grand service à la patrie *en désenchantant toutes ces idées*, qui n'avaient d'autres base que l'illusion, et d'autre excuse que le délire.

Au reste, si depuis le 18 brumaire « les esprits » se sont accoutumés à envisager *l'unité* comme « le principe de l'ordre, » qu'est-il besoin d'aller chercher dans la monarchie cette *unité* qui se trouve dans le gouvernement actuel; qu'importe que l'action du gouvernement soit dirigée par un Consul ou par un Monarque, le mot change-t-il quelque chose à l'effet qui en résulte? et s'il est vrai que la divergence des idées, ou les intérêts contraires de cinq directeurs, de cinq ou vingt administrateurs qui ne s'entendaient point ou qui

troublaient tout , entravaient nécessairement la machine ou la dirigeaient mal , l'obstacle n'est-il pas levé par l'établissement d'un premier Consul , d'un préfet , d'un sous-préfet , d'un maire , etc. ? Le gouvernement ne reprend-il pas alors toute son activité , comme il l'avait sous la monarchie ? ne trouve-t-on pas par-tout *l'unité d'action* , ce point central aussi nécessaire dans la marche du gouvernement que dans la conduite d'une armée ? et qu'est-il besoin alors de changer l'ordre actuel des choses , pour avoir en dernière analyse le même résultat , quant aux effets ?

L'auteur des Adieux l'a bien senti , lorsqu'il se déchaîne avec tant de véhémence contre *l'usurpation* de Bonaparte ; il reconnaît bien que le gouvernement actuel est plus fort et mieux combiné que celui du directoire ( et c'est ce qui le blesse ) , puisqu'il convient « que l'Autriche et l'Angle- » terre , qui sont entrés en négociations avec le » directoire , n'ont pas voulu entendre les propo- » sitions du premier Consul » .

Ce ne serait pas , à mon avis , un argument bien puissant que celui-là ; il me semble , au contraire , qu'une manière assez juste de raisonner en politique , serait de s'attacher d'autant plus à une forme de gouvernement , qu'elle est désapprouvée et plus redoutée de nos ennemis ; et ce n'est peut-être pas

un éloge indifférent, du gouvernement actuel, que la critique que Mallet-du-Pan, les étrangers et royalistes en ont faite.

Aussi, lorsque l'auteur des Adieux, après avoir appelé les poignards des Brutus vivans, évoque *les mânes et les ossemens des morts* que le glaive a moissonné dans les départemens de l'Ouest; lorsque sans s'appercevoir qu'en appelant la *vengeance*, il appelle la destruction du reste de ces malheureux égarés par le fanatisme des prêtres et l'orgueil de la noblesse; que ceux qui les arment, qui les soudoyent, sont leurs assassins et leurs bourreaux, tandis que Bonaparte leur donne la paix et oublie leurs erreurs; par toutes ces déclamations, dis-je, l'auteur des Adieux rend un hommage bien plus réel à la préférence du gouvernement actuel sur ceux qui l'ont précédé, que s'il en disait du bien.

C'est pour cela que, comptant essentiellement sur l'effet de la peur qui, jusqu'ici, a produit tant de miracles, et croyant épouvanter Bonaparte par des fantômes, l'auteur des Adieux s'écrie d'une voix prophétique : « Voyez affluer au sein » de la capitale ces hommes *au front menaçant* » qui laissent lire dans leurs regards une révo- » lution nouvelle, et ces factieux qui étaient dé- » sunis, et que la fureur de la vengeance semble

» rapprocher, et cette foule d'aventuriers qui ont  
 » besoin d'ébranler un gouvernement *pour diner*,  
 » et qui disent comme Job, *que l'or vient de*  
 » *l'aquilon.* »

C'est comme s'il disait : « Venez, vous tous  
 » qui vous êtes signalés par quelques traits de  
 » férocité et de brigandage, affluez au sein de  
 » la capitale où le trouble et l'*incognito* sont  
 » plus faciles; venez faire une révolution nou-  
 » velle : vous étiez désunis, la vengeance doit  
 » vous rapprocher ; vous trouverez *de l'or et du*  
 » *pain* si vous renversez le gouvernement ; soyez  
 » jacobins ou royalistes , peu nous importe ,  
 » pourvu que nous parvenions à nos fins et que  
 » vous nous serviez , et si nous pouvons venir  
 » à bout *de faire gouverner la république au coin*  
 » *des bornes* , c'est-à-dire , de remettre le pou-  
 » voir entre les mains de la multitude abusée ,  
 » nous sommes bien assurés de le faire passer  
 » promptement entre les mains d'un roi, dont  
 » on bénira l'arrivée comme celle du messie. »

Voilà toujours les mêmes chimères dont se  
 bernent les royalistes, voilà les provocations dont  
 certains patriotes exaltés, souvent de bonne foi,  
 ont été dupes ; il n'y manque plus que le res-  
 sort et l'à-propos, qui ne reviendront plus...

• Pour rendre l'image de notre situation plus

sensible , l'auteur nous présente le spectacle *d'une tempête éclatant sous un ciel serein*, il peint le contraste du *calme apparent* et de *l'orage qui nous menace.....*

Cette figure est belle , elle est brillante , elle flatte agréablement l'oreille du lecteur ; mais nous avons vu jusqu'ici tant de *tempêtes réelles*, que celle qui n'est qu'en peinture ne va pas jusques à l'ame, et l'on jouit toujours de la tranquillité en attendant mieux.

*Ce mieux* serait sans doute la paix , attendue depuis si long-temps. Bonaparte a voulu la donner à l'Europe, mais l'Angleterre et l'Autriche l'ont refusée : les puissances ( dit l'auteur des Adieux ) « se sont effrayées de voir *le jacobinisme royalisé* » et toujours prêt à se déborder d'une manière, » d'autant plus funeste pour la tranquillité des » états , que ses convulsions doivent avoir cet en- » semble et cette direction que donne *l'unité de* » pouvoir et de volonté. »

C'est pour avoir *l'unité de pouvoirs et de volonté* dans le gouvernement , que les royalistes et les puissances étrangères se tourmentent depuis si long-temps ; c'est pour cela ( à les entendre ) qu'on a répandu tant de flots de sang , et lorsque on leur offre à la fois la paix et *l'unité de pouvoirs et de volonté*, elles n'en veulent

plus; quelle bisarrerie ! Ce sont des enfans qui n'ont pas plutôt les joujoux qu'ils avaient désirés, qu'ils les brisent capricieusement sous leurs pieds!.....

» Ils sont effrayés de voir le *jacobinisme royalisé* ! »

Mais il semble que ce serait encore là ce qui devrait le mieux leur convenir. Les *jacobins* et les *royalistes* ( à tout prendre ) ne diffèrent pas beaucoup dans leurs principes et dans leur but; les uns et les autres veulent régner *despotiquement*, les chefs de chaque parti, sous le nom *du peuple*, ou sous le nom *du roi*, ne songent jamais qu'à leur fortune et à leur autorité personnelle, tous écartent le joug des lois comme trop gênant, et y substituent leur volonté particulière: également intolérans et persécuteurs par principes, ils ne trouvent de talens et de vertus que dans eux-mêmes ou leurs partisans; ils n'admettent de sagesse et d'héroïsme que dans leurs conseils et leurs actions; ils devraient donc moins se dépriser puisqu'ils se ressemblent si fort. D'où je conclus, que c'est justement parce que le *jacobinisme* n'est pas *royalisé* dans le gouvernement actuel, que les royalistes, les *jacobins* et les puissances étrangères font tous leurs

efforts pour le renverser ! cet argument me paraît sans réplique.

L'auteur des Adieux vient lui-même à l'appui de mon opinion ; il convient , page 39 , « que » c'est précisément parce que nous avons un gouvernement *fort* qu'on nous fait la guerre , et » qu'on redoutait moins les jacobins , parce que » leur doctrine était *devenue odieuse aux peuples.* »

S'il en est ainsi , c'est une raison de plus pour nous de fortifier le gouvernement de tous nos moyens , afin qu'il résiste aux attaques de ses ennemis , et qu'ils ne puissent pas l'affaiblir ; c'est une preuve que la doctrine de Bonaparte ne ressemble pas du tout à celle des jacobins , puisqu'au lieu d'être odieuse aux peuples , celle-ci ne déplaît qu'aux rois , et « qu'ils ne lui font la guerre que » parce qu'ils sont intéressés à ne pas souffrir le » triomphe *d'un usurpateur !* »

C'est donc pour l'intérêt particulier des rois d'Angleterre et d'Autriche que le sang coule à grands flots sur les champs de bataille. Les peuples auxquels la doctrine de Bonaparte ne fait aucun mal , et qui même s'en accommoderaient fort bien , si on les consultait , ne sont comptés pour rien dans ce grand procès : ce sont des bêtes de somme que l'on charge et que l'on sacrifie au caprice , à l'orgueil et aux craintes chimériques

ou mal entendues de ceux qui les gouvernent;

Voilà donc la juste cause de cette guerre aussi longue que désastreuse ! Les rois d'Angleterre et d'Autriche craignent pour eux la contagion de l'exemple de la révolution française, et précisément ils s'exposent, en continuant la guerre, à l'invasion de nos troupes et de nos principes....

Pour *couper la tête de l'hydre* qui leur offre la paix, ils courent risque de perdre la leur par l'issue de la guerre!.. Les chances ont déjà variés bien des fois, elles peuvent varier encore; ou plutôt la variation est déjà commencée. Les triomphes des armées du Nord et d'Italie ont mis dans le temps l'Autriche à deux doigts de sa perte. La coalition obtint quelques succès en Italie, pendant la campagne dernière; mais Suwarow fut battu complètement en Suisse. Les Anglais et les Russes furent chassés honteusement de la Hollande; le général Moreau a déjà mis en pleine déroute les Autrichiens dans la Souabe; une armée nombreuse et formidable traverse les Alpes et va mettre en Italie les Autrichiens entre deux feux; quelle sera l'issue de cette résistance à la paix offerte ! Il faudra toujours finir par l'accepter ou la demander. Autant et mieux valait-il pour *les souverains légitimes*, se résigner de bonne grâce à un ordre

de choses qu'il n'est pas en leur pouvoir d'empêcher, et qu'il est peut-être imprudent de leur part de contrarier trop long-temps (1).

---

(1) Je ne sais pas trop ce qu'on entend par *souverains légitimes* :

Si l'on veut indiquer par-là ceux en qui réside légitimement la souveraineté, l'expression est insignifiante; car la *souveraineté* ne pouvant résider que dans la nation, qui seule a le droit de fixer les conditions du pacte social, elle ne peut pas n'être pas légitime dans ses mains.

Si au contraire on entend par ces expressions impropres *les princes ou les magistrats légitimes*, certes ceux que le peuple ou ses délégués ont choisi nominativement, ont un droit bien plus légitimement acquis au gouvernement de l'état que ceux qui y arrivent par succession, puisque les uns ont pour eux le fait positif de l'élection, tandis que les autres n'ont que la présomption *que le peuple voudra bien ratifier l'indication de l'usage qui les appelle au trône*; usage qui ne peut d'abord être introduit que par l'erreur ou par la force, qui ne font pas droit, et qu'un peuple peut toujours révoquer quand bon lui semble. C'est pour cela sans doute que se fait la cérémonie des couronnemens. A moins qu'on ne tienne en principe fondamental, qu'on peut hériter *légitimement* d'un peuple comme d'un troupeau; que c'est une propriété qu'on peut acquérir comme un domaine; et que, malgré son absurdité injurieuse pour le genre humain, il n'y aie encore des hommes assez stupides et assez vils pour admettre contre eux-mêmes le raisonnement de Caligula, et dire comme lui : « Que comme un pâtre est d'une nature

» Mais, dit-on , la force même de notre gou-  
 » vernement tient à une cause qui est peu faite  
 » pour rassurer l'Europe ; la force du gouver-  
 » nement est dans ses troupes. »

Hé quoi ! pour *rassurer l'Europe* , c'est-à-dire les cabinets de Saint-James et de Vienne, qui nous font la guerre , pour obtenir la paix il faut affaiblir nos armées, licencier nos troupes ; il faut, comme le lion amoureux , nous laisser arracher les dents et les griffes !

L'expédient est assez commode , il est même sûr pour nos ennemis ; mais je doute que Bonaparte soit jamais convaincu de l'efficacité du remède.

Au reste, le gouvernement n'est pas seulement fort *parce que la guerre met à sa disposition des moyens extraordinaires* ; il aura la même force en temps de paix , parce que tant que la constitution actuelle subsistera , il aura toujours pour lui *l'unité* d'action et de volonté qui fait essentiellement la force (1) , il puisera de plus sa force morale dans la confiance qu'il doit nécessairement inspirer , tant qu'il marchera d'après

---

» supérieure à celle de son troupeau, les rois sont des  
 » dieux , ou que les peuples sont des bêtes. »

(1) *Vis unita fortior.*

les principes de justice et de modération que Bonaparte a manifesté jusques ici.

Quant à sa force physique, elle est, à l'égard des puissances étrangères, quoiqu'en dise l'auteur, le *paladium* des deux autres; les rois ne connaissent d'autre justice que leur volonté, et le droit du canon. Donc, *lorsque c'est la force qui fait droit, il faut faire en sorte d'être le plus fort pour avoir raison*; jusqu'à ce qu'il y ait des tribunaux établis pour juger les querelles des rois, jusqu'à ce que le beau rêve de l'abbé de Saint-Pierre soit réalisé, il faudra toujours, pour n'être pas pris au dépourvu, avoir la main sur la garde de son épée; sans que pour cela cette précaution puisse nuire à la paix; au contraire, on a toujours vu ceux qui la voulaient sincèrement, faire, pour la commander, les préparatifs de guerre les plus formidables, et ce serait la première fois peut-être que, pour assurer la *garantie des traités*, une nation se serait mise à la discrétion de ses ennemis; c'est donc rendre la paix impossible et proposer une guerre d'*extermination*, que d'exiger qu'un état licencie ses armes pour calmer la défiance de ses voisins.

Cette logique n'est pas sans doute celle des cabinets étrangers; ils sont quelquefois plus rai-

sonnables que les royalistes et les émigrés français.

Voyons maintenant ce que l'auteur dit de nos armées , et comment il prophétise les événemens de la guerre.

« La voie des négociations n'a pas réussi à Bonaparte , aussi dit-il aujourd'hui à ses soldats :  
 » *que la paix est dans la victoire* : mais cette route  
 » est plus difficile que jamais ; il faut , pour s'en  
 » convaincre , jeter un coup-d'œil sur nos  
 » armées ».

Hé bien ! que l'auteur jette un coup-d'œil sur l'armée du Rhin ! qu'il juge si la victoire *est plus difficile que jamais* ; qu'il attende l'entrée de l'armée de réserve dans le Milanais , et qu'il calcule le sort futur de l'armée autrichienne prise entre deux feux ; l'impulsion est donnée ; les victoires de Stokac et Mæsskirh ont décidé le sort de la campagne sur tous les points ; la victoire est dans la confiance , et l'ennemi battu doit avoir perdu tout ce que nos troupes ont repris d'énergie et d'émulation par les premiers succès. Que deviennent maintenant ces brillantes antithèses , sur lesquelles l'auteur *des Adieux* s'est égayé ? *Ceux qui se sont tant de fois couverts de gloire* , sont couverts de vêtemens et de nouveaux lauriers : *les vainqueurs du monde* sont encore les

vainqueurs de l'Autriche ; et le général Lecourbe pour donner du pain à ses soldats , n'a plus qu'à les conduire aux magasins de l'ennemi ?

Mais , dit-on « le trésor public est vide , et » les fournisseurs se retirent , parce qu'on n'a » plus d'argent à leur donner , pour les dédom- » mager de la honte dont on les couvre ! »

*Le trésor public est vide !*

Mais nos ennemis sont-ils plus opulens ? Leurs finances sont-elles en meilleur état que les nôtres ? Voyez le tableau que fait de la situation de l'Autriche , une lettre authentique de Vienne , du 20 floréal :

« Il règne dans notre ville une grande pénurie » de numéraire ; l'hôtel de la banque est journal- » lement assiégée par la bourgeoisie. Les porteurs » de billets de 25 et de 50 florins ont beaucoup » de peine à recevoir plus de 5 florins en mauvaise » monnaie , qui n'a pas plus de 70 pour 100 , de » valeur intrinsèque , et de nouveau papier pour le » restant. Si les Français , qui s'approchent de la » Bavière , prennent leur direction sur Ingolstad et » Ratisbonne , l'affluence des porteurs de billets de » banque sera telle , qu'une émeute générale en » sera la suite probable , parce qu'il faudra que la » banque paie , ce qui sera impossible , ou qu'elle se » déclare en faillite , ce qui sera très-dangereux. »

Le trésor public est vide ! Est-ce la faute du gouvernement actuel ? est-ce lui qui a dévoré tout le prix des biens nationaux ? Les contributions de tous les genres , inventées avant lui par ceux qui , la gueule toujours béante , avaient la soif de Tantale , sans en avoir l'impuissance ? Est-ce lui qui a consumé les trésors de la Hollande , de la Suisse et de l'Italie ? Est-ce lui qui a imaginé l'emprunt forcé , la loi des hypothèques et les barrières ?

Au contraire , toutes ces vexations ont été détruites ou modifiées depuis qu'il existe : il en est réduit à réparer les fautes de ses prédécesseurs. Les troupes sont habillées et nourries ; l'esprit d'ordre et d'économie du premier Consul a pénétré par-tout ; *si les fournisseurs pillards se retirent* , il s'en présente de plus modérés dans leurs prétentions : on ne souffrira plus de ces fripons impudens audacieux , dont toutes les fournitures n'existaient *que sur le papier* (1) , qui refusaient d'acheter aux ouvriers ,

---

(1) Le sort du commissaire-ordonnateur Pommier , fusillé à l'armée du Rhin pour avoir dilapidé soixante-quinze mille francs et compromis la subsistance de l'armée , contiendra sans doute ceux qui seraient tentés de l'imiter : cet exemple ramènera la moralité que les Rewbell , les Hausmann , les Schérer et tous leurs courtiers d'Alsace avaient bannis de nos armées.

à 36 francs , des équipages de cavalerie , que le gouvernement leur payait 90 , et dont ils avaient pour *nantissement* le prix d'avance en matières , pourquoi les refusaient-ils ? parce qu'ils trouvaient plus commode *de ne rien fournir* , et *d'acheter* des procès-verbaux *fictifs* , à moitié prix des fournitures réelles.

On a déjà détruit toutes ces entreprises *judaïques* (1), qui , toujours plus insatiables , auraient

(1) Je n'ai cessé , depuis trois ans , d'attaquer le *système* des entreprises des services militaires , comme si évidemment ruineux pour la République , que c'est à lui seul que l'on doit la misère publique et la pénurie des finances.

J'ai proposé , sous le ministère de *Schérer* , de résilier tous les traités d'entreprises et *d'enrégimenter* les équipages d'artillerie , à *l'instar* des autres corps de l'armée : mon travail est resté *bien long-temps* enfoui dans les cartons des bureaux de la guerre ; il a même été noté peu favorablement ( grâce à certains commis , que la République ne paie pas sans doute pour la desservir ) ; et lorsqu'*enfin* la nécessité oblige le gouvernement à donner la préférence à mon projet , lorsqu'on le tire de la poussière , d'autres s'en emparent et en profitent , pour me *punir* d'avoir osé porter la main sur *l'arche d'alliance* ; ils me condamnent à dire comme Virgile :

*Hos ego versiculos feli tulit alter honorem.*

C'est moi qui fit les vers , un autre en a la gloire :

*Sic vos non vobis , &c.*

N'importe , j'ai triomphé de tous les obstacles ; . . . .  
je suis vengé ; . . . . je leur pardonne ! . . . .

*absorbé* tous les flots du Pactole , et les dons de *Midas* leur patron ; qui , jusqu'ici , en ont été quittes pour l'opprobre et la *honte* , trop méritées ; qu'ils ont bus à pleine coupe , et qui devraient en porter par-tout l'empreinte marquée sur le front avec un fer rouge : et certes , c'est parce qu'en ruinant la république , tous ces four-nisseurs traîtres , infidèles lâches et vils royalistes eux-mêmes , pour la plupart , servaient parfaitement les projets du parti , qu'ils inspirent un si tendre intérêt à l'auteur *des Adieux*.

Quel motif puissant pour les réhabiliter dans l'opinion publique ?

Revenons à l'armée.

« Les conscrits , dit-on , s'obstinent à ne point  
 » rejoindre ; ils préfèrent la vie errante des forêts  
 » à la misère qui les attend dans les camps ; les  
 » soldats désertent en foule ; un soldat qui fuit et  
 » qui souvent est forcé de défendre sa vie contre  
 » le parti qu'il abandonne , doit *nécessairement*  
 » grossir le nombre des mécontents ; et le jour  
 » même où il quitte les bannières du gouverne-  
 » ment , il n'a plus qu'à suivre les drapeaux de  
 » ceux qui , dans l'intérieur , n'ont pas renoncé  
 » au projet de le renverser ».

Cette perspective est heureuse ! elle est bien

faite pour encourager la désertion ! Un soldat de la république ne peut quitter ses drapeaux sans exposer sa vie ! Il ne peut les quitter sans passer sous la bannière des royalistes , où sa vie est également exposée aux dangers des combats , comme s'il était dans les rangs républicains ; et si par hasard il est pris , au lieu de partager la gloire et les lauriers de ses camarades , il est ignominieusement traîné au supplice et fusillé : et pourquoi ?

Pour aider à renverser un gouvernement qu'il ne connaît pas , et qu'il ne peut point juger , pour en établir un autre , sous l'empire duquel il ne sera jamais qu'un soldat ou un sujet , et où il ne sera pas plus heureux , quoiqu'il puisse arriver ! Est-ce la peine de renoncer à ses foyers , à sa famille , de s'exposer à une vie errante et vagabonde , d'être confondu avec des brigands ? Tandis que les chemins de la gloire et de l'avancement , sont ouverts avec bien moins de périls à ceux qui restent fidèles à leurs drapeaux !...

Mais c'est une calomnie atroce contre les conscrits , de dire qu'ils s'obstinent à ne point rejoindre. Comment s'est donc formée l'armée de réserve , qui marche actuellement en Italie ? Comment a été recrutée l'armée du Rhin , qui , à l'arrivée de Moreau , était si peu nombreuse ?

Les écrivains anglais sont de meilleure foi sur

les faits que les royalistes. Voici ce que disent leurs écrits les plus récents :

« Si ceux qui cherchent à justifier la continuation de la guerre sur l'éloignement supposé des Français , pour le nouvel ordre de choses , se donnaient la peine d'ouvrir l'histoire , ils verraient que dans les plus grandes crises , sous la monarchie , jamais le gouvernement de France n'a éprouvé tant de confiance de la part du peuple. Que ces personnes calculent le nombre des volontaires qui se sont rendus à l'armée de réserve ; celui des *conscrits qui ont rejoints dans les derniers six mois !* Quelles considèrent la facilité avec laquelle , au milieu des difficultés de toute espèce et de la pénurie des finances , le gouvernement actuel est parvenu à recruter les forces nationales , et à réduire la rébellion de l'Ouest ; et qu'elles nous disent si François I<sup>e</sup> et Henri IV , avec tout le zèle de leur noblesse , aussi souvent factieuse que fidelle , et l'amour que leur portait le peuple , ont reçu de plus fortes preuves d'attachement. »

Il est beau de voir que ce soit nos ennemis du dehors qui nous fournissent des armes pour repousser les attaques de ceux de l'intérieur , et de trouver plus de loyauté dans les étrangers que dans les naturels du pays !....

C'est toujours sur le même ton , et avec le même avantage , que raisonne l'auteur *des Adieux*. Voici ce qu'il dit des généraux.

« Bonaparte , d'ailleurs , est-il bien sûr que les » généraux serviront de bonne foi leur ancien » camarade , qui est devenu leur *maître* , et qu'ils » se décideront à faire des conquêtes , dont il profitera lui seul ? Ils ne doivent pas ignorer que » chacune de leurs victoires ne fera qu'augmenter » le pouvoir du premier Consul ; et que plus ils » se couvriront de gloire dans le champ de bataille , plus ils se l'élèveront au-dessus d'eux dans » la république.

C'est ici que se déchire complètement le voile de l'intrigue et de la perfidie , qui couvre les projets des royalistes !

Non content d'évoquer les ossemens des fanatiques qu'ils ont fait massacrer ; d'appeler à leurs secours les poignards des nouveaux *Brutus* ; ils provoquent la jalousie des généraux pour les attédir ! L'auteur qui sert d'organe à des projets si profondément pervers , inspire insidieusement des inquiétudes à ceux qui pourraient s'y méprendre ; lui royaliste et obéissant , aveugle par essence , il prêche l'insubordination ! il invite le soldat , l'officier , à ne point se battre , de peur que la gloire du triomphe ne réfléchisse sur le chef de l'armée.

Il ne voit pas que Bonaparte, à la tête du gouvernement, n'est que le général en chef des autres généraux, que de grade en grade, tous ont le même intérêt et la même gloire à prétendre, en faisant leur devoir.

Que les généraux en chef qui refuseraient de seconder Bonaparte, auraient la même insubordination à craindre de leurs lieutenans; et que, comme les militaires plus que tous autres, sont convaincus de la *nécessité* d'obéir à un chef supérieur, il n'est pas un général, ayant le sens commun, qui, pour son intérêt personnel du moment, pour l'espérance raisonnable qu'il peut concevoir, de remplacer un jour celui qui lui commande aujourd'hui, ne soit disposé à tout sacrifier à ce principe, indépendamment de ceux de l'honneur et la loyauté, que la révolution n'a pas éteint dans le cœur de tous les Français.

Aussi les principes et les conjectures de l'auteur sont-elles démenties par les faits; la conduite de Massena et de Moreau répond à tout.

Passons aux idées de l'auteur sur la paix.

« Ce n'est pas seulement, dit-il, la paix que nous devons désirer, c'est une *paix sage*, une » *paix durable*, qui répare les malheurs de la » révolution, et que nous puissions transmettre à » nos enfans comme un *héritage sacré*. »

Ne dirait-on pas , à entendre ce langage ; que la *paix perpétuelle* va descendre du ciel à la voix du royalisme ; que la présence seule de Louis XVIII réparera les malheurs de la révolution , qu'il imposera silence à toutes les passions , à tous les partis !

L'auteur de cet écrit n'en croit rien , sans doute ; « et quoiqu'il dise que ce n'est point dans » l'intrigue des négociations qu'il faut chercher la » paix , qu'on ne la trouve point au milieu des » fureurs de la victoire » il n'est que trop vrai que c'est la défaite du parti vaincu , l'impuissance où il est de résister encore , le danger et la crainte de perdre davantage , le désir de conserver ce qui est acquis , qui règle et détermine les conditions de paix entre deux puissances belligérantes , et que le plus souvent l'une et l'autre n'observe la foi des traités qu'aussi long-temps qu'ils lui sont utiles , et qu'elle ne peut pas les enfreindre impunément. Telle est en sommaire la clef de la politique , et la base fondamentale du droit public des nations , que le plus fort interprète toujours à son avantage , sans qu'on puisse l'en empêcher !

Comment s'abuser sur des vérités aussi connues ?

« L'Europe , dit-on , fait la guerre aux principes de la révolution , bien plus qu'à la nation. »

Qu'est - ce que cela veut dire , si c'est la

nation qui a fait la révolution ; car la révolution , sans doute , ne s'est pas faite toute seule ! Qu'im-  
 porte alors pour les étrangers la paix que nous  
 ferons avec nous-mêmes , pourvu que nous ne  
 leurs faisons plus la guerre. Les dangers de notre  
 révolution ont depuis long-temps servi de pré-  
 texte à l'armement des puissances étrangères. Les  
 orateurs ministériels de l'Angleterre parlent encore  
 dans le parlement de leur *sûreté* , de leur *sécurité* ;  
 c'est à les entendre pour cela que se continue la  
 guerre ! Mais qui ne sait qu'elle est pour eux une  
 affaire de spéculation ?

Qui ne sait que le calcul est fait d'avance des  
 sommes destinées à soudoyer les malheureux qui  
 servent les projets ambitieux de l'Angleterre , et  
 de celles qui doivent lui rentrer en échange par  
 le commerce exclusif de l'Europe , par les pira-  
 teries , les brigandages et l'usurpation de l'em-  
 pire des mers , tant que la guerre durera.

Que la seule chose qui n'entre pour rien dans  
 la balance , et qu'on ne compte pas , est le sang  
 de ceux qu'on traîne à la boucherie , qu'on achète  
 et qu'on vend au poids de l'or comme un vil  
 bétail !

Ce n'est donc pas pour l'intérêt que les rois  
 prennent à notre tranquillité , ce n'est pas dans la  
 crainte de voir troubler la leur , que les rois con-

finuent la guerre, c'est l'influence et l'intérêt sordide de l'Angleterre qui en fait tous les frais; c'est sa politique barbare, sa haine invétérée contre la France, son orgueil et sa jalousie contre la prospérité des autres états qu'elle épuise sans s'affaiblir; c'est la suprématie qu'elle conserve, qui alimentent une guerre qui ne cessera que lorsque le dernier français se trouvera en présence du dernier autrichien; si la perfidie trop marquée du cabinet de Saint-James, où le concours des événemens ne rapprochent les deux puissances avant leur extermination mutuelle.

Ce ne sont plus les principes de *modération* et de *justice* du gouvernement français, qui peuvent ramener la paix, c'est *la victoire et la lassitude de la guerre*. On dit d'avance « que Bonaparte » n'est pas le maître de suivre toujours ces principes, qu'il est placé dans la dépendance des événements, et qu'il sera forcé d'obéir aux circonstances bien plus qu'à son propre caractère. »

Ainsi, en raisonnant sur des futurs contingens, sur des conjectures hypothétiques, en révoquant en doute l'évidence des faits et de la lumière, on trouvera toujours des prétextes plausibles ou spécieux pour continuer la guerre; c'est le but unique du cabinet de Saint-James, dont l'auteur des Adieux n'est que l'écho, et qui, sans doute, chan-

gerait bientôt de principes, si nos troupes pouvaient aussi facilement aborder en Angleterre qu'en Souabe; si elles n'avaient à traverser que des montagnes inaccessibles pour tous autres que des Français (1) ! . . . .

Que faire en pareil cas? Continuer la guerre puisqu'on la veut, jusqu'à ce que l'Autriche épuisée et vaincue, reconnaissant enfin, comme la Russie, l'égoïsme de l'Angleterre, entende ses vrais intérêts et l'abandonne à ses propres forces, en terminant, pour son compte, une guerre où elle a tout à perdre et rien à gagner.

Après avoir voulu prouver que la paix est impossible dans l'état actuel des choses, après avoir prédit les événemens de la guerre, l'auteur des Adieux, toujours grand prophète, annonce à Bonaparte la fin prochaine de son règne.

« Ce serait en vain, dit-il, que Bonaparte serait  
 » un Auguste, un Antonin, ses compagnons  
 » d'armes ne seront que trop disposés à troubler  
 » l'exercice d'une autorité qui est leur propre ou-  
 » vrage. »

---

(1) Malheur au cœur froid, qui entend sans émotion le récit des triomphes étonnans de nos armées! Plus malheureux encore est celui qui s'en afflige; il ne lui reste d'autre perspective qu'une guerre perpétuelle, ou l'anéantissement de la patrie !...

Eh pourquoi les compagnons d'armes de Bonaparte troubleraient-ils l'autorité qui lui est confiée ? Serait-ce pour la remettre en d'autres mains ? Seraient-ils plus heureux sous un autre régime ? où trouveraient-ils un chef qui leur fit plus d'honneur, et qui les conduisît mieux ? Quel est celui qui oserait se mettre à sa place ? Et pour en venir là, que de dangers, que de difficultés n'aurait pas à vaincre celui qui tenterait cette entreprise ? Est-ce assez de la force, en pareil cas, pour réussir ? Comment s'en assurer dans l'état actuel des choses ?

A la journée de Saint-Cloud, Bonaparte fut puissamment secondé par une partie du directoire, par le conseil des anciens, par la lassitude et le mépris qu'avait inspiré l'ancien gouvernement, encore ne fallut-il rien moins que sa grande réputation, que l'enthousiasme que son retour d'Egypte avait produit pour opérer la révolution du 18 brumaire ; les circonstances de ce genre sont rares, et il en faudrait de bien plus favorables encore aujourd'hui pour renverser un gouvernement qui a les bayonnettes à sa disposition ; et qui, à raison de son *unité*, a une force décuple de celle de l'ancien directoire.

Toutes ces prophéties se perdent dans l'imensité du vide, il faut les abandonner à leur néant. . . . .

De cette conjecture , l'Auteur passe à une autre toute aussi probable ; il présente à Bonaparte l'épouvantail du jacobinisme : « Le monstre qu'il a » vaincu , dit-il , au 18 brumaire , n'est pas mort , » il est encore à ses côtés , il mesure d'un œil menaçant le trône où il s'est élevé. C'est en vain » que Bonaparte flattera ou épouvantera les jacobins ; l'expérience a prouvé qu'on ne remonte » pas impunément le torrent des révolutions , à » moins qu'on ne ferme tout-à-fait l'abyme ; il n'y » a que *la justice* qui puisse élever la voix contre » *l'iniquité* ; et si une institution humaine peut » jamais arrêter le torrent d'abus sanglans et de » vexations cruelles qu'on nomme *Révolution* , ce » ne peut être qu'une *institution légitime* ! »

Depuis le 9 thermidor les Jacobins ont tenté bien des fois de ressaisir le sceptre de l'autorité ; ils ont été puissamment secondé , en plusieurs circonstances , par l'influence de leurs partisans nombreux au directoire et dans les conseils ; dernièrement encore , lorsqu'ils ont relevé leurs tréteaux au manège , ils avaient des amis par-tout. Eh bien , qu'ont produits leurs efforts ? Ils sont retombés dans la fange et le mépris ; ils ont été chassés , conspués avec ignominie , et certes le 18 brumaire ne les en a pas tirés ! . . .

Il en est de leur doctrine et de leur crédit comme

de celle de ces imposteurs qui , tant qu'ils ne sont pas connus pour tels , tant qu'on ne sait pas où ils en veulent venir , tant qu'ils ont pour eux le prestige de l'illusion et l'ignorance de leurs auditeurs , en imposent facilement à la multitude et vivent à ses dépens ; mais que le masque tombe et que le sycophante soit reconnu , qu'une seule dupe l'ait signalé , en vain il haranguera le peuple ; en vain il relèvera ses tréteaux , il n'excitera plus que le mépris et la risée , si l'on ne le chasse pas à coup de bâtons ; le souvenir seul des *Bastilles* , des échafauds , des noyades de 93 , a pour jamais comblé l'abyme et fermé le retour de ce règne sanglant ; on n'oublie pas aussi promptement de pareilles horreurs , elles ne reviennent pas deux fois dans le même siècle !

Que peut faire aujourd'hui une tourbe de misérables épars et sans chef , dont la plupart rougissent en secret des excès qu'on leur a fait commettre , et qui sont *désenchantés* ( pour me servir de l'expression de l'auteur des *Adieux* ) ; presque tous ceux qui avaient quelque influence dans leur conseil , qui n'étaient dans leur rang que pour obtenir des emplois et la domination , qui les servaient bien plus par ambition que par principes , se sont rangés sous les bannières du gouvernement actuel ; ils voulaient des emplois , ils en ont ob-

tenus; ils n'iront pas courir les dangers d'une insurrection, dont le résultat ne leur serait peut-être pas plus utile, en réussissant, que ce dont ils jouissent, et qui les culbuterait sans ressource, et les ferait hacher s'ils manquaient leur coup.

Ainsi, sans avoir recours à ce que l'auteur des Adieux appelle une *Institution légitime*, les principes de justice et de modération que Bonaparte a manifesté, l'amélioration successive du gouvernement actuel, qui ne peut pas se faire en un clin d'œil, le retour de la paix, peuvent bien plus sûrement cicatrizer les plaies de la révolution, fermer le crater du volcan, que le retour de la royauté, qui n'arriverait pas sans doute sans quelques élémens de discordes, sans réveiller quelques-unes des idées qui ont renversé le trône, et sans recommencer une nouvelle révolution, dans laquelle tout ce qui n'est pas royaliste décidé, se réunissant infailliblement aux jacobins, pour ne plus former qu'un parti contre le roi; ses partisans n'auraient pas beau jeu.

L'auteur des Adieux, qui se repaît toujours de chimères, gratifie Bonaparte d'un projet qui, sans doute, n'est point entré dans sa tête; on a formé une commission pour décider du sort de ceux qui ont été mal-à-propos inscrits sur la liste des émigrés; et il attribue à Bonaparte le dessein de rap-  
*peler*

*peler les émigrés* : aussitôt il s'appitoye sur le sort de ceux qu'il appelle *des victimes*. « On parle , » dit-il , de les rappeler , mais il n'est pas question » de leur rendre leurs propriétés ; viendront-ils » languir comme le pauvre Lazare à la porte du » mauvais riche qui a acheté leurs biens ? »

Mais le pauvre Lazare n'avait pas perdu sa fortune en désertant inconsidérément sa patrie ; il ne s'était pas armé contre elle par orgueil et par fanatisme ; il n'avait point attiré sur elle tous les fléaux de la guerre civile et étrangère , il avait à la pitié des droits qu'ils ne peuvent pas même implorer ; ainsi c'est un avis superflu que l'auteur des Adieux donne aux émigrés , de ne pas profiter de la faveur de leur rappel par le gouvernement actuel , de peur qu'ils ne soient proscrits par celui qui le suivra. Le gouvernement a manifesté , à cet égard , ses intentions d'une manière assez peu équivoque pour ne laisser aucun doute ; et , certes , il n'est pas plus question du rappel des émigrés que de celui de Louis XVIII ; ils rentreront ensemble , ou ne reviendront jamais ostensiblement.

---

Dans la première partie de son ouvrage , l'auteur a voulu prouver qu'il n'y avait point de sûreté pour les Français avec le gouvernement actuel ;

on a vu comme il a réussi dans ses preuves! Maintenant il veut établir que le gouvernement n'a pas de motif *de sécurité* pour ses amis ni pour lui-même; nous avons commencé, il faut achever de le suivre dans ses écarts!...

La première raison que l'auteur donne de la chute prochaine du gouvernement actuel, consiste à dire: « qu'il n'est point appuyé sur les préjugés; que dans un état où il n'y a point de préjugés, il n'y a rien de fixe, rien de positif, point de cette force morale qui réunit les opinions, point de cette *magie* qui doit environner le pouvoir, chacun se trouve autorisé à discuter la loi avant d'y obéir, et de scruter les actes de l'autorité avant de s'y soumettre; tout le monde raisonne sur les personnes et sur les choses; et chez un peuple où tout le monde raisonne ou ne respecte rien, le monde moral se divise en sectes, la société se partage en factions, c'est une révolution éternelle dans l'état et dans les mœurs, c'est ainsi qu'ont péri les républiques grecques, ainsi périra la nôtre! . . . »

A cela je réponds d'abord, que c'est précisément parce que le gouvernement actuel n'est pas basé sur *des préjugés*, qu'il doit durer plus longtemps; rien n'est moins fixe, rien n'est moins positif que les *préjugés*; ils varient suivant les cir-

constances ; ils se dissipent suivant le degré de lumières qu'acquièrent les peuples qui sont gouvernés par eux.

Les préjugés, de l'avis même de l'auteur des Adieux, « sont souvent des *jugemens convenus* sur » un point que tous les hommes n'ont pas le temps » d'approfondir, ce sont des opinions qu'on révere, » et qui sont, pour ainsi dire, *des vérités* qui » viennent *d'en haut*. »

On pourrait peut-être définir plus exactement *les préjugés*, en disant que ce sont des suppositions gratuites, des abus consacrés par l'usage, des principes de superstition, ou d'une prévention aveugle qui admet tout sans réflexion ; c'est ainsi que s'est établie la monarchie héréditaire, qui suppose que le fils d'un roi apporte en naissant toutes les qualités nécessaires pour bien gouverner ; c'est ainsi que l'on a créé les privilèges de la noblesse, qui présument plus de talens dans un noble que dans un roturier, et lui attribuaient exclusivement tous les emplois supérieurs dans l'état ; ainsi s'est accréditée l'infailibilité du pape, l'autorité des prêtres et des bramines, la foi attachée aux oracles, aux présages et à la magie, le respect dans certains pays pour les chats et pour les oignons ; en un mot, toutes les absurdités plus ou moins palpables qui ont hébété le pauvre genre humain. . . .

Quoi qu'il en soit , si les *préjugés sont des jugemens convenus sur un point que les hommes n'ont pas le temps d'approfondir*, il s'en suit qu'aussitôt que les hommes voudront prendre le temps d'examiner ces *jugemens convenus*, le prestige et les préjugés disparaîtront , et que voyant l'erreur de ces *jugemens*, dont tôt ou tard l'absurdité saute aux yeux , ils renverseront avec dédain cet édifice de mensonge et rougiront de leur crédulité.

*Si ce sont des opinions qu'on révère , comme des vérités qui viennent d'en haut.*

Aussitôt que des opinions plus sages , qui peuvent supporter l'examen de la froide raison , viendront à paraître , ces *vérités* qui tiennent leur origine du ciel , qui n'y prend aucune part , perdront infailliblement leur crédit sur la terre....

C'est ainsi que le flambeau de la philosophie a successivement dissipé les ténèbres dont l'adresse des uns et l'ignorance des autres avait enveloppé le globe ; aussi ceux qui profitaient des abus ont-ils crié contre la philosophie , comme les voleurs contre la police , les réverbères et les serrures de sûreté ; c'est pour cela que Voltaire , Jean-Jacques Rousseau , l'abbé Raynal , seraient peut-être aujourd'hui pendus ou brûlés par les *royalistes purs*, s'ils vivaient encore !

Mais quel aveu ! quelles armes terribles vient

de fournir contre lui l'auteur des Adieux! . . . .

Il avoue, « que la monarchie héréditaire n'est » fondée que sur des préjugés; qu'elle ne peut se » soutenir et n'exister que par eux; qu'elle ne doit » sa considération et sa force morale qu'à la *magie* » qui doit environner le pouvoir. »

Je le remercie bien sincèrement de sa franchise au nom de tous les républicains; ils n'auraient rien dit de mieux pour leur cause.

Jusqu'ici tous les philosophes, tous les écrivains qui ont attaqué la monarchie; tous ceux qui ont parlé contre la servitude et pour la liberté, se sont principalement attachés, pour prouver la supériorité du gouvernement républicain sur le gouvernement monarchique, à soutenir que l'un n'est fondé que sur l'*erreur*, les *préjugés* et la *magie*, tandis que l'autre ne peut subsister que par la vertu, la force réelle, la justice et la raison; et voilà que l'auteur des Adieux, tout aussi monarchien que Royoux, Mallet-du-Pan et Malouët, écrit comme auraient fait Vergniaud, Mailhe et Camille des Moulins!....

Ce n'est pas, sans doute, ce qui, dans son ouvrage, plaira le plus à ses partisans; ce n'est pas pour cela que le cabinet de Saint-James paie des écrivains en France.

N'importe, ce n'est pas moins de là qu'il résulte

qu'un gouvernement , qui n'est basé que sur des erreurs ou des préjugés , sera bien *plus* promptement renversé que celui qui s'appuie sur la justice et sur la raison , qui sont immuables; et ce n'est pas là sans doute la thèse de l'auteur des Adieux.

Nous sommes même aujourd'hui dans une position où il n'est plus permis de raisonner dans l'hypothèse des *erreurs* et des *préjugés* ; les erreurs et les préjugés se sont évanouis par le temps , les lumières et la réflexion; et il serait tout aussi difficile actuellement de recréer toutes les illusions qui existaient avant la révolution , que de ressusciter tous ceux qu'elle a fait périr. Nous l'avons déjà dit plus haut , le charme est détruit ; un nouvel ordre de choses , de nouvelles mœurs , de nouvelles idées , ont remplacé les anciennes; la révolution ne peut rétrograder , et nous sommes forcés de vouloir ce qui est.

S'il subsiste encore quelques illusions monarchiques , elles sont aussi rares et aussi éparées que ces épis négligés que le glaneur ramasse après la moisson ; elles sont dans la même proportion avec la masse de la récolte , et ne valent pas la peine d'être comptées.

Alors , non-seulement le gouvernement actuel n'a plus rien à craindre des préjugés qui faisaient l'appui de la monarchie , mais il a pour lui leur

destruction même, et la force des nouveaux principes, qui, loin d'avoir à redouter l'examen et la raison, se fortifient nécessairement par ses recherches plus approfondies.

Dans un état où il n'est pas permis de raisonner *sur les choses et les personnes*, je ne vois qu'un maître et des esclaves; le peuple n'est plus qu'un vil troupeau à qui ses pasteurs disent: « Tu auras » des yeux pour ne point voir; tu laisseras dormir » la raison, l'intelligence que la nature t'a données, pour obéir à nos caprices; » c'est un despotisme affreux, qui ne conviendrait pas même, pour son compte, à l'auteur qui le prêche, puisqu'il raisonne *sur les choses et sur les personnes*, de manière à prouver qu'il ne croit point à sa morale.

Cette doctrine conviendrait encore bien moins aujourd'hui à un peuple à qui, depuis dix ans, on a parlé de ses droits, qui les connaît, et pour qui le raisonnement est devenu un besoin: il ne s'agit donc plus de l'empêcher de raisonner, mais de faire en sorte que, par de bonnes lois et de sages institutions, il trouve tous les jours, en raisonnant, de nouveaux motifs de s'attacher à celles qui le gouvernent!....

« Bonaparte, dit-on, a négligé le prestige des » *idées religieuses*; il a négligé d'employer cette » force morale qui a survécu à la révolution, et

» qui est éternelle , qui est puissante , comme la  
 » Divinité sur laquelle elle repose ; il n'a pas  
 » donné à la religion de son pays cette protection  
 » qu'il lui doit , à cette religion qui fait respecter  
 » les institutions humaines , et qui donne la vie  
 » aux empires. »

Avant de répondre à cette objection , il faudrait savoir ce que l'auteur des Adieux entend par *les idées religieuses* ? s'il entend parler du christianisme romain , autrement dit , la religion du prêtre ; de cette religion insociable , intolérante , qui admet , pour principe fondamental , *hors l'église point de salut...* ; qui damne , qui persécute tout ce qui n'est point de son avis ; s'il reproche à Bonaparte de n'avoir pas rétabli la religion dominante , telle qu'elle existait sous la monarchie , ce reproche peut être fondé en fait , et n'offensera point Bonaparte ! ...

Si , au contraire , il entend parler du christianisme de l'Évangile , de cette *religion sainte , sublime , véritable* , (pour m'en servir des expressions d'un grand docteur) , « qui fait que les hommes ,  
 » enfans du même Dieu , se reconnaissent tous  
 » pour frères , et dont la société qui les unit ne  
 » se dissout pas même à la mort. »

S'il s'agit de la religion civile , « qui reconnaît  
 » l'existence de la Divinité puissante , intelligente ,

» bienfaisante, prévoyante et pourvoyante, la vie  
 » à venir, le bonheur des justes, le châtement des  
 » méchans, la sainteté du contrat social et des  
 » lois ; de cette religion qui les tolère toutes, au-  
 » tant que leurs dogmes n'ont rien de contraire  
 » aux devoirs du citoyen, » on ne reprochera pas  
 sans doute à Bonaparte, d'avoir refusé sa protec-  
 tion à cette dernière, puisqu'on a vu qu'il n'a  
 exigé des prêtres catholiques qui jusqu'ici avaient  
 été les plus récalcitrans, d'autre soumission, pour  
 les rendre à la liberté, que la promesse d'obéir  
 aux lois de l'Etat. Il n'a pas prescrit cette pro-  
 messe, d'après les lois, *comme dogme de religion,*  
*mais comme sentimens de sociabilité, sans lesquels*  
*il est impossible d'être bon citoyen.*

Au reste, il a laissé à toutes les religions la  
 liberté absolue de leur culte. On dit la messe  
 aujourd'hui dans les églises, comme les protestans  
 font leurs prières dans les temples, chacun y  
 prêche, y chante les louanges de Dieu à sa ma-  
 nière. Les prêtres catholiques romains ne peuvent  
 plus se plaindre que d'une seule chose, c'est qu'ils  
 n'ont ni suprématie ni domination, et qu'il ne  
 leur est plus permis d'être exclusif ; mais les mi-  
 nistres des autres cultes ne le sont pas plus qu'eux ;  
 hors cela, s'ils peuvent faire plus de prosélites que  
 les autres, si leur religion est la meilleure, rien

ne les empêche de la faire prévaloir ; c'est un nouveau champ d'émulation ouvert à leur zèle , et qu'il doit leur être aussi glorieux qu'agréable de cultiver , s'ils sont de bonne foi.

Quant au *prestige des idées religieuses* , dans le sens de l'auteur des Adieux , Bonaparte n'en a pas besoin pour maintenir son autorité ; ce *prestige* peut être bon sous la monarchie , où le prêtre et le roi se prêtent un secours mutuel pour tromper le peuple et l'asservir ; mais la république a d'autres principes et d'autres moyens pour se soutenir ; les points d'appui de l'une ne conviennent point du tout à l'autre.

L'auteur des Adieux , toujours fertile en comparaisons , rapproche l'enthousiasme qu'on a montré pour Bonaparte , de la faveur qu'obtinent , après le 9 thermidor , Tallien , Legendre et Barras , et il calcule que Bonaparte doit éprouver le même sort que ces derniers.

« Le gouvernement consulaire , dit-il , n'est » supportable aujourd'hui pour les Français , que » parce qu'ils ont encore le régime directorial » sous les yeux ; la haine qu'on a pour les jacobins fait la moitié de l'amour qu'on a pour » Bonaparte , et à mesure qu'on perdra de vue » le point de comparaison , Bonaparte perdra de » son crédit qu'il ne doit qu'au parallèle. »

Lorsque Tallien, Legendre et Barras eurent renversé le trône de Robespierre, au 9 thermidor, ils exercèrent quelque temps, à la vérité, une influence assez grande à la convention, mais ils n'étaient placés ni les uns ni les autres dans une position à conserver long-temps cette autorité; ils ne gouvernaient pas, ils ne tenaient point à-la-fois le sceptre et l'épée; ils faisaient partie d'un corps composé de *sept cent cinquante membres*, qui tous avaient leur passion, leur intérêt et leur ambition; aucun de ces hommes n'était assez marquant pour réunir sur sa tête toute l'autorité qui reposait sur le corps entier; ils avaient des rivaux bien supérieurs en talens; ils n'étaient pas même toujours d'accord entre eux, et aucun d'eux n'avait la réputation et la célébrité qui environne Bonaparte, tant aux yeux de la nation que chez l'étranger.

Au reste, que firent Tallien, Legendre et Barras, pour se concilier l'affection publique après leur victoire du 9 thermidor?

Ils ouvrirent les prisons à quelques victimes de la persécution; ils brisèrent les fers d'un parti, mais de la même main qui fermait les bastilles ils les rouvraient pour y plonger des hommes qui, la plupart, n'étaient coupables que d'avoir cédé à l'empire des circonstances; des hommes

bien moins coupables qu'eux , qui , par faiblesse et par lâcheté , avaient laissé grandir l'autorité du tyran , qu'ils auraient pu sans doute étouffer au berceau , s'ils avaient eu plus de courage !

Ils renversèrent les échafauds , mais une réaction sanglante nécessita , sous leurs auspices , un nouveau genre de terreur dans les départemens du Midi .

Ils vainquirent le tyran , mais ils s'occupèrent long-temps des moyens de le remplacer sous de nouvelles formes .

Combien les principes de Bonaparte ont différé des leurs .

Arrivé au consulat , ses premiers pas n'ont été marqué que par des bienfaits et par des actes de justice : tous les déportés de Cayenne , de Sinamary , d'Oléron , tous les fugitifs fructidorisés , tous ceux que des actes arbitraires et illégaux avaient frappés , ont été rappelés dans leur patrie , et ont repris leur existence civile et politique . La justice qu'on leur a rendue n'a coûté de larmes à personne ; la clémence de Bonaparte s'est étendue jusques à ceux qui avaient eu la témérité d'attenter à ses jours ; on dit même que l'auteur des Adieux , qui le traite si mal , lui doit sa liberté . . .

Aureste , Tallien , Legendre , avec les meilleures intentions et les mêmes moyens moraux que Bonaparte , n'auraient pu rien faire , parce qu'ils

n'avaient pas le pouvoir et le titre nécessaire ; nous sortions alors des décombres sanglans de l'anarchie, où chacun se croyait en droit d'avoir une part à l'autorité. Nous étions tous de petits *souverains*, qui disputions la part de *souveraineté* de nos voisins, pour augmenter la nôtre ; nous relevions d'une fièvre ardente, dont toutes les traces du délire n'étaient point encore effacées ; on n'avait pas encore senti le besoin de l'*unité* et de la concentration du pouvoir ; nous étions même trop près de la démagogie, pour pouvoir nous faire à cette idée. Un premier Consul, un chef suprême du gouvernement nous eût épou- vanté, il aurait eu beaucoup trop à nos yeux les formes d'*un roi*. Il n'y a que le temps et les leçons de l'expérience et du malheur qui pussent nous conduire successivement au point où nous sommes, et dissiper nos terreurs paniques.

Après le décemvirat du comité de salut public, on a cru gagner beaucoup en réduisant le nombre des gouvernans à cinq directeurs ; le pouvoir est aujourd'hui confié à trois Consuls, dont le premier est le chef suprême de la nation : il imprime à lui seul toute l'action au gouvernement ; c'est le point d'unité nécessaire ; c'est le dernier terme où nous puissions arriver ; c'est le point de repos, et quand même nous reviendrions à *la monarchie*, nous ne

ferions que changer *le mot* et la chose en pire, sans donner au gouvernement plus de force et d'autorité, qu'il n'en a par la constitution de l'an 8; ce n'est donc pas la peine de s'en occuper.

Ce n'est pas non plus la haine que l'on a conçue pour les jacobins, qui fait qu'on s'attache à Bonaparte; voyez l'enthousiasme! voyez l'effet que sa présence produit par-tout; ce n'est pas seulement en France et dans les pays où les jacobins sont abhorrés, qu'on le contemple comme un héros! Voyez si jamais Tallien, Legendre et Barras, ont produit, nulle part, l'impression que Bonaparte a fait en Italie, en Egypte, à Paris, à Dijon, à Genève, à Lausanne, dans le Valais, par-tout où il a passé. *Ce n'est pas un homme, c'est le génie tutélaire de son pays lui-même.* Et le mettre en parallèle avec les personnages qu'on a cités, c'est comparer des pygmées à un géant, c'est afficher une partialité révoltante; c'est se livrer à des écarts qui n'ont besoin d'aucune réponse pour être sentis.

Si l'on s'attache à Bonaparte, c'est parce que depuis la révolution aucun homme d'état ne s'est montré plus propre que lui à en cicatriser les plaies; c'est parce qu'il n'a pas paru d'homme dont la sagesse, le génie et la fortune fussent aussi marqués; c'est parce que sa présence a eu par-tout une telle influence heureuse sur les

affaires publiques, que la France attend de lui son salut; c'est parce que tout présage, sous ses auspices, un avenir heureux et le terme de nos longues angoisses.

Aussi je pense que ce n'est pas parce que le *gouvernement actuel a été surpris à son berceau par une précoce caducité*, que les royalistes l'attaquent avec tant de fureur; c'est bien plutôt parce qu'ils voyent, dans l'ordre qui s'établit, dans la sagesse de l'administration de Bonaparte, le terme des espérances qu'ils ont conservées, tant que les fluctuations de l'anarchie laissaient la porte ouverte au retour de la royauté; c'est pour cela, sans doute, qu'ils appellent à leur secours les poignards *des Brutus*, et qu'ils se lamentent sur l'altération des principes sacrés de la *liberté*, de *l'égalité*, de *la souveraineté* du peuple de Robespierre.

En vain l'auteur des Adieux voudrait faire voir dans Bonaparte *un roi qui est obligé de faire une guerre à mort aux royalistes*.

Car c'est précisément parce qu'il *n'est pas roi*, qu'il fait la guerre aux royalistes....

En vain voudrait-il voir « que la République, » pour se consolider, a besoin de renoncer aux » principes *républicains*. »

Tous les gens sensés verront qu'elle n'a besoin,

pour cela, que de renoncer aux principes révolutionnaires.

La contradiction n'existe que dans la fausse idée que l'auteur des Adieux s'est faite de la République ; c'est parce qu'en se reportant aux temps affreux de 93, l'auteur des Adieux, comme les jacobins, ne voit de République que dans le gouvernement révolutionnaire, et de républicains que dans les partisans de la terreur.

Si, au contraire, l'auteur des Adieux veut voir la République dans un gouvernement où tous les citoyens sont égaux aux yeux de la loi, et également admissibles, sans aucune distinction de naissance, à tous les emplois ; dans un gouvernement où la liberté civile, politique et religieuse sont également respectées ; dans un gouvernement où le pouvoir législatif et exécutif sont séparés ; dans un gouvernement où les magistratures ne sont point héréditaires, et ne sont, ou ne doivent être, que le prix des vertus et des talens, il trouvera la République dans le gouvernement actuel, comme elle existait à Rome sous les consuls et les empereurs ; comme elle existait en Pologne sous les rois, et à Venise sous le doge, avec des modifications plus ou moins appropriées aux temps, aux mœurs, au génie et aux usages des différens peuples.

Ce ne sera pas une République *démocratique* ; telle qu'il y aie dans l'état « plus de citoyens » magistrats que de citoyens simples particuliers. » Ce ne sera pas une République *démocratique* , telle que celle dont Rousseau dit : « que s'il y avait un » peuple de dieux , il se gouvernerait *démocratiquement* : » mais comme , suivant lui , *un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes* , il conviendrait bien moins aux Français qui ne sont pas *un peuple vierge*. On ne doit donc pas le chercher , ni le désirer parmi eux.

Nous ne sommes plus au temps où les mots *d'aristocratie* , de *fédéralisme* , de *plaine* , de *montagne* , en imposaient à la multitude , et par elle à tout ce qu'il y avait de trembleurs dans l'état ; on n'est pas plus aujourd'hui disposé à disputer sur les définitions abstraites de la politique que sur la *consubstantialité du verbe* et la *bulle unigenitus*. Les fureurs de la politique sont comme celles de la religion ; elles ont leurs périodes , leurs sectaires , leur triomphe et leur *décadence* , et l'on est aujourd'hui convenu de ne plus se battre pour des mots , à la défense desquels les plus acharnés étaient précisément ceux qui ne les entendaient pas.

Ce qui importe actuellement n'est pas de savoir *quel nom on donnera au gouvernement* ; mais quels

sont les moyens de l'améliorer , et de l'approprier aux mœurs du peuple pour lequel il est destiné.

Le premier principe est posé , on sait « que » lorsque le gouvernement est entre les mains » d'un seul homme , la volonté de corps et la » volonté particulière sont parfaitement réunis , » et , par conséquent , que celle-ci est au plus » haut degré d'intensité qu'elle puisse avoir ». Or , comme d'après le témoignage d'un publiciste , qui n'est pas suspect en cette matière (1) , « c'est du degré de la volonté que dépend l'u- » sage de la force , et que la force absolue du » gouvernement ne varie point , il s'ensuit que » le plus actif des gouvernemens est celui d'un » seul. »

Alors , comme Montesquieu , Rousseau , et tous les politiques , sont d'accord « que le gou- » vernement démocratique convient aux petits » états , l'aristocratique aux médiocres , le mo- » narchique , ou le gouvernement *d'un seul* aux » grands , que cette règle se tire immédiatement » du principe ; *mais qu'on ne peut compter la » multitude de circonstances qui peuvent fournir » des exceptions* ». Il s'ensuit , *qu'en cédant aux circonstances et aux exceptions* , en conservant

---

(1) J. J. Rousseau. *Du Contrat-Social*.

même le principe *de l'étendue des états*, dans son intégrité, on peut résoudre le problème, et obtenir en France tous les avantages du gouvernement *d'un seul*, sans y conserver la *monarchie* proprement dite : on peut même dire que les idées de Rousseau ont été réalisées et améliorées dans les derniers temps, par la constitution de l'an 8, et l'on doit s'y tenir.

Le principe des privilèges et de l'hérédité détruit, tout le reste marche de suite; et Rousseau, qui admet le gouvernement d'un seul dans un grand état, explique assez clairement cette solution en disant: « Qu'un défaut essentiel et » inévitable qui mettra toujours le gouvernement » monarchique *au-dessous* du républicain, est » que dans celui-ci la voix publique n'élève » presque jamais aux premières places que des » hommes éclairés et capables, qui les remplissent avec honneur, au lieu que ceux qui » parviennent dans la monarchie sont, le plus » souvent, de petits brouillons, de petits fripons, de petits intrigans, à qui les petits » talens qui font dans les cours parvenir aux » grandes places, ne servent qu'à montrer au » public leur ineptie aussitôt qu'ils y sont parvenus. »

Je sais bien que si toutes les élections étaient

livrées exclusivement au choix du peuple, elles produiraient peut-être les mêmes abus. Je n'ignore pas que depuis que toutes les élections sont confiées au gouvernement actuel ou plutôt à ceux qui les ont faites pour lui, *de petits brouillons, de petits fripons, de petits intrigans*, se sont intercalés dans les choix; mais en les tempérant à-la-fois, comme dans la constitution de l'an 8, par l'indication première d'électeurs éclairés, et par le choix définitif du gouvernement, on arrive au résultat le plus satisfaisant qu'on puisse avoir en fait d'institutions humaines; car ce serait courir après des chimères que de vouloir atteindre la perfection, et trouver une forme de gouvernement et d'administration qui ne présente aucun inconvénient (1).

---

(1) Le mode *d'élection* est peut-être ce qu'il y a de plus difficile à combiner dans la machine politique; les choix *absolus* du peuple n'ont été bons qu'une seule fois parmi nous, ce fut en 1789, parce que la cabale et l'intrigue n'y eurent aucune part; n'y ayant point de *parti*, chacun n'indiquait de bonne foi pour les places que celui qui était le plus digne, parce qu'il était le plus considéré, et que celui qui l'était moins aurait eu honte de se mettre en parallèle, de peur d'être bafoué.

A mesure que les factions se sont organisées depuis, il n'a plus été question de talens et de mérite; le *dévouement*

Quant au principe de l'hérédité, ce n'est pas seulement de nos jours qu'il a été repoussé par les hommes judicieux et sages. Tacite qui devait sa fortune aux empereurs Vespasien, Tite et Domitien, n'a pas craint de dire, « que le droit du » sang et de la naissance ne mérite aucune es- » time et fait un prince au hasard (1).

» Que les plus grands rois qu'ont célébré  
» l'histoire n'ont point été élevés pour régner,

au parti dominant a tenu lieu de tout. C'est ainsi qu'on a vu en concurrence les maîtres avec leurs valets, *Thersite* et l'homme estimable par ses mœurs et par ses talens; *de misérables histrions jouant facilement tous les rôles*; *de minces avocats*, qui débitaient dans la forme d'un télégraphe, des plaidoyers *longs et plats comme l'épée de Charlemagne*, préférés à des magistrats intègres et respectables!...

Nous ne sommes pas encore entièrement sortis du boubier; le gouvernement actuel, pour les élections du second ordre, avait besoin de secours; il a pris le meilleur moyen pour faire de bons choix, si ceux qu'il a consulté avaient moins écouté leurs affections particulières, leur intérêt personnel, leur animosité, leurs passions et l'intrigue: *s'ils avaient eu le courage de la vertu*; mais il faut encore du temps pour nous ramener à l'extrémité du cercle dont nous sommes partis!...

(1) *Nam generari et nasci a principibus fortuitum, nec ultra aestimatur!.....*

TACITE.

» que c'est une science qu'on ne possède jamais  
 » moins qu'après l'avoir trop apprise , et qu'on  
 » acquiert mieux en obéissant qu'en comman-  
 » dant (1).

J. J. Rousseau qui, après lui , avait à répondre  
 aux objections des interrègnes orageux , et du  
 trouble des élections n'en a point été épouvanté.

» Qu'a-t-on fait , dit-il , pour prévenir ces  
 » maux , on a rendu les couronnes *héréditaires*  
 » dans de certaines familles, et l'on a établi un  
 » ordre de succession qui prévient toute dispute  
 » à la mort des rois ; c'est-à-dire , qu'en substi-  
 » tuant l'inconvénient des régences à celui des  
 » élections , on a préféré une apparente tran-  
 » quillité à une administration sage , et qu'on a  
 » mieux aimé risquer d'avoir pour chefs des *en-*  
 » *fans* , des *monstres* , des *imbécilles* , que d'avoir  
 » à disputer sur le choix des bons rois. »

Voilà sans doute la réponse à tout ce que les  
 partisans de la monarchie *héréditaire* peuvent dire  
 de plus spécieux en faveur de leur système : si ces  
 raisons et les principes accredités de la révolution  
 ne peuvent pas les convaincre , s'ils sont *incu-*

---

(1) *Ultissimus ac brevissimus honorum malarum que  
 nerum dilectus cogitare quid nolueris sub alio principe  
 aut volueris !....*

rables , s'ils croient encore à la résurrection de la monarchie , et s'ils la desirent , on n'a plus qu'à leur dire ce que Rousseau veut qu'on réponde à celui qui certifie le miracle de la résurrection d'un janséniste.

» En attendant qu'elle arrive , allez mon enfant , tâchez de fortifier  *votre cerveau creux ;*  
 » je vous dispense du jeûne , et voilà de quoi vous  
 » faire de bon bouillon ».

L'auteur des Adieux qui , quoiqu'il en dise , ne compte pas beaucoup sur la  *caducité*  naturelle du gouvernement actuel , dit « que le conseil est devenu le rendez-vous des factions les plus contraires , comme la législation est devenue celui des principes les plus opposés ; que chaque parti cherche à attirer le pouvoir à lui , et que les systèmes extrêmes arrachent sans cesse le gouvernement du centre.

Ce tableau convenait parfaitement à la situation de la République , avant le 18 brumaire ; c'est l'histoire fidelle des scènes scandaleuses qui ont éclaté quelque temps entre le directoire et les conseils , entre le parti des anarchistes et celui des républicains ; mais depuis le 18 brumaire , depuis que l'autorité a été concentrée dans les mains d'un chef unique , depuis que les conseils ont été réduits à l'heureuse impuissance d'exciter des troubles ,

par l'initiative des propositions extravagantes , et des lois de *circonstance* , la législation s'est simplifiée , les lois absurdes et trop incohérentes ont été abrogées , et le peu qu'on a fait de bien , présage l'amélioration prochaine du reste , lorsque le temps , la paix et les circonstances le permettront.

Il est également faux « que lorsque le premier  
 » Consul se dirige vers un point , ses agens se di-  
 » rigent vers un autre ; que les circulaires du  
 » ministère de la police sont contredites par  
 » celles du ministère de l'intérieur ; que chacun  
 » explique la loi à sa manière , et qu'il gouverne  
 » selon son opinion ; que les royalistes défont ce  
 » que font les républicains , et que les républi-  
 » cains s'occupent sans cesse de détruire l'ou-  
 » vrage des royalistes.

Le gouvernement actuel est assez fort pour ne pas souffrir de divergence , et encore moins de contradiction de la part de ses agens ; j'ai lu les circulaires des différens ministres , elles sont toutes rédigées dans le même sens et dans l'esprit des principes du gouvernement ; et si l'auteur trouve des contradictions entre les arrêtés du consulat et les lettres du ministre de la police , sur les prêtres récalcitrans et les émigrés , c'est qu'il a mal interprété les intentions du gouvernement , aux ordres

duquel toutes les proclamations des ministres sont nécessairement subordonnées.

Le tableau que fait l'auteur de la mésintelligence et de la haine qui existe entre ceux qui ont intérêt de se rapprocher, n'est pas moins exagéré ; la malveillance a semé des bruits de discorde dans le dessein perfide de la faire naître ; mais l'événement les a démentis, et s'il reste encore à Bonaparte quelques ennemis, ce ne peut être que dans le petit nombre des royalistes et des jacobins *incurables* qui n'ont aucun moyen de lui résister, il les écrasera d'un souffle, ou les balayera comme la poussière, quand bon lui semblera.

« C'est en vain, continue l'auteur des Adieux, » qu'on a voulu réunir toutes les affections en réunissant dans l'autorité tous les partis : après une révolution comme la nôtre on ne fait attention » qu'à ceux que l'on craint, et l'esprit de faction » n'a laissé des yeux *qu'à la haine.* »

Je plains l'auteur des Adieux, si son cœur n'est plus ouvert qu'à ce sentiment ; je connais des âmes plus généreuses, qui déjà ont oublié les malheurs et les injustices qu'elles ont éprouvés, et ne regardent plus la révolution que comme un naufrage auquel elles ont échappé ; il en est qui disent encore :

..... *Juvat meminisse laborum.*

Je suis persuadé que Job Aimé a eu du plaisir à raconter ses dangers; et c'est précisément pour éteindre les dernières étincelles des *haines*, c'est pour dissiper les préventions, pour fondre toutes les affections en une seule, *l'amour de la patrie*, que Bonaparte a eu le bon esprit de rapprocher autour de l'autorité les élémens contraires; c'est ainsi qu'en habile chimiste il a neutralisé, par un amalgame sagement combiné, ce que leur influence isolée aurait pu avoir de dangereux pour la tranquillité de l'état.

« Les royalistes se plaignent de voir *Lamarque* » et *Fouché* en place; les jacobins crient *haro* » contre *Barthélemy*. »

Mais les républicains, plus tolérans, voyent sans peine à la tête des affaires, des hommes dont l'exaltation a bien plus souvent été l'effet des circonstances, que de leurs dispositions naturelles; ils voyent du même œil ceux qui, par principes ou par habitude, regrettent la royauté, mais qui accoutumés, par amour propre ou par honneur, à faire leur devoir et à obéir, servent la république comme ils servaient la monarchie.

Les intérêts des uns et des autres, en changeant de position, ont nécessairement changé d'objets; leur existence et leur fortune se trouvant liées au

nouvel ordre de choses, ils se voient forcés, sans s'en apercevoir, à desirer qu'il se consolide, et à lui accorder toutes leurs facultés et leurs affections; aucun de ceux qui sont en place ne peuvent haïr Bonaparte, dont ils tiennent ce bienfait, ou bien ils sont des ingrats méprisables, qui se trahiront eux-mêmes avant peu; il n'a de véritables ennemis que ceux qui, désapprouvant sa conduite, ont eu le noble orgueil de refuser de servir la république sous ses ordres; ceux-là sont estimables dans leur erreur même: mais ils sont si rares que sur deux exemples que cite l'auteur des Adieux, l'un, celui de *Bernadotte*, est évidemment faux, et l'exactitude de l'autre n'est pas reconnue.

Voilà comme l'auteur des Adieux voit tout en noir, et comme il ne fait un crime à Bonaparte de sa sage politique, que parce qu'il voit qu'elle lui a parfaitement réussi.

C'est du même œil qu'il voit le principe sur lequel repose le gouvernement actuel, et qu'il calcule le présent et l'avenir.

« C'est un seul homme, dit-il, qui est le mobile et le centre du gouvernement; toute la » république *roule* sur Bonaparte, sa volonté est » devenue notre pacte social, ses moindres fantaisies sont des lois de l'état, et *la grande nation*,

» si l'on peut s'exprimer ainsi , est toute entière  
 » dans *le grand homme*. Si cette république , trans-  
 » formée en un seul homme , venait un beau  
 » matin à nous manquer , je ne sais pas trop ce  
 » qu'elle laisserait après elle ? »

On ne peut pas se dissimuler que la perte de Bonaparte ne fût une calamité pour la République ; aucun homme sans doute ( ne fût-ce que par le prestige seul de sa réputation et de sa fortune ), n'est plus propre que lui à perfectionner son ouvrage ; sa présence a eu par-tout tant d'influence , que son absence serait vivement sentie. Cependant les élémens qu'il a tracé subsisteraient , sa politique et son génie lui survivraient ; il servirait encore de guide à ceux qui gouverneraient après lui , et la République ne périrait pas pour cela. *Bonaparte est un grand homme !* mais il n'est pas le seul , et depuis la révolution on a assez souvent appris à juger que la République ne tenait pas à un seul homme. . . . .

S'il en était ainsi , l'auteur des *Adieux* ne devrait pas tant s'affliger d'avance ; la chute de la République serait marquée par la perte de Bonaparte ; elle ne serait plus qu'un viager sur sa tête , et le rétablissement de la monarchie après laquelle il soupire , arriverait un jour ; il aurait une espérance *raisonnable et fondée* , et c'est encore quelque

chose! Cette perspective vaudrait mieux pour les royalistes, que la ressource équivoque et bien fragile « de faire briller aux yeux de la nation *l'aurore* » prophétique de la félicité sur les débris du gouvernement actuel, et que *l'espérance* de guérir » la nation de la maladie *presque incurable* de la » peur!..... »

On a vu combien il serait difficile de ramener en France la félicité à la suite du char de triomphe de la monarchie; on a vu combien de gens sont intéressés à arrêter ce char dans sa course; combien il faudrait qu'il en écrasât sous ses roues avant d'arriver; et jamais l'espérance idéale du *mieux*, ne peut contrebalancer le danger réel que l'on touche au doigt en changeant de position. *On ne guérit pas de la peur*; et c'est pour cela, et parce qu'on sait très-bien que le remède serait pire que le mal, que la maladie est *incurable*; il est bien étrange qu'étant convaincu de cette difficulté, l'auteur des Adieux aie entrepris de détruire l'*attachement passager qu'on a pour la République*, et qu'il aie espéré *briser à jamais dans l'opinion le sceptre de Bonaparte*: il y a au moins de la témérité dans ses prétentions, pour ne rien dire de plus! Heureusement elles ne sont point dangereuses!

Mais revenons à lui; voyons ce qu'il pense de *la gloire de Bonaparte*:

« On nous dit, pour nous rassurer, que le gou-  
 » vernement repose sur les exploits de Bonaparte,  
 » et qu'il a pour base *la magie de la gloire* ; mais  
 » qu'est-ce que cette *magie* chez un peuple inquiet,  
 » *raisonneur* et qu'on veut à toute force rendre  
 » philosophe ; la philosophie *n'a point d'illusion*,  
 » l'admiration n'est à ses yeux qu'un sentiment  
 » *stupide*, et la gloire n'est pour elle qu'un *mot*  
 » *sonore* . . . .

Qui croirait à ce langage que c'est un royaliste qui parle ? Un homme qui croit à *la magie de la naissance*, qui n'est que l'effet du hasard, ne croit pas à *la magie de la gloire* ! Il ne sait pas que chez tous les peuples, cette magie fut le principe originaire des dignités (1), et que ce ne fut qu'après une longue altération d'idées, que les hommes ont pu se laisser tromper par cette présomption si souvent trouvée fausse, *qu'un fils hérite des vertus et des talens de son père comme de son patrimoine* !

Il pense que cette magie de la gloire ne peut pas subsister *chez un peuple raisonneur* ; et c'est en cela qu'il se trompe.

Un peuple qui raisonne doit nécessairement repousser l'idée des *privilèges de la naissance*, des

---

(1) Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

magistratures héréditaires , qui ne sont basées que sur des *préjugés* et des *erreurs* ; mais il n'a pas besoin de se faire illusion sur le mérite réel , sur les exploits éclatans , il ne peut pas dédaigner ce qui fait sa force et constitue sa supériorité sur les autres nations. Lorsque Bonaparte eut vaincu l'Italie ; lorsqu'après avoir successivement battu Wurmser , général autrichien , Alvinsi , le prince Charles et tous les généraux que l'Autriche envoya contre lui , il couronna ses triomphes par la paix de Campo-Formio. Lorsqu'après la défaite de la flotte qui l'avait conduit en Egypte , et qui n'a péri que par l'insubordination inexcusable de l'amiral , qui avait négligé ses ordres , il s'est soutenu pendant près de deux ans sans secours , dans un autre hémisphère. Lorsqu'il a triomphé de toutes les hordes barbares , des mamelucks , des tures , des arabes , et de tous les obstacles de l'intempérie des saisons , de l'insalubrité du climat et de l'*acerbité* des déserts ; lorsqu'il est revenu triomphant *du rivage des morts* ( comme le dit lui-même l'auteur des Adieux ) , alors , sans doute , plus un peuple sera philosophe et raisonneur , plus il sera disposé à rendre hommage au mérite extraordinaire de l'homme dont le génie et la fortune ont opéré de si grandes choses ; c'est chez un peuple raisonneur et philosophe que , dans ce cas , l'en-

thousiasme et l'admiration parviennent au plus haut degré; c'est pour cela que Bonaparte a électrisé les troupes et les citoyens par-tout où il a passé.

Il ne s'agit plus de calculer le présent par le passé et de mettre *les réputations robustes au creuset de la froide analyse*; Bonaparte ne ressemble à aucun de ceux qui l'ont précédé dans la révolution; il est né pour les prodiges: son génie s'est frayé une carrière nouvelle, il la suivra: *les nombreux triomphes de la monarchie et l'admiration de quatorze siècles* sont passés.

De nouveaux fastes s'ouvrent à nos regards, et s'il faut en juger par les auspices sous lesquels ils commencent, par la durée de ceux qui les ont précédés, par la solidité des nouveaux principes et leur préférence méritée, la république doit durer autant que la justice et la raison sur lesquelles elle est fondée (1).

« Cette magie de gloire, dit-on, ne se répand » pas sur ceux qui l'environnent, c'est un astre

---

(1) Je me garderai bien de penser qu'elle soit éternelle, *une, indivisible et impérissable*; je n'ai à cet égard ni la foi robuste *des patriotes de 93*, ni la confiance chimérique des royalistes; je sais trop bien que tout passe, et je me sou mets à cette loi de la nature sans murmurer !....

» qui brille tout seul parmi des corps ténébreux ;  
 » les agens du gouvernement n'ont pas plus de  
 » considération que sous le directoire ; *les tribuns*  
 » ne sont pas plus révéérés que les *représentans* ;  
 » et quand on parle d'un fonctionnaire public  
 » *estimé*, on est toujours obligé, pour effacer  
 » l'impression que fait naître l'idée de sa place,  
 » d'ajouter, par forme de correctif, qu'il est  
 » *honnête homme* ! »

Ce correctif est usité, sans doute, parmi les royalistes, qui ne regardent pour *honnête homme* que celui qui marche exclusivement dans leurs rangs ; il importe peu, pour être *honnête homme*, qu'il arrête les *diligences*, les *recettes* et les *couriers*, qu'il déserte ses drapeaux, qu'il aie des intelligences avec les ennemis de l'état, qu'il *tue*, *égorge* ou *fasse égorger* des républicains ou ceux qui servent la république, tous ces crimes n'en seront pas moins des *vertus* ; dans ces différens cas il ne fait qu'user de *représailles* ; et s'il est pris à la tête d'un rassemblement armé, s'il est surpris en flagrant délit comme *embaucheur*, s'il est fusilié, c'est un *honnête homme* de moins ; c'est une *victime*, c'est un *enfant*, c'est un *ennemi désarmé* qu'on fait périr !...

C'est ainsi que raisonnent les royalistes ! voilà

les hommes aux yeux desquels les agens du gouvernement *n'ont aucune considération*, à moins qu'ils ne soient de leur bord!..... qu'y faire? on ne peut que les inviter à changer de lunettes, pour y voir plus clair!... Car les hommes ni les choses ne changeront pas si tôt!... Tout ce qu'on peut dire de plus exact sur les agens du gouvernement, c'est que si l'auteur entend par là les généraux, les ministres, les membres des conseils, etc. ils jouissent de toute la *considération* que leurs exploits ou leurs bienfaits attachent à leur nom, *nul n'est considéré par le rang qu'il occupe!* Eh bien, c'est un véhicule de plus pour piquer l'émulation de ceux qui n'ont encore rien fait de bien; c'est une invitation pour eux de se rendre digne de la confiance dont on honore leurs collègues; c'est une preuve *qu'on ne salue plus la robe d'un magistrat ignorant!*

L'auteur des Adieux parle de la *mode*, du *luxe*, comme d'un contraste trop promptement employé par le gouvernement actuel. « On s'est » étonné, dit-il, de le voir passer subitement du » tonneau de Diogène dans le palais des rois. »

Si ce changement ne se fut opéré qu'en faveur de la monarchie, l'auteur des Adieux le trouverait parfaitement dans l'ordre; il ne lui paraîtrait

pas « que nous fussions encore trop près du temps » où l'autorité avait besoin de se populariser sous » les haillons. » Il ne verrait pas que la magnificence fait un contraste trop douloureux avec la misère publique, tout serait pour *le mieux*, dans *le meilleur des mondes* ! Et au risque de manquer de pain, de retomber dans l'esclavage et de voir ruisseler le sang, il vaudrait encore mieux, suivant lui, être ébloui par les brillans de la couronne de Louis XVIII que *par les étriers d'or de Bonaparte* !

Tels sont toujours les extrêmes et les contradictions dans lesquelles abondent les partisans aveugles d'une opinion exaltée et prévenue, ils trouvent mal tout ce qui n'est pas fait par eux ou leurs partisans ! c'est un malheur dont il faut se consoler ; on ne peut pas exiger d'eux qu'ils jugent toujours juste !

C'est ainsi que l'auteur des Adieux juge *de la gloire*.

« Il est vrai, dit-il, que Bonaparte a obtenu » sur le champ de bataille des succès brillans ; » mais les succès, dit un des oracles de la sagesse » moderne, *font la réputation et non pas la gloire* ! » d'où il conclut qu'un homme peut faire des » actions éclatantes ; mais que s'il n'a pas un *but*

» *déterminé* , sa gloire est l'ouvrage de sa fortune  
 » et non pas de son propre génie ; que c'est un  
 » illustre aventurier , mais non pas un héros ! »

Ainsi raisonnera toujours l'esprit de parti : à ses yeux tout change de forme et de nom , la prudence et la modération sont *faiblesse* ; le courage , est *brutalité* ; les opérations du génie , sont *l'ouvrage de la fortune* ; un héros est un *illustre aventurier* ; mais que faut-il qu'il fasse pour être un grand homme , pour que les succès brillans qu'il a obtenu sur le champ de bataille impriment tout-à-coup à sa réputation *la teinte de la gloire* ? Que doit faire Bonaparte pour cela ? Il doit ( suivant l'auteur des Adieux ) , *avoir un but déterminé* !

Or , le but vers lequel on voudrait le voir se diriger , quel est-il ?

On le conçoit aisément ! Si Bonaparte eût imité Monk , s'il n'avait renversé la tyrannie du directeur que pour rétablir le despotisme royal , si tous ces exploits eussent tourné à l'avantage de la monarchie , Bonaparte serait couvert de gloire ; si au contraire il ne combat et ne triomphe que pour assurer la liberté et l'indépendance de son pays , pour le placer au premier rang dans la balance politique , pour donner à la république une paix glorieuse et durable , il n'est plus qu'un

illustre aventurier aux yeux d'un certain parti , quoiqu'il aie un *but déterminé* ; mais il est un grand homme , il est un héros aux yeux de sa patrie et de l'Europe entière ; son choix doit être fait , comme l'opinion publique est fixée sur son compte.

En vain dirait-on : « Que ses lauriers sont teints » du sang de deux cent mille Français morts au » champ de bataille. » La gloire d'Alexandre , de César , de Scipion , de Henri IV , de Louis XIV , de Turenne , de tous les conquérans anciens et modernes ; n'a-t-elle coûté ni larmes , ni sang aux nations ? Leur nom en a-t-il pour cela moins passé avec honneur à la postérité ?

S'il fallait entrer dans l'examen de ce qui constitue véritablement un *héros* , nous entreprendrions une discussion philosophique qui n'est pas de notre sujet et qui nous mènerait trop loin ; il ne s'agit que de *la gloire militaire et politique* dans l'acception qu'elle a vulgairement dans l'esprit des nations , qui ne sont pas toutes composées de philosophes ; et certes , dans ce genre , celle de Bonaparte est portée au plus haut degré.

« Mais , dit-on , sa fortune ne peut pas être » éternelle , les plaines de Saint-Jean-d'Acre ren- » ferment des monumens récents des vicissitudes » de sa destinée. »

Quel est l'homme, quel est le héros qui n'éprouva jamais de revers? Tant de causes, tant d'événemens, peuvent concourir à tromper la prudence et le génie du plus habile général; il peut être écrasé par le nombre, par les besoins, par la misère; mais lorsqu'il se tire d'une position aussi périlleuse, lorsqu'après un insuccès il vient mettre en déroute à *Aboukir*, avec les débris de son armée, des forces triples et quadruples; lorsqu'il triomphe de tous les obstacles, presque sans moyen, c'est alors que son courage, son génie et sa fortune sortent triomphans de la lutte avec un nouvel éclat!

« L'opinion qu'on a du bonheur de Bonaparte » n'est qu'une illusion passagère. »

Pourquoi donc tant s'affecter de cette *illusion* et ne pas la laisser passer si elle doit durer si peu?

« On a beau se déguiser ses craintes, chacun » est persuadé que nous n'avons qu'un gouverne-  
» ment *provisoire*; des emplois, des affaires, une  
» existence *provisoire* ! »

Si tout n'est que *provisoire* les royalistes doivent, comme les Juifs, attendre en paix leur Messie, ils doivent se consoler du présent, laisser marcher leur monarchie réelle et *positive* à la suite de la

république *des futurs contingens*, puisqu'elle leur paraît telle.

Pourquoi s'inquiéter « de ce que les propriétés » nationales ne se vendent plus depuis que Bonaparte est à la tête du gouvernement ? »

Se vendaient-elles mieux avant son arrivée ? les finances étaient-elles mieux réglées ? le trésor public était-il plus opulent sous le directoire ? les banquiers avaient-ils plus de confiance en lui qu'en Bonaparte ? a-t-il trouvé moins de ressources que ses prédécesseurs ? Au contraire, il a calmé les inquiétudes de la France ; il a tiré d'un mauvais pas les directeurs eux-mêmes, qui n'avaient plus de moyens de se soutenir ; il a donné à la France une nouvelle énergie ; il a recréé nos armées, rappelé la victoire sous nos drapeaux, et rouvert la carrière à la prospérité de la nation.

Que ses détracteurs n'espèrent donc plus lui en imposer par le fantôme « des rivaux qui l'abhorrent, par la méfiance *des valets* qui le trompent, » des ennemis qui le menacent, d'un ministère » qui le rend odieux, d'un sénat turbulent, qui » brûle de déclarer *l'empereur traître à la patrie.* »

Bonaparte ne peut l'être que dans un seul cas, et il s'entend assez ; Bonaparte dort sans doute très-tranquille sur tous les dangers qui lui sont

personnels , il n'en est pas venu jusques-là sans avoir fait bien des fois le sacrifice de son existence ; il ne craint pas les *revenans* ; tous ceux qui pourraient lui en vouloir ont aujourd'hui de trop bonnes raisons de garder le silence pour oser se montrer, ils se mêleront dans la foule et crieront comme on a fait de tout temps en pareil cas, *vive la république ! vive Bonaparte !*

Alors, au lieu de céder à l'invitation qu'on lui fait, d'échapper *aux périls qui le pressent, de sauver sa fortune des hasards de l'avenir*, de flétrir ses lauriers par un acte de trahison et de lâcheté, de descendre de *la première place à la seconde*, Bonaparte entendra la voix d'une nation brave, puissante, éclairée et généreuse qui lui dit avec confiance :

« La paix de l'Europe, la prospérité et l'honneur  
» des Français sont dans tes mains.

» Quand la France fut couverte de législateurs,  
» personne ne pouvait faire le bonheur du peuple,  
» tu réunis aujourd'hui tous les moyens dans le  
» pouvoir qui t'est confié.

» Vois les nombreux soldats qui s'avancent sur  
» le champ de bataille, c'est pour te seconder,  
» c'est pour assurer le triomphe, la gloire et l'in-

» dépendance de leur patrie qu'ils marchent au  
» combat, c'est pour conquérir la paix.

» C'est toi qui doit tarir les larmes et les gémissens de l'Europe ! c'est toi qui doit cicatriser  
» les plaies de l'humanité !

» Ne sois ni *César*, ni *Cromwel*, ni *Auguste*,  
» ne sois pas même *Titus*, *Antonin* et *Marc-Aurèle*,  
» sois plus grand que tout ceux qui t'ont précédé  
» dans la carrière de la gloire, vois combien de  
» bénédictions, et d'honneurs sont attachés à la  
» mémoire des bienfaiteurs du genre humain !.....

» Vois l'admiration et la reconnaissance du  
» peuple dont tu auras fixé le bonheur par ta  
» sagesse et ta modération ; jouis à la fois de ta  
» gloire présente et de la perspective de la posté-  
» rité ; ne sois pas *Monk* si tu veux être un grand  
» homme, et mériter l'estime et l'attachement de  
» trente millions de Français ; sois toujours toi-  
» même, sois BONAPARTE (1). ....

---

(1) Il semble que tous les genres de gloire soient attachés au nom de BONAPARTE, et que sa destinée soit de passer à la postérité sous toutes les formes d'illustrations. Pendant que le premier Consul étonne l'Europe par les conceptions de son génie ; pendant qu'il enfante des prodiges ; le Ministre de l'Intérieur, *Lucien Bonaparte*,

se déclare le Mécène de la Littérature et des beaux Arts ; il encourage, par son exemple et par ses bienfaits, les talens qui doivent célébrer, un jour les exploits de nos Héros et la gloire de la République ; il met toute la sienne à nous rappeler que le siècle d'Auguste fut aussi celui de Virgile et d'Horace.

---

---

NOTE SUPPLÉMENTAIRE.

Si les réponses que j'ai faites aux propositions que contient l'ouvrage que je viens de réfuter ne suffisent pas pour convaincre les partisans de la royauté de l'impossibilité du retour à l'ancien ordre de choses;

Si je n'ai pu ramener à des principes plus raisonnables, ceux que des préjugés et de vieilles erreurs ont long-temps subjugués ;

S'ils sont encore disposés à déclamer contre *la philosophie et la république*, je les invite à lire avec attention et à bien méditer les réflexions que j'ai extraites d'une des feuilles du journal *des Défenseurs de la Patrie*. J'ai cru devoir transcrire l'article en entier pour l'édification des incrédules : ce morceau m'a paru trouver ici parfaitement sa place.

Je n'ai rien vu dans ce genre, depuis la révolution, d'une éloquence plus vraie, plus douce et plus simple.

Je n'ai jamais rien vu de plus sage, de plus judicieux, de plus agréablement écrit, et qui soit propre à faire une plus profonde impression sur ceux qui cherchent de bonne foi la vérité.

*Extrait du journal des Défenseurs de la Patrie,*  
*du 10 floréal an 8,*

ARTICLE VARIÉTÉS.

Jeune homme! vous criez contre la philosophie; soit : à votre âge il faut être à la mode; et je ne suis pas

plus étonné de vous entendre blâmer ce que vous ne connaissez pas , que de vous voir un habit juponné , un bouquet , des chevaux , des maîtresses et des dettes. Mais , attendez quelques années ; et , si le hasard conduit vos pas dans des contrées où la philosophie soit détestée ; et là , si vous souffrez dans votre personne , dans vos parens , dans vos amis ; si quelque lettre de cachet vous ravit votre épouse , votre père , vos enfans , ou vous arrache vous-même de leurs bras ; si dans ces climats , si différens de la France , la tyrannie vous dit : « Vous ne vivez que parce que tel est mon plaisir ; » le génie , l'ame , le cœur , l'esprit , la raison , ces » attributs de l'homme , dont vous êtes si fier , vous ne » les avez reçu que pour me craindre , me servir , m'o- » béir et m'adorer » ; si les préjugés vous disent : « Le » sang qui coule dans vos veines , est obscur , mépri- » sable et vil ; que nous importe votre courage , votre » honneur , vos talens et vos vertus ? Vous n'êtes rien , » puisque vous n'êtes pas issu de la classe qu'il nous a » plu de défier » ; si le fanatisme vous crie : « Tu ado- » reras mon Dieu , ou tu périras ; si tu le pries à ta » manière , l'échafaud t'attend ; si je ne te vois pas » dans mon église , tu seras brûlé » ; alors , pauvre jeune homme ! alors tu verras si ton cœur meurtri , brisé , déchiré , n'invoquera pas , dans ses douleurs , les mortels généreux , dont la courageuse sagesse dévoila aux hommes l'abus de la tyrannie , la sottise des préjugés , la barbarie du fanatisme.

Tu verras s'il est doux pour toi de te passer d'une liberté bien entendue , d'une égalité sagement combi-

née, d'une tolérance fondée sur la nature; tu verras si l'on peut être heureux quand on a perdu le droit d'être utile, d'être juste, d'être compatissant; tu verras si la patrie n'est qu'un mot, si les lois ne sont qu'une chimère, et si l'ordre réside dans l'esclavage; tes yeux éteints par les larmes se tourneront vers la France; combien tu regretteras ces jours où ta jeune ignorance prononçait, avec dédain, le mot de *République*! tu t'écrieras, en gémissant: « Les imposteurs! combien ils m'ont trompé »! Et cette philosophie, insensé jeune homme! aujourd'hui l'objet de tes sarcasmes, sera pourtant alors le seul appui que l'univers te laissera pour supporter tes maux.

Pourquoi fronces-tu le sourcil? Ah! j'entends: ils t'ont dit que les crimes de la révolution sont l'ouvrage des philosophes. Phrase de rhéteur, mon ami, plus digne de pitié que de censure. Est-ce par l'ordre des philosophes qu'ils ont égorgé les philosophes? Sont-ce Mably, Helvétius, Voltaire, qui ont signé l'arrêt de mort de Condorcet, de Thouret, de Vergniaud, etc.?

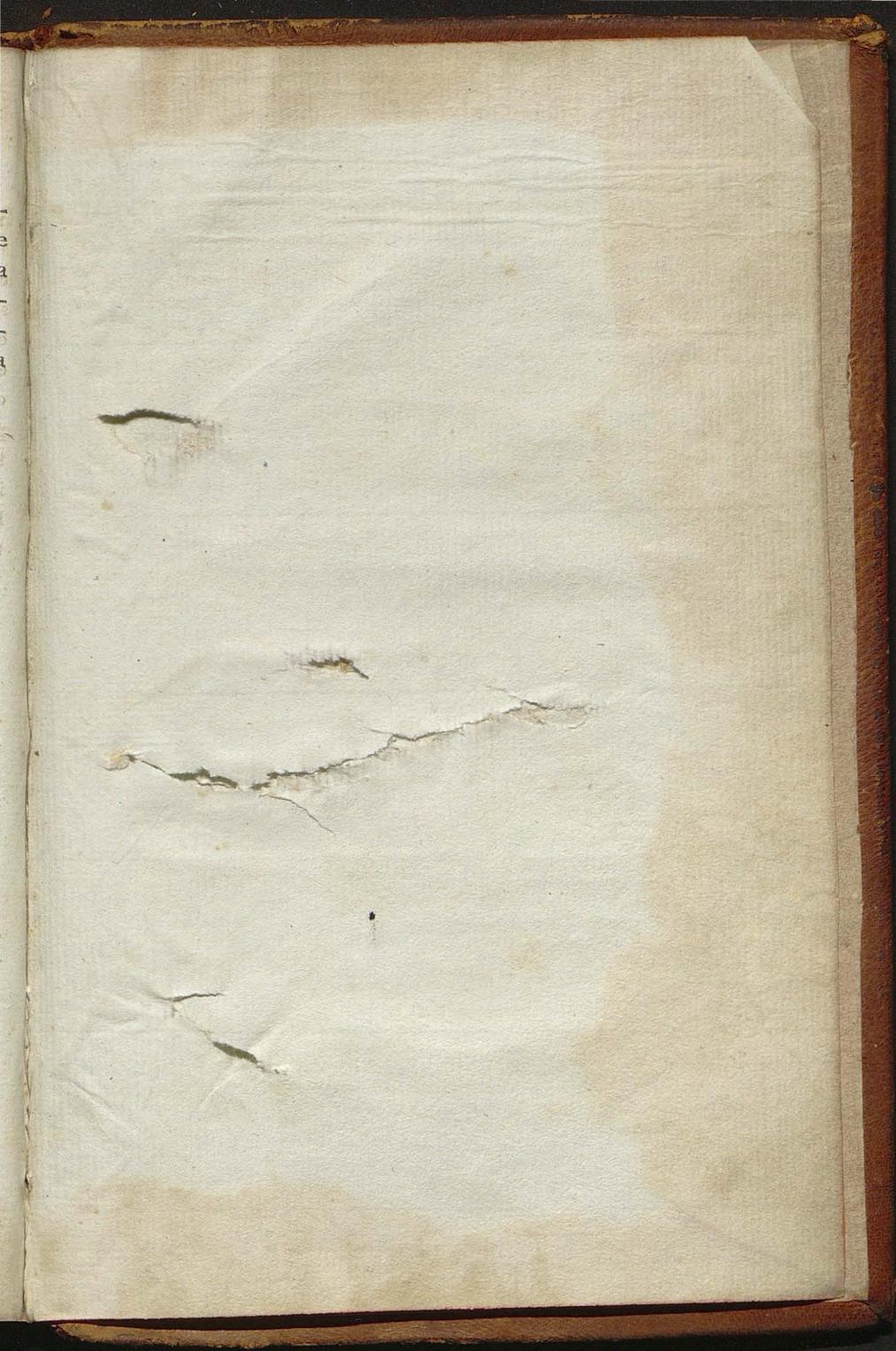
— Non, mais ce fut au nom de la philosophie. — Qu'est-ce que cela prouve? Le faussaire vient aussi demander un paiement au nom de celui dont il a contrefait la signature. Ce fut au nom de l'Evangile qu'on fit la Saint-Barthélemy, dira-t-on pour cela que ce fut un crime de Las-Cazas.

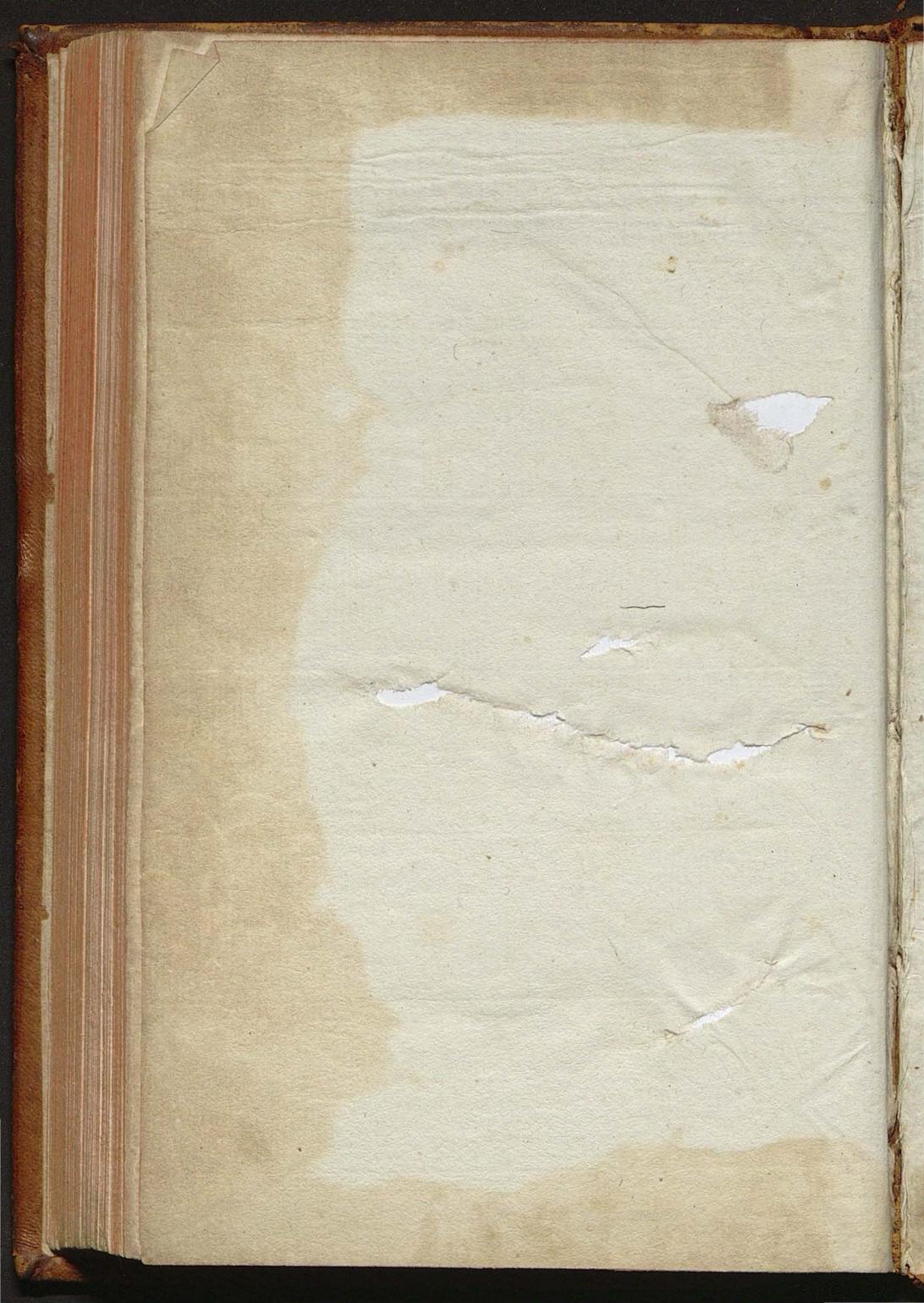
Ouvres les yeux, pauvre jeune homme! qui répare aujourd'hui ces crimes dont on accuse la philosophie? C'est la philosophie elle-même. On la calomnie avec acharnement, parce qu'elle dessèche les fruits qu'on s'était

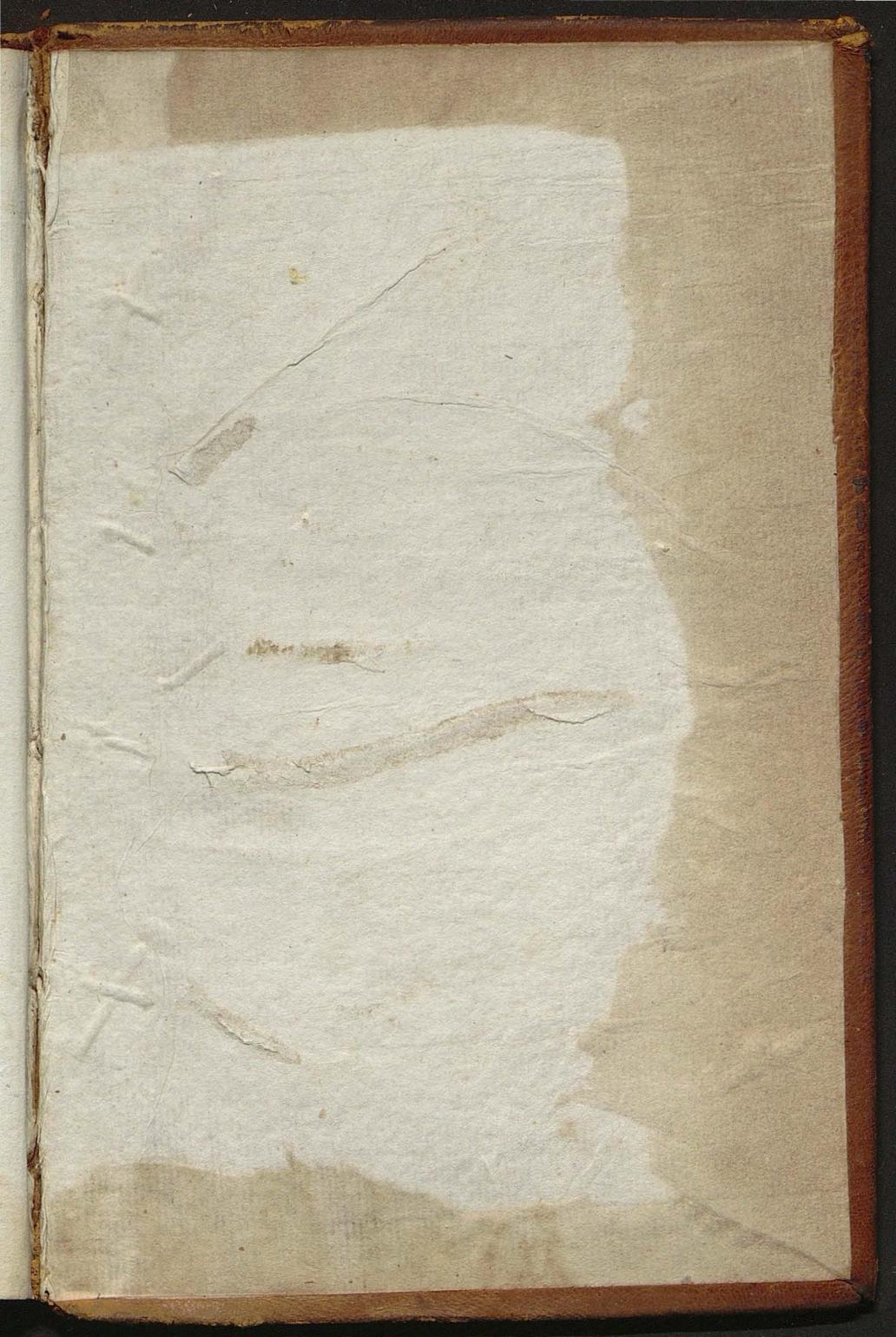
promis des crimes. Apprends qu'on peut tuer les philosophes , mais qu'on ne tuera jamais la philosophie , parce que , tant qu'il existera des infortunés , l'homme sentira le besoin de la justice , de la modération et de la clémence. Sais-tu l'époque où il sera permis d'oublier jusqu'au nom de la philosophie ? C'est quand il n'y aura plus d'opresseurs sur la terre.

J. L. V.

F I N.







G. F.

CIVICHE RACCOLTE

B  
—  
U  
15